



MINORITÉS

VARVARA BASMADJIAN

**LES ARMÉNIENS :
RÉVEIL OU FIN ?**

**éditions
entente**



Varvara Basmadjian - Née en 1947 à Istanbul. Etudes secondaires et supérieures en France. Historienne d'art. Stages de recherche en 1967 et 1970 en Arménie à l'Institut des Anciens manuscrits de Erevan « Matenadaran ». Mémoire sur la miniature arménienne. Journaliste d'abord à l'Associated Press (Paris), depuis 1972 dans une agence de presse latino-américaine.

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris



VARVARA BASMADJIAN
LES ARMÉNIENS :
RÉVEIL OU FIN ?

Fonds Mirella Galletti
Bibliothèque
Institut Kurde de Paris

INSTITUT KURDE DE PARIS
Bibliothèque
Reç: le 29/04/2021

Liv. 7728

12, RUE HONORÉ-CHEVALIER - 75006 PARIS

**éditions
entente**

La Naissance de Vahagn

*Le ciel était en gésine
La terre était en gésine
Et en gésine la mer purpurine
Et dans la mer le roseau rouge en gestation
Du corps de ce roseau de la fumée sortait
Du corps de ce roseau le feu jaillissait
Et le feu engendra un blond éphèbe bondissant
Sa chevelure était de feu
Sa barbe était de feu
Et ses yeux étaient des soleils.*

Premier poème arménien connu,
Adaptation de Marc DELOUZE, extrait de
*La poésie arménienne – anthologie
des origines à nos jours*
(EFR, sous la direction de Rouben Melik).

Illustration de la couverture : François Verdier.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

© Éditions Entente, 1979.
ISBN 2-7266-0038-7. ISSN 0338-8611.

SOMMAIRE

Introduction	9
Le passé	11
1 / Formation d'un peuple	13
<i>situation géographique</i>	13
<i>préhistoire</i>	15
<i>Ourartou (Ararat)</i>	17
<i>les origines</i>	19
<i>les Achéménides et l'hellénisme</i>	23
<i>Tigran et Tigranakert</i>	24
<i>la guerre avec Rome</i>	26
<i>la fin d'un royaume</i>	27
2 / L'Arménie chrétienne	29
<i>conversion</i>	29
<i>la bataille d'Avarair</i>	35
<i>schisme</i>	38
<i>les Bagratides, entre Arabes et Seldjoukides</i>	41
<i>indépendance et grandeur</i>	43
<i>les Seldjoukides</i>	49

3 / Identité culturelle	51
<i>langue et littérature</i>	51
<i>la Bible en images, art de la miniature</i>	57
<i>la sculpture, décor par excellence</i>	65
<i>le pays aux mille et une églises</i>	67
4 / Le Royaume de Cilicie	72
<i>une nouvelle Arménie</i>	72
<i>la Grande Arménie et la domination seldjoukide</i>	77
5 / Une nation sans Etat	80
<i>mouvements d'indépendance (XVII^e-XIX^e siècle)</i>	81
<i>la question arménienne</i>	83
<i>l'organisation politique</i>	90
<i>la Russie tsariste</i>	91
<i>Turquie : le génocide</i>	92
<i>la résistance</i>	96
La dispersion	101
6 / L'Arménie soviétique	103
<i>trois millions d'Arméniens</i>	103
<i>les véhicules de l'identité</i>	107
<i>les étudiants de la diaspora</i>	112
7 / Les Arméniens dans le monde	114
<i>identification de la diaspora</i>	115
<i>fin des derniers vestiges</i>	118
8 / France : la soif d'arménité	135
<i>Manouchian ou la double liberté</i>	142
<i>le retour</i>	145
<i>les associations</i>	146

SOMMAIRE	7
<i>Arméniens au commissariat</i>	150
<i>quelques noms</i>	152
<i>la presse</i>	152
Conclusion	155
Annexes	157
<i>gastronomie</i>	157
<i>voyages</i>	159
Bibliographie	160
Filmographie	163
Adresses utiles	165

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

A Garig et Ardag

INTRODUCTION

Les Arméniens sont aujourd'hui six millions, divisés et en partie menacés. Divisés, ils le sont entre l'Arménie soviétique et des colonies dispersées à travers le monde. Si en Arménie ils préservent leur identité, celle-ci est menacée par une assimilation progressive dans les civilisations où leurs ancêtres ont trouvé refuge. L'histoire des Arméniens remonte au VI^e siècle avant J.-C. Bien que peu nombreux — environ deux millions au Moyen Age, quatre millions et demi à la fin du XIX^e siècle — les Arméniens sont l'un des rares peuples d'Asie Mineure à être connus sous le même nom depuis leur formation jusqu'à nos jours.

Située à la croisée des chemins entre l'Orient et l'Occident, terrain de rencontre de civilisations, souvent convoitée par des Etats puissants, attaquée, envahie, affaiblie, l'Arménie a survécu aux vicissitudes de l'histoire, en se forgeant une civilisation originale, tenace, et jalouse de son indépendance.

Ayant connu aussi bien la défaite que la gloire, elle a su s'adapter aux différentes étapes de son histoire. Juste mesure qui permet encore aujourd'hui aux Arméniens de préserver leur identité face aux traditions des pays dans lesquels certains ont dû s'expatrier. Le caractère du peuple arménien s'est modelé à l'image de son histoire. Ouverts et réceptifs aux autres, les Arméniens savent en même

temps défendre avec acharnement ce dont ils sont convaincus. Chaleureux dans leurs relations avec autrui, ils savent néanmoins garder la réserve nécessaire pour ne pas le gêner ou être gênés. L'histoire mouvementée des Arméniens leur a donc appris à faire face à toutes sortes de situations avec stoïcisme.

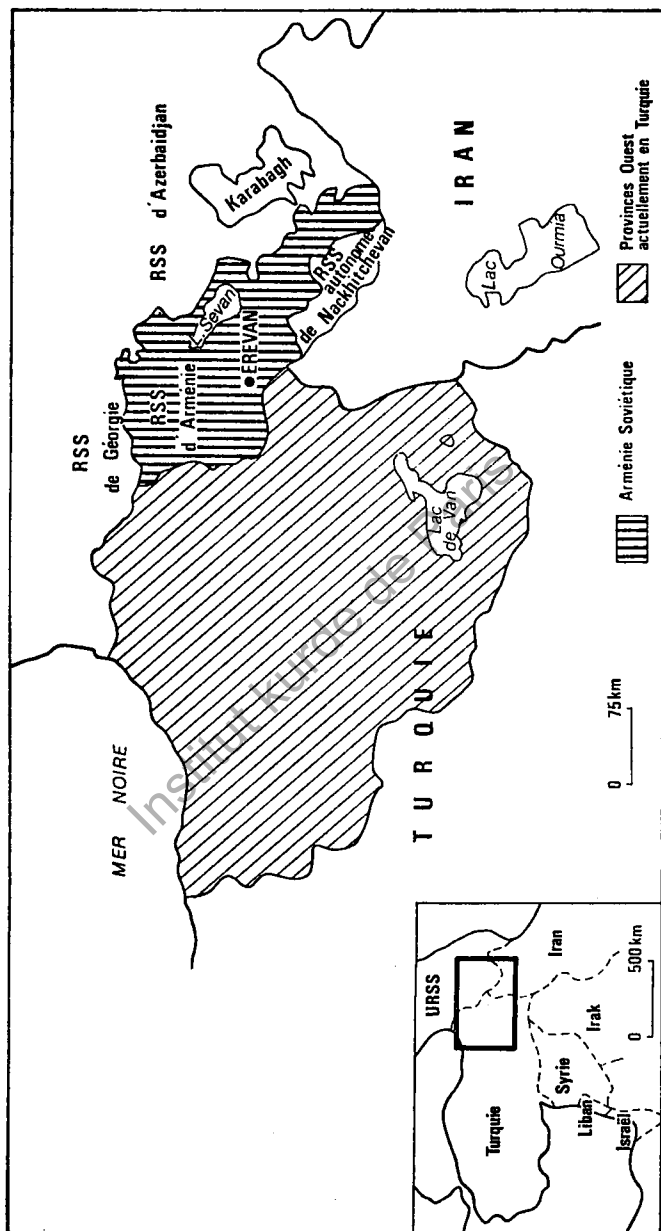
Attrayante du point de vue politique et économique, l'Arménie a souvent joué le rôle d'un Etat-tampon au milieu de puissances aux ambitions opposées, tout en essayant de préserver ses propres intérêts. Terre de rencontres, fertile, elle a subi les conséquences de sa situation géographique. Vulnérable de tous côtés, il lui a fallu être toujours vigilante face aux ennemis pouvant faire incursion sur son territoire par n'importe laquelle de ses frontières.

Tout au long d'une histoire qui couvre 2 500 ans, l'Arménie a rarement connu des époques de répit et d'accalmie. Elle a malgré tout résisté aux envahisseurs, soit comme Etat, soit, quand elle était dépourvue de gouvernement, par la force de ses traditions et de sa culture.

Aujourd'hui, le territoire de l'Arménie, soviétique, est amputé d'une grande partie des terres historiques où vécurent les Arméniens. Sur ce territoire, trois millions de personnes vivent simultanément leur passé et leur avenir. Un nombre à peu près égal d'Arméniens vit en diaspora. Dispersés sur tout le globe, ces Arméniens sont, malgré leurs efforts, menacés d'assimilation. S'efforçant par tous les moyens et où qu'ils se trouvent à préserver leur originalité, leur langue, leurs traditions, conscients du danger qui les menace, ils essaient de faire de la diaspora une alternative viable ; dans une évolution parallèle à celle de l'Arménie soviétique, les membres de cette diaspora cherchent de nouvelles conditions d'équilibre.

Institut kurde de Paris

Le passé



FORMATION D'UN PEUPLE

situation géographique

L'Arménie historique couvre environ une superficie de 300 000 km² s'étendant entre la mer Noire et les montagnes Pontiques au nord-ouest, les chaînes du Caucase au nord-est, le plateau arménien à l'ouest, les monts du Taurus au sud et les « marches arméniennes » aux portes de l'Iran à l'est.

Pays montagneux et volcanique (monts Sipan, Nemroud et Tendourec), l'Arménie est constituée de plusieurs chaînes orientées dans l'ensemble dans une direction est-ouest, séparées par des vallées orientées nord-sud et s'étageant à une altitude moyenne de 1 000 à 2 000 m. Le mont Ararat (5 205 m), le mont Massis (3 914 m), le mont Aragatz (4 180 m) au nord-est, le mont Bingöl (3 650 m) à l'ouest, le mont Sipan (4 176 m) et le mont Nemroud (2 190 m) au nord du lac de Van dominant ce vaste pays, aux paysages contrastés et changeants où une riche vallée verdoyante peut en quelques kilomètres aboutir sur un plateau aride, terre de sienne.

De nombreux torrents de montagne arrosent l'Arménie : le principal, l'Araxe, prend sa source

dans les chaînes du Bingöl, traverse la plaine de l'Ararat et après une courbe nord-est rejoint la Koura, pour aller se jeter dans la mer Caspienne. Les cours supérieurs de l'Euphrate et du Tigre traversent également une grande partie de l'Arménie avant de former la Mésopotamie. Le centre géographique et historique du pays est constitué par le lac de Van, mer intérieure de 3 733 km², situé à une altitude de 1 590 m, alors qu'au nord-est le lac Sevan, situé à 1 916 m d'altitude, avec une superficie de 1 416 km² (près de deux fois et demie celle du lac Léman), est le lac le plus important de l'Arménie contemporaine. Au sud-est, le lac d'Ourmiah constitue la limite extrême des frontières géographiques et naturelles de l'Arménie, sans en entrer dans les limites historiques.

Les terres volcaniques, mélangées aux sédiments du myocène et du pliocène, constituent des terres noires arables et riches, où les cultures de céréales alternent avec les pâturages, les vergers et les vignobles, notamment dans la région du lac de Van et la plaine de l'Ararat. Le sous-sol arménien est riche en minerais : or, argent, cuivre, fer, sel et gaz naturel. Pays volcanique, l'Arménie est le pays de la terre et de la construction par excellence. La diversité de l'obsidienne, du basalte et surtout du tuf a donné naissance à une architecture polychrome aux assises solides, qui, née des volcans, a très souvent su résister aux séismes.

Le climat arménien est continental. Les hivers sont longs et rigoureux. Mais en été la chaleur permet à la culture et à la viticulture de s'y développer.

Terre d'invasion et de passage vers la Méditerranée, l'Arménie ouverte à l'est vers le plateau iranien est un bastion difficilement accessible dans ses vallées encaissées, où tant de fois au cours de leur histoire les Arméniens se sont réfugiés.

préhistoire

L'Arménie a été probablement peuplée dès les temps les plus reculés de l'Histoire. Des fouilles systématiques de sites paléolithiques le long des pentes des monts Aragatz et Ararat, à Arzni, Kars et Melitène ont permis de découvrir de nombreux témoignages de la vie à cette époque sur le sol occupé par la suite par les Arméniens. Des scènes de chasse gravées dans les rocs et les cavernes témoignent de la vie rituelle au paléolithique en Arménie. A la suite des glaciations et du refroidissement général les habitants du paléolithique sont obligés de perfectionner leurs outils. Ils chassent les animaux sauvages (mammouths, rennes, ours) pour se nourrir et se vêtir. C'est également à cette époque que les lois maritales s'établissent, avec interdiction du mariage entre parents et enfants, frères et sœurs. Une nouvelle société exogame se constitue. Les tâches sont partagées et le rôle de la femme est encore très important dans la vie tribale. Le père de l'enfant n'étant pas exactement défini, la filiation est maternelle.

Au néolithique (vers 7000 ans avant J.-C.) la vie commence à se sédentariser avec la découverte de l'arc et de la flèche. Les animaux sont domestiqués et l'élevage se développe. L'agriculture fait son apparition vers la moitié du IV^e millénaire dans la plaine de l'Ararat et la vallée du Vaspourakan. Le sel devient un moyen d'échange et de troc entre les tribus.

Etant donné que les enfants ne peuvent hériter

de leur père, celui-ci étant considéré comme étranger à la tribu, c'est entre les frères et les sœurs maternels que l'héritage est distribué. Ayant adopté des lois, s'initiant au troc, l'homme commence à adorer les esprits du bien et du mal.

Des objets de cuivre découverts dans les fouilles de Chengavit, Kültepe et Garni présentent des similitudes évidentes avec les objets appartenant à la civilisation chaldéenne. La culture chalcolitique qui se développe sur le territoire arménien est très proche de la culture contemporaine des pays de l'Asie Mineure, du Caucase, de l'Iran et de la Mésopotamie. La poterie consiste en des vases bruns ou noirs décorés de motifs géométriques.

A l'Age du Bronze, qui s'étend du milieu du II^e millénaire jusqu'au x^e siècle, des mines sont exploitées dans la région du Siounik et du Vaspourakan. De nombreux outils et bijoux de cette époque ont été découverts en Arménie. C'est l'époque des menhirs, des dolmens et de mégalithes aux formes de poisson, les *Vichap* (dragons) spécifiques à l'Arménie, érigés généralement près des lacs et des sources et associés au culte de l'eau.

La première séparation sociale importante s'accomplit à l'Age du Bronze : on peut parler alors de la naissance d'une véritable civilisation, avec phénomène d'urbanisation. Les montagnards s'occupent davantage d'élevage et les habitants de la plaine d'agriculture. Les chars à deux et quatre roues sont inventés et le développement de la force physique, le travail des métaux, la protection du bétail conduisent à l'avènement du patriarcat. La descendance devient paternelle et l'héritage du père est réparti entre les enfants. Les hommes qui se marient restent dans leur tribu, où viennent les rejoindre leurs femmes. Des nécropoles sont réservées aux

morts au sein de chaque tribu. Des forteresses sont construites dans la région de l'Aragatz, le bassin du lac Sevan, le Chirak, le Siounik.

Ourartou (Ararat)

Les témoignages les plus anciens sur les habitants des territoires qui constitueront l'Arménie se trouvent dans les tablettes hittites de Boghaz Köy. Les annales de Suppiluliumas (1388-1347) et de son fils Marsiles I^{er} (1347-1320) rapportent les guerres contre les petits royaumes voisins de Hayasa-Azzi. Les annales du roi assyrien Salmanazar (1320-1261) et de Tiglapaltazar I^{er} (1115-1077) citent le peuple de Naïri, qui vit dans la région du lac de Van. Dans une inscription découverte à Yoncalu, près de Mantzikert, Tiglapaltazar se nomme lui-même le conquérant de Naïri. Cette inscription est la plus ancienne découverte sur le sol arménien. Il n'est plus fait mention de Naïri jusqu'à la résurgence du royaume assyrien au ix^e siècle avant J.-C., où Assurnazripal rapporte qu'il a détruit 150 villes de Naïri qui couvraient le territoire d'Uruatri. C'est le premier témoignage nommant Ourartou. Des inscriptions plus tardives (xiii^e siècle avant J.-C.) utilisaient le nom d'Ourartou sous sa forme biblique — « Ararat » — alors que le peuple habitant la région se dénomme lui-même « Biaïnili ». Ce peuple a établi sa capitale à Touchpa, près de la ville actuelle de Van.

Il est donc probable que les Ourartéens soient l'une des tribus de Naïri qui, s'imposant aux autres,

ont su organiser un Etat centralisé et fort dès le ix^e siècle. 400 inscriptions ourartéennes ont été découvertes à Van, Armavir, Toprak Kale, Karmir Blour et Arin Berd, ces deux derniers sites se situant près de la capitale actuelle de l'Arménie, Erevan. Les reliefs des portes de Balawat montrent des épisodes des campagnes victorieuses d'Aram l'Ourartéen (860-843), premier roi d'Ourartou.

Durant les règnes du fils de Sartouri, de ses successeurs Icbouini et Menoua, les Ourartéens consolident leur pouvoir, établissent un Etat fort et mènent des campagnes dans les régions voisines de leur pays. Ourartou vit son apogée sous le règne d'Arguichti I^{er}. L'inscription de la Pierre de Kherkor relate qu'il occupa la plaine de l'Ararat, alla jusqu'au lac Sevan et fonda Arin-Berd (Erebouni) en 782. Le royaume d'Ourartou devient désormais un véritable rival de la puissance assyrienne. Mais la situation change après la montée sur le trône assyrien de Tiglapaltazar en 745. Le roi assyrien réussit à envahir Ourartou. La puissance ourartéenne se maintient encore quelques années sous les règnes d'Arguichti II et de Rousa II avec la fondation de Teychebani-Karmir Blour. Graduellement, le pouvoir central s'affaiblit, à la suite des luttes intérieures, du mécontentement des peuples conquis et des esclaves, puis des attaques des Cimmériens et des Scythes dans la seconde moitié du vii^e siècle.

Peu après la chute de Ninive, la capitale de l'Assyrie (612), les Mèdes, aidés par les Scythes, conquièrent Touchpa en 610. D'après l'historien Movsès Khorénatsi (Moïse de Khorène), Barouïr Skayorti (l'un des chefs présumés de la race Armeni-Choubria) aurait aidé les Mèdes à renverser Ninive. Pour le remercier ceux-ci l'auraient reconnu comme roi d'Arménie. Dernier roi d'Ourartou, Rousa II,

règne sur un royaume déjà pratiquement disparu (605-590). Les Mèdes conquièrent définitivement son royaume et en détruisent les principaux centres.

Durant deux siècles et demi, Ourartou a été l'un des Etats les plus puissants de la région. 4 000 inscriptions, des palais, des forteresses, des magasins, des poteries, des fresques, des armes témoignent d'une culture importante et d'une société bien organisée. L'un des ouvrages d'art les plus connus de la civilisation ourartéenne reste le réseau d'irrigation long de 70 km reliant Touchpa à Van, encore pratiquement intact aujourd'hui.

Ourartou disparaît, l'Arménie va naître.

les origines

Il n'existe pas de sources précises sur les origines du peuple arménien ; le processus de sa formation en tant que peuple est assez confus. Plusieurs thèses ont été émises. La mention la plus ancienne du nom des Arméniens se situe dans les textes de l'historien grec Hécatee de Milet. En 521 avant J.-C., le pays des Arméniens est désigné comme Arménia dans l'inscription trilingue de Darius à Behistun.

D'après l'historien grec Hérodote, les Arméniens seraient venus de Phrygie en Arménie. Si l'origine indo-européenne des Arméniens n'est pas contestée, les historiens modernes estiment que c'est l'amalgame des peuples vivant originellement sur le territoire de l'Arménie et des Ourartéens qui a donné naissance au peuple arménien.

Des migrations ont dû avoir lieu en plusieurs étapes ; il n'est pas impossible que des peuplades venues de Phrygie se soient mélangées peu à peu aux races occupant déjà le plateau arménien, à partir du VII^e siècle. Cette diversité peut expliquer le fait que les Arméniens se nomment eux-mêmes *Haï*, alors que les étrangers les nomment Arméniens. Profitant de l'affaiblissement d'Ourartou, les nouveaux venus auraient occupé dès le V^e siècle la plaine de l'Ararat, le Siounik et le Chirak, et imposé leur langue indo-européenne aux populations locales. Movsès Khorénatsi rapporte une légende remontant jusqu'à la Bible, selon laquelle Haïk, descendant de Japhet, fils de Noé, révolté contre Bel le Babylonien, est parti, après la destruction de la tour de Babel, vers la région de l'Ararat avec toute sa famille. Irrité de cette insubordination, Bel part à la poursuite de Haïk. Un terrible combat s'engage entre les géants. Haïk tue Bel et, en souvenir de cette victoire, il construit un village portant son nom, alors que la région est nommée Hayotz Dzor (la vallée des Arméniens). C'est le renom du guerrier Arménak, l'un des descendants de Haïk, qui dépassant vite les frontières de l'Arménie conduit les étrangers à nommer son peuple Armens ou Arméniens.

Le géographe et historien Strabon et l'historien Justin Trogue Pompée parlent également de l'origine thessalienne des Arméniens, faisant remonter leur ascendance à l'expédition de Jason, dont l'un des compagnons Arménos, de la ville d'Arménion en Thessalie, serait venu dans la région et aurait fondé l'Arménie.

Alors que l'on ne sait pas jusqu'à quel point il faut accorder foi à ces historiens, dans l'*Anabase*, Xénophon, traversant l'Arménie en 400-401 avant J.-C., rapporte que Yervant (Oronte) était alors

roi d'Arménie et que les 10 000 ont pu se nourrir d'aliments divers et riches dans ce pays à l'agriculture développée et aux chevaux remarquables. Il existe donc à cette époque un royaume d'Arménie. Les recherches modernes montrent que les Yervantouni (Orontides), de descendance achéménide, étaient satrapes d'Arménie depuis 401 et devinrent rois en 331, sous suzeraineté perse-séleucide.

Toutefois, c'est la chute du royaume d'Ourartou qui peut être considérée comme point de départ de la formation de l'Arménie. En effet, à la fin du VII^e siècle avant J.-C., les Assyriens sont écrasés par les forces réunies des Mèdes et des Chaldéens. Deux nouveaux empires s'instaurent : les Mèdes constituent un empire couvrant l'Iran et le Kurdistan actuels et les Chaldéens occupent la Mésopotamie, la Syrie et la Palestine. Gouvernée par les Yervantouni, l'Arménie fait partie de l'Empire mède.

En 553, les Perses se soulèvent contre le roi des Mèdes, Astyage. En 550, Cyrus fonde la dynastie achéménide. Après avoir agrandi son empire, Cyrus est à son tour victime d'un coup d'Etat, qui fait passer sur le trône la famille de Darius : c'est contre le « Roi des rois », Darius, que les Arméniens se révoltent en 521, réussissant à résister durant douze mois aux « immortels », les troupes d'élite de Darius. Vaincus, les Arméniens sont intégrés aux XIII^e et XVIII^e satrapies achéménides, avec comme centres Van et Erebouni. Le processus de formation des Arméniens aura duré du VII^e au II^e siècle. Durant cette période, des forteresses sont édifiées, une nouvelle capitale, Yervantachad, est fondée, le commerce et l'économie commencent à fleurir. A la fin de la dynastie Yervantouni, l'unification linguistique du pays est achevée. Un panthéon apparenté

au panthéon gréco-romain préside aux destinées religieuses des Arméniens, avec à sa tête *Haïk*, ancêtre des Arméniens et père de tous les dieux (dont l'équivalent se retrouve dans *Aramazd*) ; entouré par *Ara-Mihr*, dieu solaire et de la résurrection ; *Dork*, dieu des arts et des métiers ; *Dzovinar*, déesse de la mer et de l'eau ; *Anahit*, déesse protectrice des hommes et créatrice de la terre ; *Vahagn*, dieu du courage ; *Nane*, déesse de la fécondité ; *Tir*, secrétaire des dieux et divinité des rêves ; *Astghik*, déesse de l'amour ; et *Amanor*, dieu des récoltes. Les Arméniens adorent également certains mauvais génies ; les *Haralez*, représentés sous forme de chimères ailées, ont le pouvoir de guérir, en les léchant, les héros tombés au combat.

Vers 460 avant J.-C., les Arméniens adoptent le calendrier solaire, qui subsistera pratiquement jusqu'au ^{xv}e siècle. L'année est composée de 365 jours, divisés en 12 mois comprenant 30 jours et un mois de 5 jours, ce qui fait que la nouvelle année est décalée d'un jour tous les quatre ans. Les noms des mois sont liés à la nature. L'année commence avec le mois de Navasart et chaque jour du mois est appelé d'un nom propre. La journée est divisée en 24 heures : les 12 heures du jour portent les noms des 12 filles de l'ancêtre Haïk, alors que les 12 heures de la nuit ceux de ses fils. Les 12 mois de l'année sont : Navasart, Hori, Sahmi Tré, Kaghots, Abats, Sehekan, Arek, Ahekan, Mareri, Margats, Hrorits, Aveliats.

les Achéménides et l'hellénisme

Dès la première moitié du IV^e siècle avant J.-C., la Perse achéménide commence à s'affaiblir ; Alexandre le Grand traverse la mer et bat Darius III en 331 aux Graniques. La Perse conquise, Alexandre le Grand rattache l'Arménie à son empire, mais il ne pénètre jamais sur le territoire arménien. La satrapie d'Arménie continue à bénéficier d'une administration irano-arménienne. A la mort d'Alexandre (323 avant J.-C.), ses généraux se partagent l'empire disloqué en vastes territoires. L'Arménie fait partie de l'Empire séleucide. Un courant d'hellénisme pénètre dans le pays, propagé non seulement par les Grecs, mais par tous les peuples du Proche-Orient, eux-mêmes attirés par un niveau de culture plus élaboré et recherché. Au début du III^e siècle avant J.-C., la capitale de l'Arménie est transférée à Armavir. La plaine de l'Ararat devient le centre politico-économique de l'Arménie, alors qu'aux côtés de Yervantachad Bagaran continue à être le centre cultuel du pays.

Héritier d'Alexandre, le roi Antiochus III, monté sur le trône séleucide en 222 avant J.-C., s'empare de l'Arménie et de Yervantachad. A la suite de la défaite d'Antiochus III devant les Romains à Magnésie, Artachès, stratège de Grande Arménie, se proclame roi indépendant d'un territoire couvrant la presque totalité du plateau arménien, de l'Euphrate à la mer Caspienne et du Caucase au Taurus. Il bâtit une nouvelle capitale, Artachat (Artaxata), au sud d'Erevan. D'après Plutarque et Strabon,

Artachès aurait fait construire sa capitale sur les conseils et les plans d'Hannibal, réfugié en Arménie après avoir été battu par les Romains. Malgré ses efforts, le nouveau roi de l'Arménie indépendante ne réussit pas à conquérir la Petite Arménie (Sophène) qui, durant deux siècles, mènera une existence parallèle.

La dynastie artaxiade continue à consolider l'Arménie, alors que l'Iran, après une éclipse d'environ deux siècles, reparaît sur la scène politique avec les Parthes, ambitieux de restaurer le grand Empire achéménide. Au nord-ouest se dessine une autre puissance : celle du roi du Pont, Mithridate, défenseur farouche de l'hellénisme dans ce Moyen-Orient où déjà deux grandes puissances, les Parthes à l'est et Rome à l'ouest, se disputent l'hégémonie d'un monde nouveau. Dans cette lutte où tout se bouscule et où germe une nouvelle philosophie, se dessine le profil d'un des plus grands rois de l'Arménie.

Tigran et Tigranakert

Mithridate attaque le roi d'Arménie, Artavazd (129-95), et prend comme otage le prince héritier Tigran. A la mort d'Artavazd, Tigran doit, pour conquérir sa liberté, céder 70 vallées aux Parthes. Dès qu'il monte sur le trône en 95, sa première tâche est d'attaquer le petit royaume de Sophène qu'il réussit enfin à annexer à la Grande Arménie. L'esprit unificateur et conquérant du nouveau roi de l'Arménie lui fait mériter le titre de Tigran II le Grand.

Avisé et courageux, il donnera à l'Arménie durant quelques années un très vaste territoire et fera de son pays une grande puissance de la région. Mêlé au conflit qui oppose Rome au roi du Pont, Mithridate VI Eupator, il conclut avec ce dernier un traité d'alliance et épouse sa fille Cléopâtre. A la mort du roi de Perse, Mithridate le Grand, Tigran reconquiert les vallées cédées à la Perse et continue ses campagnes victorieuses, étendant ses conquêtes jusqu'à la Mésopotamie du Nord. Après conclusion d'un traité de paix avec les Parthes, il devient « Roi des rois ». Vers 70 avant J.-C., il est l'un des plus puissants rois du Proche-Orient et son empire s'étend de la Caspienne à la Méditerranée, du Caucase à la Palestine et à la Cilicie. La Syrie reste 14 ans sous domination arménienne ; Antioche frappe monnaie à l'effigie de Tigran.

A la recherche de leur identité, les Arméniens bâtissent de nouvelles capitales. L'empire de Tigran II est devenu trop grand et Artachat est désormais excentré par rapport aux immenses territoires du pays. Le roi fonde une nouvelle capitale au centre de son royaume : Tigranakert (Tigranocerte). Bien que rien n'ait subsisté de cette magnifique ville, les savants la situent à l'emplacement de l'actuel Mayafarkin, au bord du Farikin Su, au pied du Taurus, sur les routes commerciales reliant l'Iran à la Cilicie. Tigran peuple de force la ville qui a dû compter jusqu'à 300 000 habitants. Il oblige les princes arméniens à quitter leurs châteaux et à vivre à la cour. Il y emmène des habitants de Cappadoce, de Cilicie et de Syrie et surtout des Grecs et des Juifs. La ville a de solides fortifications et de luxueux palais.

Avec son théâtre et les Grecs qui y vivent, Tigranakert devient l'un des hauts lieux hellénistiques. Certains donnent de Tigran l'image d'un

tyran oriental, mais il semble qu'il fut davantage pénétré de culture grecque. Le faste dans lequel il vécut fut l'apanage de toute cour méditerranéenne puissante juste avant la naissance du christianisme. Sa puissance est liée au processus de formation définitive du peuple arménien, au développement de l'agriculture, du commerce, et à l'unification des terres : c'est un véritable Etat arménien, uni et fort, qui s'impose en Asie Mineure durant quelques années.

Lors des conquêtes orientales de Tigran II, Rome a laissé faire le roi d'Arménie, s'inquiétant davantage de la puissance de Mithridate Eupator, qui, lorsque Lucullus veut s'emparer de lui, se réfugie chez son gendre Tigran. Peu désireux de prendre part au conflit qui oppose Mithridate à Rome, c'est à contrecœur que Tigran accorde l'hospitalité à son beau-père. Furieux, Lucullus — contrevenant aux lois romaines qui stipulent que seul le sénat peut décider la guerre — marche sur l'Arménie et met le siège devant Tigranakert.

la guerre avec Rome

Le 6 octobre 69 avant J.-C. a lieu sur les bords du Tigre le combat entre Lucullus et Tigran. Dans la soirée, Tigran est battu et ses conquêtes au sud du Taurus perdues. Durant tout un hiver Tigran, qui ne se déclare pas vaincu, parcourt son pays pour réunir une nouvelle armée. A l'été 68, Lucullus essaie de conquérir l'Arménie elle-même, mais n'y arrive pas. En 66, de nouvelles forces arrivent de

Rome, commandées par Pompée et guidées par le propre fils du roi d'Arménie, Tigran le Jeune. Le « Roi des rois » est obligé de se soumettre à l'entrée d'Artachat : l'Arménie doit renoncer à ses conquêtes extérieures et, s'alliant aux Romains, s'engage à tenir tête aux Parthes.

Commence alors pour l'Arménie une longue période d'alliances et de mésalliances avec Rome, qui influencera la politique arménienne envers Byzance, les Parthes et les Arabes.

la fin d'un royaume

Pris entre de grandes puissances, les Arméniens vont non pas jouer un double jeu, mais le meilleur jeu suivant le moment et les circonstances. Ainsi, durant quelques décennies, les Arméniens, trahis par les uns, sollicités par les autres, changent d'alliance : tantôt avec les Romains, tantôt avec les Parthes. La fragile unité créée sur le territoire arménien par le roi Tigran II se heurte en outre souvent au système féodal arménien, où les princes (*nakharars*), très puissants et parfois anarchiques, ne savent pas toujours défendre le sol national et font passer leur propre intérêt avant celui de l'Arménie.

En l'an 53 de notre ère, après de nombreux changements survenus sur le trône d'Arménie, le roi parthe Vologèse I^{er} envahit le pays, s'empare d'Artachat et de Tigranakert, et met sur le trône son frère Tirdat I^{er}. Consolidée par une révolte de la population, une nouvelle dynastie naît en Arménie : la dynastie Archakouni (Arsacide). D'ori-

gine parthe, celle-ci, au fur et à mesure des années, s'intègre définitivement à la nation arménienne, pour la défendre même contre les Parthes. Après quelques années de lutte contre Rome, Tirdat I^{er}, ayant conclu un *modus vivendi* à Rhandeia, se rend en 66 à Rome et reprend sa couronne des mains de Néron. Il reconstruit sa capitale, Artachat. Du I^{er} au début du III^e siècle, l'Arménie est mêlée de gré ou de force aux conflits opposant Rome aux Parthes.

Cette guerre a des répercussions en Arménie, notamment lorsque les Sassanides succèdent aux Parthes en 224. Toutefois, du traité de Rhandeia à la chute de l'Empire parthe (63-224) l'Arménie a en partie maintenu son indépendance. Bien que la branche arménienne des arsacides échappe à la catastrophe de la branche iranienne, elle se trouve exposée aux hostilités des nouveaux grands rois de l'Iran. Mais, après diverses péripéties, la famille arsacide est complètement arménisée et ce sont bien des Arméniens qui sont rois d'Arménie. Durant tout le règne arsacide, l'hellénisme semble avoir perdu son influence dans le pays. L'aristocratie parle iranien et le peuple le haïkane. Tirdat III (298-330) signe avec Rome un traité par lequel les Romains reconnaissent l'indépendance arménienne et lui promettent assistance en cas d'attaque perse.

Sous son règne une nouvelle orientation philosophique et politique est donnée, qui marquera les destinées du pays durant les moments cruciaux de son histoire.

L'ARMÉNIE CHRÉTIENNE

conversion

Le christianisme aurait été introduit en Arménie de Syrie et de Cappadoce, dès le II^e siècle. Tertullien affirme l'existence de foyers chrétiens en Arménie vers l'an 200. Les sources arméniennes et la tradition rapportée par Movsès Khorénatsi et Agathange affirment que l'Arménie a été évangélisée par les apôtres Thadée et Barthélemy, qui auraient été respectivement martyrisés dans les districts d'Ar-daz et Arehvan, après avoir prêché de 35 à 43 et de 44 à 60.

Alors que le christianisme né en Palestine se propageait peu à peu à travers le monde romain et en Arménie, le mazdéisme (religion qui a pris naissance à l'époque mède et se fonde essentiellement sur l'opposition des forces du bien et du mal) se renforçait en Perse. Malgré les efforts des Sassanides de convertir les Arméniens, cette religion ne connaît que peu de succès en Arménie, si ce n'est quelques conversions simulées ou forcées.

Dès avant sa conversion au christianisme, l'Arménie a déjà donné durant l'ère apostolique de nombreux martyrs à la nouvelle religion. Il est

certain que la conversion totale du pays ne pourrait s'expliquer sans l'établissement préalable des germes de la foi chrétienne dans le pays. A la fin du III^e siècle, de nouvelles persécutions ont lieu sous le règne du roi Tirdat qui, quelques années plus tard avec sa conversion, fera de l'Arménie le premier Etat chrétien au monde.

La conversion du roi Tirdat est faite par Grigor Loussavoritch (Grégoire l'Illuminateur), fils du prince arsacide Anak, le meurtrier du père de Tirdat. Conduit à Césarée, Grégoire avait été élevé dans la foi chrétienne et à son retour en Arménie s'était engagé à la cour du roi Tirdat. Son identité et sa religion découvertes, le roi Tirdat le fit enfermer durant une quinzaine d'années dans une profonde fosse. Tirdat, tombé malade, est en proie à des crises de folie. Il s' imagine transformé en sanglier. Sa sœur le persuade que seul Grégoire pourra le guérir. Il le fait libérer, et, guéri, se convertit au christianisme. Vers 314, Grégoire reçoit la consécration épiscopale de l'archevêque de Césarée et entreprend une grande œuvre spirituelle complétée par la construction de temples chrétiens. Saint Grégoire devient le Premier des catholicos arméniens, patriarches et chefs spirituels dont l'autorité ne s'est jamais affaiblie. Le catholicos des Arméniens siège aujourd'hui encore à Etchmiadzin-Vagharchabad. Le nouveau catholicos et le roi converti détruisent temples et statues des divinités païennes : le temple de Tir près de Erazamoïk, les statues d'Aramazd à Ani-Kamakh, celle de Baal-Chamin à Thordea, l'idole d'or d'Anahit à Erzindjan et celle de Nané à Thil. Il ne reste que très peu de vestiges de l'époque pré-chrétienne en Arménie.

Sur les ruines des temples païens, saint Grégoire construit des églises, donnant ainsi naissance à l'une des plus belles architectures religieuses médiévales.

Au début religion de la classe dominante, le christianisme ne devient la religion du peuple que progressivement. Les Arméniens n'ayant pas d'écriture propre, saint Grégoire crée des collèges pour l'étude de la Bible, soit en grec soit en syriaque, mais Agathange rapporte qu'il prêchait en arménien. A la fin de sa vie, il se retire dans la grotte de Nané au mont Sepouh et y meurt en 325.

Par la promotion du christianisme au rang de religion officielle, l'Arménie devient le premier Etat chrétien, et va occuper une place à part entre l'Empire sassanide et l'Empire romain.

L'Eglise se renforce, devenant une puissance à part entière aux côtés du pouvoir royal. A l'âge de 27 ans, en 353, Nerses I^{er} le Grand, descendant de saint Grégoire, devient catholicos. Il réunit à Achtichat en 354 le premier synode arménien, et établit des règles sociales et religieuses qui accentuent l'emprise féodale sur la population. Les couches laborieuses doivent se soumettre sans discussion à leurs maîtres, auxquels il est recommandé de ne pas trop maltraiter leurs sujets. Les mariages consanguins sont interdits, les mutilations et effusions trop évidentes durant les funérailles bannies. La polygamie est interdite et le célibat imposé aux religieux. Le synode, par ses règles, constitue le véritable passage de l'époque antique à l'époque féodale. Des écoles, hôpitaux, léproseries, orphelinats et auberges sont ouverts dans tout le pays.

L'Eglise prenant de plus en plus d'importance non seulement dans le domaine spirituel, mais également économique, par le nombre des vastes domaines qui lui appartiennent, les relations entre l'Eglise et l'Etat s'aiguisent.

Le roi Archak veut construire une nouvelle capitale aux pieds du mont Massis : Archakavan. La fondation de cette ville ouverte à tous, y compris

proscrits et hors-la-loi, suscite un déséquilibre économique important, beaucoup de seigneurs perdant une partie de leur main-d'œuvre. Le catholicos Nerses demande au roi de faire cesser cette situation. Devant le refus d'Archak, l'armée se met en marche sous le commandement de Nerses Kamsarakan vers la capitale qu'elle détruit. La destruction d'Archakavan est l'une des pages noires de l'histoire de l'Arménie.

En 363, l'empereur Jovien signe avec la Perse un traité rétrocédant les conquêtes romaines ; une clause stipule que désormais Archak ne pourra plus être secouru par les Romains. L'Arménie ainsi abandonnée à son propre sort, les Perses l'envahissent, pillant et dévastant toutes les villes, dans une grande tentative d'iranisation du pays. A quelques années de distance c'est une répétition de l'arrivée sur le trône du roi Tirdat III : conscients du déséquilibre créé dans la région, les Byzantins réinstallent sur le trône d'Arménie, en 370, le roi Pap, fils d'Archak II, mort en captivité en Perse. Œuvrant à la restauration de la grandeur du royaume arménien maintenant ruiné, il oblige les féodaux à reconnaître le pouvoir royal, met fin à la politique d'iranisation, confisque les terres de l'Eglise, limite le nombre des moines, ferme des monastères, encourage les religieuses à se marier et à avoir des enfants. Mais tantôt du côté des Romains, tantôt du côté des Perses, Pap est assassiné en 374 au cours d'un banquet offert par Trajan, commandant du corps d'occupation romain en Arménie. Sa mort est suivie d'une série d'assassinats et d'épurations au sein de la classe dirigeante.

Un *marzpan* (gouverneur des marches) est envoyé par le Chah en Arménie avec de magnifiques cadeaux. L'entente arméno-perse semble acceptable aux Arméniens, puisque leur autonomie politique

est respectée. Mais le *modus vivendi* ne dure qu'un temps. En Perse, au vieux Chahpour succèdent des princes faibles qui doivent de leur côté affronter l'insubordination de leurs féodaux.

Cette période trouble facilite la tâche des ennemis de l'Arménie. En 387 l'empereur Théodose et la Perse effectuent le premier grand partage, où l'Arménie byzantine ne représente que le cinquième de l'Arménie perse. Cette situation est difficilement viable. R. Grousset écrit qu'à « la veille des grandes invasions, le dernier empereur romain unitaire laissait démantelé le bastion oriental de la chrétienté. Au seuil des temps nouveaux, l'Arménie se voyait abandonnée par le monde gréco-romain, livrée à ses propres moyens, vouée bon gré mal gré à graviter dans l'orbite de l'Iran, c'est-à-dire, aujourd'hui, du monde mazdéen, demain du monde musulman ».

A la mort d'Archak III, l'Arménie occidentale est annexée à l'Empire byzantin et peu après les *nakharars* (princes) se rallient à Khosrov III. A la recherche de son identité politique et culturelle, menacée de toutes parts, ébranlée par l'insubordination féodale, l'Arménie sera annexée par les Sassanides et disparaîtra. Mais la personnalité historique et morale des Arméniens vient de naître dans le cadre d'une réaction nationale contre les éléments iraniens existant dans le pays : au début du ve siècle, environ un siècle après la conversion au christianisme, à défaut d'union politique, les Arméniens s'élèvent vers l'unité spirituelle avec l'invention de l'alphabet arménien.

Jusqu'à cette époque, l'Eglise arménienne était tributaire du grec et du syriaque. L'absence d'écriture était un danger évident. Les scribes transcrivaient en syriaque, grec et pehlvi les édits royaux, d'où un danger constant d'iranisation. Il est remar-

ALPHABET ARMÉNIEN ET TRANSLITTÉRATION

Ա	ա	ա	Թ	թ	թ
Բ	բ	b [p]	Ն	ն	ն
Գ	գ	g [k]	Շ	չ	ch
Դ	դ	d [t]	Ո	ո	o
Ե	ե	e	Չ	չ	tch
Զ	զ	z	Պ	պ	p [b]
Է	է	ē	Ջ	ճ	dj [tch]
Ը	ը	ə	Ռ	ռ	rh
Թ	թ	tʰ	Ս	ս	s
Ժ	ժ	j	Վ	վ	v
Ի	ի	i	Տ	տ	t [d]
Լ	լ	l	Ր	ր	r
Խ	խ	kh	Յ	յ	ts
Վ	վ	tz [dz]	Ժ	լ	w
Կ	կ	k [g]	Փ	փ	pʰ
Հ	հ	h	Գ	գ	kʰ
Ձ	ձ	ds [ts]	Օ	օ	o
Ղ	ղ	gh	Ֆ	ֆ	f
Ճ	ճ	č [dj]	ՈՒ	ու	ou
Մ	մ	m			

quable que des hommes politiques et d'Eglise aient su ensemble se rendre compte de cette situation de déséquilibre intellectuel et politique et aient su trouver un instrument intellectuel et culturel pour faire face à la situation politique. Après de nombreux voyages et recherches, Mesrop invente un alphabet de 36 lettres auxquelles s'en ajouteront au XII^e siècle trois autres, chacune parfaitement adaptée à la langue arménienne.

La création de l'alphabet arménien est l'œuvre d'une équipe d'hommes préoccupés par le sort de leur nation. Des monastères, des écoles sont créés. Les copistes se multiplient, un travail de traduction est entrepris. Les cérémonies religieuses acquièrent un nouvel éclat. La langue arménienne devient une langue littéraire et entre dans son âge d'Or.

la bataille d'Avarair

Le chah Hazguerd (Yedzgard II) est un ennemi farouche du christianisme. Par un édit promulgué en 499 il met les Arméniens en demeure d'accepter le mazdéisme comme religion. Dès réception de l'édit, l'épiscopat et les grandes familles féodales répliquent que rien ne peut obliger les Arméniens à renoncer à leur foi, « ni l'ange, ni l'homme, ni l'épée, ni le feu, ni l'eau, ni le coup le plus dur qu'on puisse leur porter... L'épée est vôtre, la nuque est nôtre. Nous ne sommes pas meilleurs que nos ancêtres, qui ont tout donné à cette foi, leurs biens et leurs corps ». L'obéissance est ac-

ceptée dans le domaine politique, mais les Arméniens refusent l'apostasie.

D'après l'historien Yeghiché, contemporain des événements, la résistance au mazdéisme est née du clergé pour gagner ensuite le peuple et entraîner les nakharars. Il semble en fait que le mouvement ait été bien plus spontané et soit venu très vite de la population. Une fois de plus conscience nationale et politique et religion sont étroitement mêlées chez les Arméniens qui, même inconsciemment, se sont, dans les conditions difficiles, regroupés autour de leur foi, à défaut d'une union autour d'un chef national.

En 450, Vartan Mamikonian est conquis par la révolte. Un serment solennel engage les princes et la population à lutter contre le mazdéisme et pour la défense de la foi chrétienne. Les autels sont renversés, les mages arrêtés et tués. La réaction perse ne se fait pas attendre. Les Arméniens savent que la guerre les attend. Byzance leur refuse son aide. Ils se retrouvent seuls en face des troupes iraniennes. Le 2 juin 451 la bataille d'Avaraïr est une défaite pour les Arméniens, mais elle sauve malgré tout le pays. Le jour de Vartan et des héros tombés à la bataille d'Avaraïr, « Vartanantz », est encore fêté comme l'une des pages les plus héroïques de l'histoire des Arméniens. La guérilla s'organise dans les montagnes. La conscience nationale se greffe à la ferveur religieuse, les Arméniens sont décidés à défendre à tout prix leur liberté. Bien que généralement gouvernés par des dynasties étrangères et tiraillés entre les forces occidentales et orientales, ils sont devenus un peuple à part entière, qui revendique son indépendance. Sans l'obtenir toujours, ils ne perdront plus jamais leur conscience nationale.

Aux tentatives d'iranisation succède un demi-

siècle plus tard une tentative de byzantinisation à l'Occident. Au comble de l'exaspération, le peuple et la noblesse se révoltent contre l'occupant byzantin. Les princes arméniens qui se trouvaient à la cour de Byzance trament un complot contre Justinien. Parallèlement, dans la région devenue depuis les réformes de Justinien *Armenia Prima*, la révolte éclate sous le commandement de Hovhannès Archakouni en 536. Elle est écrasée et une terrible répression s'ensuit. Les seigneurs arméniens passent du côté perse, ennemi traditionnel de Byzance. Modification d'alliances, mais situation inchangée. Les Sassanides essaient à leur tour de réaliser dans ce pays un projet auquel ils attachent beaucoup d'importance : convertir les Arméniens au mazdéisme. Nouvelle atteinte à la liberté, nouvelle révolte. Commandés par Vartan Mamikonian, les Arméniens arrivent devant Dvin le 2 février 572 et y déciment la garnison perse.

En 575, un traité de paix est conclu entre Byzance et la Perse, tous deux préoccupés par le même souci : supprimer la puissante armée arménienne. L'empereur Maurice, dont les origines arméniennes sont probables, lève une puissante armée en Arménie et envoie quelques-uns des plus grands chefs militaires, dont Sembat Mamikonian, Sembat Bagratouni et Mouchèghe Mamikonian, se battre en Thrace contre les Barbares. De nombreux Arméniens meurent dans ces luttes sur les flancs occidentaux de l'Empire byzantin, en défendant un empire qui n'est pas le leur. Byzantins et Perses finissent par s'entendre et c'est le second partage de l'Arménie.

Jusqu'à la mort de Maurice une période de paix s'instaure en Arménie (591-602). Mais, très bientôt, le sol arménien retentira du galop des chevaux de nouveaux envahisseurs, apportant avec eux une nouvelle philosophie.

schisme

Au v^e siècle naît au sein de l'Eglise byzantine une controverse sur la nature du Christ. Du jour où est admis le dogme de la divinité du Christ, le problème se pose de déterminer métaphysiquement les rapports entre sa nature divine et humaine. De son côté, l'Eglise arménienne s'organise, établit ses fondements, et se développe parallèlement à l'Eglise syriaque et byzantine. Pourtant elle se différencie de l'orthodoxie grecque. La séparation des Eglises se fait presque naturellement, bien qu'au cours des siècles, par la suite, des dissensions profondes entre Byzantins et Arméniens provoquent des heurts.

Jusqu'au Concile de Chalcédoine en octobre 451, l'Eglise chrétienne affirmait la consubstantialité du Père et du Fils, déjà établie aux Conciles de Nicée, Constantinople et Ephèse, avec une nature unie dans le Verbe incarné. Mais des hérésies (nestorienne et monophysite) divisent l'Eglise. Le Concile de Chalcédoine rédige une profession de foi qui définit le Christ comme « unique en deux natures » conformément à la doctrine nicéenne. Le Concile de Chalcédoine fonde la véritable orthodoxie grecque. L'Eglise arménienne réfute la confusion des deux natures du Christ, reconnaissant en lui une nature humaine et une nature divine, une humanité complète animée d'un esprit rationnel. Les Arméniens, qui n'ont pas assisté au Concile de Chalcédoine (ils luttèrent contre la Perse à la bataille d'Avarair), réfutent ses conclusions au Concile de Dvin en 506.

Cette indépendance de l'Eglise arménienne a tou-

jours été maintenue au cours des siècles, malgré les nombreuses tentatives de Byzance de ramener l'Eglise au sein de l'orthodoxie chalcédonienne, le dogme étant bien sûr sous-tendu par des causes politiques évidentes.

Dès l'intronisation de saint Grégoire l'Illuminateur comme catholicos des Arméniens, le siège patriarcal est établi à Etchmiadzin. Après le sac de Dvin par le commissaire Youssouf, le catholicossat est transféré à Aghthamar, puis près d'Ani et, après la chute d'Ani, en Cilicie. En 1441, après 540 années d'absence du siège primitif, le catholicossat revient à Etchmiadzin pour y demeurer jusqu'à nos jours.

Plus que pour toute autre nation, l'Eglise a été pour les Arméniens le ciment de l'unité nationale, gardienne de la langue et des traditions, allant jusqu'à éveiller une conscience nationale pour un peuple qui, dépourvu d'Etat et de gouvernement, avait fait du chef de son Eglise le soutien de sa spécificité. Aujourd'hui, même les Arméniens non croyants sont conscients de ce rôle primordial de l'Eglise arménienne dans tous les domaines de l'histoire et de la culture de leur peuple et gardent envers cette institution un profond respect.

L'Eglise arménienne est actuellement guidée par quatre patriarches, dont deux ont la dignité de catholicos. Le catholicos de tous les Arméniens réside à Etchmiadzin en Arménie. Le catholicos de Sis (Cilicie) réside à Antilias, près de Beyrouth. Sa juridiction s'étend sur le Liban, Chypre et une partie de la Syrie. Les deux autres patriarches résident à Jérusalem et Constantinople. Seul le catholicos d'Etchmiadzin consacre les évêques de toute l'Eglise, alors que le catholicos de Sis peut le faire pour ses diocèses. L'Eglise arménienne accepte en son sein des prêtres mariés, mais le mariage ne peut être célébré après l'ordination. L'arménien,

accorde à l'Arménie un statut libéral qui ménage largement l'autonomie locale. Théodoros Rechtouni prend le commandement en main, bat les Byzantins et occupe le port de Trébizonde sur la mer Noire. Mais la politique arabe change et le calife envoie en 654 une grande armée commandée par Habib Ibn Maslama à la conquête de l'Arménie. Pour éviter des massacres, Dvin se rend : c'est la fin de la première étape de la conquête arabe en Arménie. 2 000 prisonniers, parmi l'élite arménienne, doivent suivre l'armée arabe.

Ainsi, périodiquement, l'Arménie est livrée aux attaques byzantines et arabes. Ces derniers, qui jusque-là s'étaient montrés tolérants, à partir de 690, pillent et persécutent les croyants. Durant de longues années de confusion, Arabes et Byzantins se font sur le sol arménien une guerre sans merci, aggravée par la division des *nakharars* arméniens.

Profitant d'une guerre civile qui éclate en 744 dans l'Empire arabe, les *nakharars* conduits par la famille Mamikonian et Achot Bagratouni se révoltent. L'insurrection est générale.

L'avènement des Abbassides à la tête de l'Empire arabe (750) aura des conséquences considérables en Arménie. La lutte des maisons féodales arméniennes se poursuit. Les « Vostikans » arabes mènent une vie très dure à la population locale. La fiscalité ruine le pays.

Au printemps 772, le calife Al-Mançour, résolu à écraser l'insurrection arménienne, lève une armée de 30 000 hommes, bat Hamazasp Ardzrouni le 15 avril 772 à Ardjèche, puis le 25 avril de la même année à Bagrevand. L'Arménie est ouverte aux Arabes.

Néanmoins, pour le plus grand bénéfice du peuple arménien, l'unification de l'Arménie, au nord, au profit de la famille Bagratouni et au sud-est

au profit de la famille Ardzrouni, est en marche. Alors que la domination arabe s'étend, Byzance entreprend une politique de transfert des populations arméniennes vers l'ouest. Les habitants de Karin (Théodosiopolis), Claudia et Mélitène doivent émigrer à Byzance. L'empereur Léon IV (775-780) déporte en Thrace les habitants de Marach, où la majorité de la population était arménienne. En 974, sur ordre de Constantin VI, de nombreux Arméniens sont transférés de force en Sicile. L'émigration arménienne vers les districts orientaux de l'Asie Mineure se poursuivra du VII^e au XI^e siècle.

indépendance et grandeur

L'amélioration de la situation en Arménie est due au principal héritier de la famille Bagratouni (Bagratide), Achot Msaker (Achot le Carnivore), prince d'Arménie de 806 à 826. Au sud, la famille Ardzrouni jouit d'une relative indépendance. Il est probable que la nomination d'un Bagratouni au titre de prince par le calife Haroun al Rachid ait eu pour but d'affaiblir la puissance Ardzrouni. Dans le califat abbasside, comme à la même époque dans l'Empire carolingien, la société s'achemine vers une hérédité des charges et les Bagratides sauront profiter de cette évolution. Peu à peu, diplomate habile, le prince reconquiert ses terres et constitue une importante principauté. Il arménise les marches et marie sa fille Hripsimé au prince Ardzrouni. C'est également un autre Bagratide qui, dans la première moitié du IX^e siècle, s'imposera sur la région orientale du pays : le Siounik.

Alors que l'Arménie profitait des guerres civiles arabes pour s'affranchir progressivement de l'emprise musulmane, monte sur le trône le calife Motamakhil (847-861) qui relance la répression. Son commissaire, l'émir Youssouf, est tué à Mouch, dans une révolte populaire, par les montagnards du Sassoun en 852. La lutte acharnée de la population contre le conquérant arabe donnera naissance à la légende de David de Sassoun : son épopée transmise oralement jusqu'au XIX^e siècle dans toutes les familles arméniennes les a encouragés chaque fois qu'ils se trouvaient dans une situation difficile. La victoire des montagnards du Sassoun se propage dans toutes les provinces et de partout les Arabes sont repoussés du pays. Alors que la famille Ardzrouni au Vaspourakan se débat dans des querelles familiales, la maison Bagratouni se relève rapidement au nord. L'Arménie construit avec la dynastie bagratouni l'un de ses règnes les plus brillants. Des mariages réconcilient les deux principales familles arméniennes et consacrent le relèvement du pays. Achot peut alors profiter de ces unions pour se retourner contre les Arabes, tout en cherchant à assurer l'équilibre avec Byzance.

Que ce soit dans les différentes provinces arméniennes ou en Géorgie, où gouverne également une autre branche de la famille Bagratouni, les princes reconnaissent les mérites d'Achot : « Les Ichkhans et Nakharars, voyant l'éclat et la gloire de cet illustre prince, résolurent d'un consentement unanime de l'élever à la dignité royale, au-dessus d'eux », écrit le catholikos et historien Jean. Grâce à sa politique, sa force et sa diplomatie, Achot est couronné en 885-886 à Bagaran. L'empereur de Byzance, Basile le Macédonien, lui-même d'origine arménienne, envoie lui aussi une couronne royale à Achot, dont les efforts sont doublement récompensés. Il vient

de fonder une grande dynastie royale arménienne, qui marquera l'histoire du pays aussi bien dans le domaine culturel et intellectuel que politique.

Ainsi, après une interruption de quatre siècles et demi, le royaume arménien est de nouveau restauré. Le pays est reconstruit, la campagne devient prospère, l'Arménie se retrouve, développe son économie et vit une renaissance culturelle. Mais, au ix^e siècle, la féodalité n'est pas éteinte. Ayant entrepris une grande œuvre de réunification, le roi Achot commet l'erreur de morceler son royaume parmi les membres de sa famille. Toutefois, la fin du ix^e siècle est marquée par l'apogée du règne de Sembat, en une période d'accalmie, d'enrichissement, de construction, seulement troublée par le tremblement de terre de 893, qui fait 70 000 victimes à Dvin.

Ainsi, en dépit de l'état de guerre quasi permanent qui ne cessera de marquer cette époque, les Arméniens savent profiter du moindre moment d'accalmie pour se remettre au travail et faire fleurir leur culture. Ils construisent églises, monastères et citadelles, font copier des manuscrits et développent l'agriculture et le commerce.

La division de l'Arménie entre le royaume bagratide au nord et le royaume ardrouinien au sud fait de l'émir Youssouf l'arbitre du pays. Après 24 années de succès et de revers (890-914), le règne de Sembat s'achève sur un désastre. Son fils, Achot Yergath (le roi de fer), groupe autour de lui toutes les énergies disponibles afin de ressusciter le royaume bagratide. Il est couronné roi en 915. Les Arabes sont chassés du pays mais la terre est ruinée. Toutefois ces combats consolident pour un certain temps l'indépendance de l'Arménie. A l'ouest, les revers de l'Arménie attirent l'attention de Byzance. C'est l'époque où les armées byzan-

tines, dirigées par le capitaine arménien Hovannes Gourguen (Jean Kourkonas), commencent partout à prendre l'avantage sur les Musulmans. Invité par l'empereur, Achot II se rend à Constantinople en 921. Il y est reçu avec magnificence. De retour en Arménie, il passe une grande partie de sa vie à réprimer les révoltes féodales ; à la suite de quoi l'émir Nasr lui reconnaît le titre de *Chahnchah*, roi des rois. Tandis qu'en Arménie du Nord Achot II sauvegarde le principe monarchique, le roi du Vaspourakan, Khatchik-Gaguik, en fait de même dans le Sud, héritant à la mort de son père de la totalité du patrimoine. Il fortifie Aghthamar et, d'après les chroniqueurs, construit une merveilleuse ville avec un palais royal aux richesses innombrables. L'église de l'île d'Aghthamar, avec ses sculptures en bas relief, uniques dans l'architecture arménienne, est un témoignage de l'art et de la civilisation de cette époque. Tant dans le Nord que dans le Sud, la culture arménienne fleurit sous le regard de deux grands rois.

A Byzance, la dynastie macédonienne (d'origine arménienne) commence à repousser les Arabes, et il est probable que la reconquête byzantine sous ces dynasties soit pour une large part l'œuvre de généraux arméniens au service de l'Empire. Cependant Byzance ne fera rien pour aider l'Arménie à lutter contre les nouveaux envahisseurs qui apparaissent à l'est au XI^e siècle.

En 961, le roi Achot le Miséricordieux est sacré à Ani dont il vient de jeter les fondations et qui deviendra la capitale et le symbole de l'Arménie dans toute sa puissance. Sous le règne d'Achot III, l'Arménie est un pays puissant et prospère. L'armée compte environ 60 000 hommes. Les monastères, les églises et les *scriptoria* se multiplient tandis que l'art de l'enluminure prend son véritable essor.

C'est, une fois de plus, le féodalisme qui conduira le pays à la ruine. Des royaumes indépendants ne peuvent qu'affaiblir un petit pays comme l'Arménie dont la position stratégique, au carrefour de l'Orient et de l'Occident, représente un danger constant pour sa survie. En outre, les dissensions religieuses se maintiennent au sein de l'Eglise arménienne, partagée entre Chalcédoine et la fidélité à la tradition.

En 962, Nicéphore Phocas reconquiert la Cilicie. Devenu empereur, il achève la conquête de la Cilicie qu'il peuple d'éléments chrétiens dont les Arméniens constituent une grande majorité. La puissance byzantine ne se contente pas toutefois de chasser les Arabes des frontières occidentales et méridionales de l'Arménie. Elle prend pied en Arménie même et annexe le Taron. Mais si l'Est est reconquis, les Byzantins menacent l'Ouest. A la mort de Nicéphore Phocas, en 969, un général d'origine arménienne, Jean Tzimiscès, monte sur le trône byzantin et décide de pousser jusqu'en Arménie. L'affrontement n'aura pas lieu et les deux nations s'uniront dans la même croisade antimusulmane. Succédant à Achot III, Sembat II Diezeragal (le dominateur) agrandit et embellit Ani.

Gaguik, frère de Sembat II, sera l'un des plus grands rois ayant régné à Ani. Il est proclamé roi en 989, et tout au long d'un règne de 30 ans, jusqu'en 1020, il porte à l'apogée l'œuvre des Bagratides.

Le royaume bagratouni est florissant. Les Arméniens peuvent respirer et se consacrer au développement de la vie économique et culturelle. La paix et la tranquillité incitent même les Arméniens à se tourner vers de nouveaux horizons. Une importante émigration arménienne modifie la composition ethnique des anciennes provinces de Petite Arménie et de Cilicie. A la recherche de nouvelles terres, les

Arméniens partent vers l'ouest. Ani consacre de nouveaux évêchés à Antioche et Tarse.

Les Arméniens ont donné à Byzance plusieurs empereurs, et des généraux arméniens se sont distingués dans les luttes de l'Empire en Occident. Parmi eux, le magistros Grégoire de Taron, gouverneur de Thessalonique, qui meurt en combattant contre les Bulgares.

La mort du roi Gaguik, en 1021, provoque un nouveau morcellement du royaume. Les Géorgiens s'emparent de la capitale qu'ils pillent et, tandis que Basile II combat les Géorgiens, le danger musulman reparaît aux frontières orientales de l'Arménie avec les attaques des bandes turques dès 1018-1019. En 1021, l'Arménie est menacée à la fois par les invasions musulmanes et les prétentions annexionnistes de Basile II qui arrive à faire céder aux princes du Vaspourakan leurs terres contre des territoires en Cappadoce. C'est un marché de dupes. Les Arméniens s'éloignent de plus en plus des frontières naturelles de leur pays. En 1022, le royaume du Vaspourakan devient pour Byzance le Catepanat impérial d'Asprakania.

La position du roi d'Arménie Hovannes Sembat est tout aussi tragique. Craignant que Byzance ne se retourne contre lui il fait du Basileus son héritier. N'ayant pas de descendant, il ne conserve donc Ani et son royaume du Chirak qu'en viager. Vaincue militairement, l'Arménie pouvait toujours prétendre se réorganiser et retrouver son énergie, mais vaincue par la diplomatie elle est encore plus démunie devant la lente pénétration byzantine sur ses domaines. En fait, Basile II vient de commettre une erreur en ouvrant l'Empire aux Turcs seldjoukides. En 1025, à la mort de Basile II, après un règne de 50 ans, l'Arménie est pratiquement annexée. Ne restent vraiment indépendants que les royaumes bagratides

de Kars, de Lori et du Siounik. En 1045, le patriarche Petros Guedatarts décide de livrer Ani aux Byzantins.

les Seldjoukides

Mathieu d'Edesse signale la première apparition des Seldjoukides en Arménie vers 1045-1046. Les Seldjoukides sont un clan des Turcs Ghouzz, originaires du Turkestan. Leur chef Toghrul Beg conquiert Ispahan en 1051, l'Azerbaïdjan en 1055, et obtient du calife abbasside le titre de sultan en 1058. En 1055, ce sont de terribles massacres dans toute l'Arménie. Arp Arslan assiège Ani. La capitale tombe le 16 août 1064, livrant l'Arménie orientale aux Seldjoukides. En 1066-1067 la conquête turque atteint l'Euphrate et menace directement Byzance.

En 1070 Alp Arslan occupe Manazkert (Mantzikert) et Ardjèche. Désireux de reconquérir l'Arménie et surtout Manazkert, l'empereur romain Diogène livre un combat décisif contre les Seldjoukides le 19 août 1071. C'est une défaite. Le désastre consacre la conquête de l'Arménie par les Turcs. Byzance fait périr le roi Gaguik II en 1080. Avec lui s'éteignent les Bagratides, l'une des dynasties les plus capables des familles arméniennes qui durant deux siècles a su s'imposer politiquement et culturellement à ses voisins.

Avant de poursuivre ce survol historique, il convient de prendre la mesure de l'épanouissement culturel auquel l'Arménie est parvenue en ces années 1000.

Le Livre des Lamentations

(fragments)

*J'ai été orgueilleux, moi, poudre vivante,
et fier, moi, argile parlante,
et hautain, moi, terreau vil.
Je me suis exalté, moi, cenâre sordide ;
j'ai brandi le poing, moi, coupe fragile.
Je me suis accru plus qu'un roi ;
puis comme l'homme qu'on expulse
je me suis reclus à nouveau en moi.
J'ai reflété l'incendie de la fureur
moi, boue intelligente ;
ma présomption m'enfla comme étant immortel,
moi, de mort encloué comme les bêtes ;
j'ai étendu les bras vers la passion de vivre,
n'ai pas tourné ma face mais mon dos ;
l'esprit ailé je me ruais vers de noirs mystères ;
j'ai dégradé mon âme pure en flattant mon corps.
J'ai affaibli la force de ma droite,
je l'ai vaincue en renforçant ma gauche ;
et je T'ai vu, penché sur moi, Toi-même,
(mais là-dessus je dois me taire)
et ne me suis pas amendé ;
et dans le sanctuaire m'ont obsédé
les occupations de cette vie.
La bride de la raison n'a pas dressé
le coursier de mon esprit.
J'ai ajouté des mots nouveaux au vieux langage.
J'ai alourdi les insupportables anneaux.
Comme le vase de grès cuit
je fus irréparablement brisé ;
et mentirai-je, si j'ajoute
que dans la tente noire de Moloch je suis entré
afin d'hériter l'enfer ?*

Grigor NARÉKATSI (950-1003).
Traduction de Luc-André MARCEL,
parue dans *Poésie arménienne -*
Anthologie (op. cit.).

IDENTITÉ CULTURELLE

A l'image de son histoire, la culture arménienne, enrichie au départ de ses contacts avec les cultures occidentale et orientale, avec l'art hellénistique, byzantin et sassanide, devient avec son évolution propre une culture originale et spécifique. Sa tradition se différencie de toute autre forme de culture ; elle dépasse même le cadre de l'Arménie pour apporter sa contribution à l'évolution de l'histoire des hommes, de l'art de la littérature et de la pensée.

langue et littérature

L'arménien est une branche indépendante de la famille des langues indo-européennes, originale et sans autre ramification. D'après l'historien grec Eudoxus, les Arméniens parlaient une langue proche du phrygien. D'après les historiens modernes, il semble que malgré quelques coïncidences ces deux langues ne puissent être rapprochées de manière catégorique. L'absence de documents écrits en ar-

ménien, antérieurs au v^e siècle, ne permet pas de mesurer l'évolution de la langue jusqu'à l'invention de l'alphabet arménien, ni d'affirmer qu'il existait une littérature païenne arménienne. Les inscriptions les plus anciennes découvertes sur le sol arménien sont des inscriptions en grec ou araméen. Dès l'invention de l'alphabet arménien par Mesrop Machdouts en 404 de notre ère s'ouvre l'âge d'Or de la littérature arménienne. C'est tout d'abord la traduction des Evangiles, puis naît une littérature consacrée notamment à l'histoire des Arméniens, témoignant dès les premiers textes d'une langue hautement développée, au vocabulaire riche et à la grammaire précise.

Il est probable que l'influence de l'Ourartou et d'autres groupes avec lesquels les Arméniens étaient en contact ait apporté quelques modifications à l'arménien, dont la vivacité se traduit, comme pour toutes les langues, par sa capacité d'adaptation et d'évolution. L'alphabet arménien compte au total 39 lettres. Chaque lettre correspond à un son hormis le son *ou*. Les caractères sont originaux et ont été étudiés pour convenir à la langue. Ils ne présentent pas de ressemblance évidente avec les caractères d'autres alphabets, si ce n'est une lointaine similitude graphique avec les caractères éthiopiens et géorgiens. L'arménien s'écrit de gauche à droite et horizontalement.

La langue connue aujourd'hui comme l'arménien classique (*Grabar*) était la langue populaire lorsque Mesrop Machdouts inventa l'alphabet. C'est la langue utilisée par tous les historiens et écrivains de l'âge d'Or.

Durant la domination iranienne, de nombreux termes iraniens entrent dans le vocabulaire local et subsistent encore, sans que leur influence ne déborde sur le plan grammatical. C'est avec la

conversion au christianisme et les traductions des premiers livres faites de ces langues que des mots grecs et syriaques entrent dans le vocabulaire arménien.

Les documents montrent que sous le règne du roi Tigran II le Grand et de ses successeurs l'aristocratie arménienne parlait souvent le grec. Des pièces de théâtre grecques étaient jouées à Tigranakert et Artachat. Il est presque certain que, bien qu'il n'y ait pas eu en Arménie de littérature écrite, il existait une littérature orale dont le premier exemple rapporté par l'historien Movsès Khorénatsi est un petit poème dédié au dieu Vahagn, reproduit en ouverture de ce livre.

La première traduction est celle de la Bible, d'abord du syriaque, qui se révèle insuffisante et conduit à une seconde traduction à partir de la version grecque des Septante. La plupart de ces traductions ont lieu aux ^v^e-^{vi}^e siècles. Outre leur intérêt pour le peuple arménien, elles ont permis de garder une version originale de la Bible dans ses versions grecque et syriaque. Outre les textes religieux, les Arméniens traduisent également le *Roman d'Alexandre*, la grammaire de Dyonisius de Thrace et de nombreux ouvrages philosophiques, notamment les *Œuvres* d'Aristote.

La littérature arménienne s'impose dans toute son originalité avec des livres d'histoire, des homélies et des hymnes. Le traité de Eznik de Koghb, *Contre les sectes*, réfute le zoroastrisme et le manichéisme. Les historiens relatent les chroniques de leur époque. Agathange écrit *La conversion de l'Arménie par Grégoire l'Illuminateur*, Korioun trace une biographie de son maître Mesrop Machdots, Eghiché, l'un des plus importants historiens par son souffle poétique, et qui assistait à la bataille d'Avair, écrit *L'histoire de Vartan et de la bataille des*

Arméniens, Ghazar Parbetsi relate l'histoire des Arméniens de 384 à 485. Moïse de Khorène (Movsès Khorénatsi) écrit une histoire des Arméniens remontant des origines jusqu'à l'an 440. Son « histoire » peut être considérée comme une véritable œuvre de recherche historique, avec chronologie, références, comparaisons, même s'il est parfois difficile d'y faire la part de la légende et de la réalité.

La tradition des historiens se poursuit avec Sébéos, Ghevont (la conquête arabe, de 661 à 788), Aristakes Lastivertsi (la conquête seldjoukide), le catholicos Jean, Stepannos de Taron, Asoghik, Thomas Ardzrouni, qui relate l'histoire du Vaspourakan. Bien d'autres historiens suivront.

Dans le domaine purement littéraire, la littérature médiévale arménienne débute avec l'épopée de David de Sassoun, née de la présence arabe en Arménie. C'est toute la lutte du peuple arménien, de ses héros mi-légendaires, mi-réels, qui y est racontée en un langage simple et spontané. Durant des siècles cette épopée merveilleuse se transmet de bouche à oreille et ce n'est qu'en 1873 qu'elle est transcrite. Il en existe de nombreuses versions. David de Sassoun est le héros symbolique de la résistance arménienne aux envahisseurs.

Sous le règne bagratide, la « Renaissance arménienne » est remarquable non seulement par la floraison architecturale, mais également par la très grande envergure du poète Grigor Narékatsi (Grégoire de Narek, 950-1003), qui apporte un souffle nouveau et puissant à la littérature arménienne. Outre de nombreux cantiques et hymnes, il écrit le *Livre des Lamentations*, ou *Narek*, long poème mystique de 9 000 vers et 95 chapitres, qui a pénétré dans tout foyer arménien bien plus que n'importe quel autre livre et a acquis au cours des

siècles une valeur symbolique. Chaque foyer le conserve précieusement comme un talisman.

En Cilicie, Nerses Chnorhali (Nerses le Gracieux) développe la versification arménienne et enrichit à tel point son chant qu'il est non seulement chanté à l'église mais également dans toutes les fêtes et ce jusqu'aujourd'hui. A partir du XIII^e siècle on assiste à une renaissance de la poésie folklorique avec de petits poèmes dont une grande partie a été ensuite attribuée au XVI^e siècle à Nahapet Koutchak. Ces poèmes sont la véritable manifestation de l'esprit créateur du peuple. Frik occupe une place particulière dans la poésie arménienne. Avec un ton nouveau, parfois aigri, parfois virulent, il est le poète de la contestation contre l'injustice.

Après ce précoce épanouissement, et contrairement à l'Europe qui commence à vivre sa Renaissance au XIV^e siècle, cette période est très trouble pour les Arméniens, ayant perdu leur indépendance et vivant sous domination étrangère, contre laquelle ils doivent constamment lutter. Cette situation n'empêche toutefois pas le développement d'une nouvelle forme de poésie, chantée par les troubadours (*Achough*) qui remplaceront la poésie monastique. Pérégrinant de ville en ville, de village en village, de noces en enterrements et baptêmes, ils seront le lien de la tradition arménienne. Le plus grand de ces trouvères est Sayat-Nova qui, au XVIII^e siècle, écrit et chante des poèmes d'amour en arménien, géorgien et azerbaïdjanais. C'est sur Sayat-Nova que se ferme le moyen âge littéraire arménien et s'ouvre la période moderne de l'histoire littéraire.

En évoquant la vie intellectuelle des Arméniens, on ne peut rester indifférents à une certaine forme de philosophie religieuse dont la portée a été importante au Moyen Age. Très tôt, des mouvements hérétiques se sont développés en Arménie. Avec le

développement du féodalisme, la situation des travailleurs et paysans devenant de plus en plus difficile, c'est dans la révolte religieuse que certains d'entre eux trouvent la possibilité de s'affirmer. Des hommes et des femmes quittent leurs familles et leur ville pour se retirer dans les montagnes et y vivre une vie de contemplation. Si l'on ne peut, à proprement parler, évoquer un mouvement cénotique, ces « habitants du désert » essaient de trouver, par une vie de solitaires, la paix et l'élévation de leur âme. Le mouvement « Borborite » connaît un grand développement en Arménie dès les iv^e-v^e siècles, fondant sa philosophie sur « la volonté de l'homme » à trouver le bon chemin qui doit gouverner sa vie. Cette même idée est reprise par le mouvement « Mghdznei » dont on ne connaît pas exactement le rayonnement, si ce n'est qu'ils étaient très craints.

Deux autres mouvements auront une portée plus grande : les « Pavlikiank », qui, au vi^e siècle, ont en Asie Mineure et en Occident leur répercussion sur le mouvement Paulicien et dont on sait qu'ils furent un sujet de préoccupation pour Byzance qui, malgré des déplacements de population, eut beaucoup de mal à les détruire. Pour les Pavlikiank comme pour les Pauliciens, deux forces essentielles régissent le monde : le bien et le mal. Il est nécessaire de combattre le mal par tous les moyens, notamment en essayant d'obtenir sur terre le bonheur que l'Eglise propose dans l'au-delà. Par ailleurs, hérésie remarquable pour l'époque, ces hommes prêchent l'égalité entre tous les êtres humains et l'égalité entre l'homme et la femme.

A peine les Pavlikiank semblent-ils détruits qu'une nouvelle philosophie prend naissance en Arménie dans les premières années du ix^e siècle. Fondé par Sembat Zarehavantsi, le mouvement

« Tondrakian » obtient très vite un grand essor et se propage rapidement sur le pays. Il proclame que l'Eglise et le clergé sont inutiles dans la vie des hommes et ont été créés uniquement pour les tromper. Pour ses adeptes, l'âme n'est pas immortelle. Tous vivent dans l'égalité. Jugées subversives et dangereuses, ces idées ont été combattues avec acharnement par le système féodal.

la Bible en images, art de la miniature

L'art arménien s'est manifesté sous de multiples formes dont les plus caractéristiques sont l'architecture et la miniature. Dans ces domaines aussi différents que le travail de la pierre et celui du pinceau, les Arméniens ont créé un art original et souvent innovateur.

Il ne reste que de rares exemples de la technique de la mosaïque en Arménie. Les bains de Garni et un fragment de la mosaïque du pavement à décor géométrique qui ornait la basilique de Dvin au ^v^e siècle ont été mis à jour en Arménie, alors qu'ailleurs il faut citer les sept panneaux de la mosaïque de pavement du ^{vi}^e siècle des églises de Jérusalem dont plusieurs comportent des inscriptions en arménien, qui sont les plus anciens exemples connus de l'alphabet arménien.

L'art de la fresque a dû exister dans les églises dès le ^{vii}^e siècle. Malheureusement, aucune église n'a conservé un ensemble décoratif complet. L'église de Lemat (^{vii}^e siècle) est décorée d'une vision théophanique en partie conservée. Des portraits,

de saints et apôtres ont été également conservés à Talin et Mren et un Christ imposant debout décore l'abside de l'église de Talich (VII^e siècle).

Les plus anciens exemples de miniature arménienne remontent probablement au VII^e siècle. Il s'agit de deux feuillets incorporés par la suite à l'*Evangelie d'Etchmiadzin*, datant de 989, peints recto verso et représentant l'*Annonciation à Zacharie*, l'*Annonciation à la Vierge*, l'*Adoration des Mages* et le *Baptême*. Par leur style, ces peintures ont des affinités avec les autres peintures de l'Orient chrétien, mais il ne fait pas de doute qu'elles sont arméniennes. Malgré une interruption de la vie artistique durant les invasions arabes, les Arméniens continuent à créer dans les monastères et *scriptoria* durant tout les VIII^e et IX^e siècles. Au début du X^e siècle, des fresques sont peintes à l'intérieur de l'église palatine d'Aghthamar dont les façades extérieures sont ornées de sculptures relatant un cycle étendu de l'Ancien Testament, avec la technique de la frise continue.

Au X^e siècle aussi, dans le Siounik, est construit le monastère de Tatev où la fresque de l'église Saint-Pierre et Saint-Paul est consacrée en 930. D'après Stepannos Orbelian, l'évêque Jean aurait fait venir de loin des dessinateurs ou peintres d'images de nation franque. Composition grandiose représentant soit un jugement dernier, soit la résurrection des morts, la fresque est très fine dans son exécution et son style se détache quelque peu du reste de la peinture arménienne aussi bien par le style que par le choix iconographique.

C'est dans la miniature que l'on découvre l'une des caractéristiques les plus originales et les plus belles de l'art arménien : le visage d'un peuple. Les enlumineurs arméniens, moines pour la plupart, ont su trouver une méthode d'expression très

originale dans l'art d'enluminer les livres saints : évangiles, bibles, lectionnaires, hymnaires, etc., art qu'ils n'ont cessé de perfectionner pour le porter à son apogée aux XIII^e-XIV^e siècles. La miniature arménienne connaît une évolution progressive avec des œuvres populaires ou primitives et d'autres qui sont un parachèvement dans la recherche stylistique et iconographique. La miniature se caractérise par la richesse de ses motifs décoratifs, soit en marge du texte (miniatures marginales) et dans les majuscules, soit en pleine page. Dans ce cas les miniatures sont regroupées au début du livre ou dispersées dans le texte.

Ces motifs décoratifs sont composés d'animaux de toutes sortes (oiseaux se faisant face, animaux affrontés, singes, lions, scènes de chasse ou d'acrobatie) aux couleurs harmonieuses et vives, d'entrelacs et de motifs végétaux dont l'enchevêtrement ne donne jamais une impression de surcharge. Au contraire, l'espace semble utilisé dans un ensemble parfaitement équilibré. Les scènes historiées sont en général groupées au début du manuscrit. Il arrive qu'elles soient peintes uniquement sur le recto, mais, en général, la difficulté de réalisation du parchemin fait que les feuillets sont peints recto verso.

Parmi les manuscrits du XI^e siècle on peut citer l'*Evangile* du roi Gaguik, l'*Evangile* de Trébizonde, l'*Evangile* de Moughni, l'*Evangile* de 1038 conservé à l'Institut des Anciens Manuscrits, *Matenadaran* de Erevan et l'*Evangile* de 1064, conservé au Patriarcat arménien de Jérusalem, ces deux derniers manuscrits dégageant une force étonnante par leur simplicité et la schématisation des lignes. Leurs couleurs peu variées mais contrastées donnent une plénitude que l'on ne retrouve pas dans des miniatures beaucoup plus élaborées du XIII^e siècle par exemple.

Les œuvres des ^x^e-^{xi}^e siècles montrent la coexistence de tendances artistiques différentes, aussi bien par l'iconographie que par la couleur et le style. Ces miniatures annoncent le déploiement que va connaître la miniature arménienne aux siècles suivants.

Après une période difficile dans les domaines économique et culturel, due aux invasions seldjoukides, la vie intellectuelle et culturelle connaîtra un nouvel essor aussi bien en Grande Arménie qu'en Cilicie. Dans les monastères de Drazark, de Skevra et de Hromkla, les princes arméniens vont faire illustrer de très beaux manuscrits. L'art des manuscrits enluminés de Cilicie a des affinités avec l'enluminure byzantine. Quatre portraits ornent le recueil de poèmes de Grégoire de Narek, copié en 1173 pour Nerses de Lambron. Ce type d'illustration avec portraits semble unique en Arménie. Ces illustrations prennent un caractère plus solennel et frappant que les miniatures du ^{xi}^e siècle. L'art est plus raffiné. C'est également à cette période que paraît l'emploi de l'or pour les fonds et pour souligner les draperies et les nimbes. Les compositions spatiales sont mieux définies. Les thèmes iconographiques sont tirés de l'Evangile alors que les scènes deviennent plus variées et riches.

Dans les évangiles de la première moitié du ^{xiii}^e siècle, on observe des différences stylistiques notables par rapport aux ^{xi}^e-^{xii}^e siècles. Les attitudes sont moins rigides, le modelé plus fin et la gamme des couleurs plus variée. Thoros Roslin peut être considéré comme le maître de l'enluminure arménienne de Cilicie et peut-être même de toute l'histoire de l'enluminure arménienne. Sept de ses manuscrits illustrés entre 1256 et 1268 sont connus, et trois autres lui sont attribués. C'est à Hromkla que travaille Thoros Roslin, mais il n'existe

que très peu d'informations sur sa vie. Dans l'*Évangile* de la « Walters Art Gallery » 539 de Baltimore, daté de 1262, Roslin fait alterner les miniatures introduites dans le texte ou en marge avec des compositions de pleine page dont un très beau *Jugement dernier*, unique exemple aussi complet de ce thème dans la miniature arménienne. Par ailleurs, Roslin, tout en suivant le texte évangélique, sait faire preuve d'imagination et donner à la solennité du thème un aspect vivant pêché dans le quotidien. Un profond mouvement, touchant parfois au dramatique, anime ses personnages sans rien leur ôter de leur dignité. Après une période de transition, apparaîtront les manuscrits « royaux » dont le premier exemple est l'évangile copié en 1272 pour la reine Keran et le roi Léon III (Jérusalem 2563) ; avec les tables des canons, 13 miniatures en pleine page représentant la vie du Christ, les portraits des souverains et de leurs enfants, 103 miniatures marginales ornent l'évangile. Sirarpie der Nersessian estime que ces miniatures s'inscrivent dans « le cadre du renouveau de l'art byzantin de l'époque des Comnènes et des Paléologues et celui de l'art italien du Dugento » et rappellent la peinture occidentale. Il est probable que des manuscrits byzantins et occidentaux ont circulé en Cilicie. Le décor floral s'enrichit, se développe et envahit la page illustrée dans la seconde moitié du XIII^e siècle, alors que, sous le pinceau de peintres moins habiles, la puissance stylistique se transforme en force brutale et incontrôlée. Le XIII^e siècle, très créateur, reste l'une des périodes les plus florissantes de la miniature arménienne, alors que la production tout comme le style baisseront à partir du XIV^e siècle. Une nouvelle école se forme, dont le meilleur représentant est Sarkis Pidzak. Travaillant à Sis, il recherche avant tout l'effet décoratif de l'ensemble pictural.

En Grande Arménie, Tigran Honentz fait construire en 1215 à Ani l'église Saint-Grégoire qu'il fait orner de fresques relatant le cycle détaillé de la vie de saint Grégoire l'Illuminateur et des scènes de la vie du Christ. Des exemples plus ou moins bien conservés témoignent d'un regain d'activité dans la peinture monumentale aux XIII^e-XIV^e siècles, avec une influence de l'art géorgien. Au début du XIII^e siècle est illustré en Arménie le manuscrit le plus somptueux de l'époque, l'*Homélaire* de Mouch. Le décor ornemental est riche et de l'ensemble de scènes figurées (nativité, adoration des mages...) se dégage une grande finesse de traits et de couleurs, très estompées et fondues. Un style quelque peu différent a été employé par le peintre Markaré dans l'évangile n° 6288 conservé au Matenadaran et copié à Haghpats en 1211. Les scènes en sont vivantes mais plus contrastées dans les couleurs et les traits. Ainsi on remarque une très grande diversité dans le style et les couleurs de même que dans l'iconographie des enluminures du XIII^e siècle. Un style plus profond et austère domine l'*Evangile* de Targmantschats daté de 1232.

C'est dans le Siounik que l'on trouve au XIV^e siècle les *scriptoria* les plus actifs, dont les maîtres sont Thoros de Taron et Avak. Hormis les œuvres influencées nettement par la peinture cilicienne, les miniatures peintes dans les monastères de Grande Arménie ont un caractère plus populaire et sobre. C'est cette tradition qui se perpétue aux XV^e-XVI^e siècles en Grande Arménie, alors occupée par les Seldjoukides et les Mongols. Ce caractère populaire va jusqu'à une certaine naïveté dans l'expression et le style, qui changent complètement les caractéristiques de l'art de la miniature. Les miniatures du XI^e siècle avaient dans leur simplicité même une grande majesté. Ici, la simplicité de l'expression

est rehaussée par la richesse du décor floral et stylistique dont se dégage un charme qui n'a rien de solennel. L'un des principaux *scriptoria* de l'époque se trouve à Khizan, près du lac de Van, où la richesse et la variété de la production font de ce nouveau centre une école. Khizan s'intègre dans l'école du Vaspourakan, aux manuscrits parfois riches, très stylisés et rehaussés d'or et parfois beaucoup plus simples. On sent alors que les difficultés économiques du pays avaient également une influence sur la vie artistique. L'un des principaux peintres de l'école de Khizan est Khatchadour, issu lui-même d'une famille de peintres et dont les enfants continueront l'œuvre.

L'illustration des sujets profanes est rare dans la miniature arménienne. N'ont été illustrés dans les hymnaires que le *Roman d'Alexandre* et la *Bataille d'Avarair*, avec Vartan Mamikonian à la tête de ses troupes.

L'*Évangile arménien de l'an 1587*, manuscrit sur papier, de 363 folios mesurant $21,7 \times 15,2$ cm, est le manuscrit le plus richement illustré parmi ceux connus à ce jour.

Le manuscrit est orné de 45 miniatures à pleine page, des portraits des quatre évangélistes, de 10 pages avec les arcades décoratives autour de la Lettre d'Eusèbe à Carprien et des Tables des canons ou tables de concordances, et de 4 têtes de chapitre. Chaque division principale, ou lection, commence par une lettre ornée, presque toujours en forme d'oiseau, accompagnée soit d'un motif marginal formé en général de feuilles stylisées et entrelacées, soit de miniatures marginales au nombre de 24.

Le scribe Arak'el rapporte dans le mémorial qu'il a copié cet évangile en 1587 dans le « pays » d'Erzeroum, au village de Saladzor, sous l'égide de l'église de Saint-Sargis (Serge) nouvellement construite. Le diacre Minas l'a aidé pour la préparation du papier. Une courte notice, ajoutée par le scribe à la fin de la Lettre d'Eusèbe, précise que le manuscrit, copié à Saladzor, a été illustré la même année dans la ville de Dsanakhou qu'on appelle aussi ville des Turcs ou du Prince.

Le diacre Arak'el, scribe et peintre, était l'élève de l'évêque P'ilippos (Philippe) Ketcharetsi dont il a peint le portrait, en même temps que le sien, au pied de la croix. Les portraits des possesseurs occupent en général cette place et il se pourrait que ce manuscrit ait été destiné à l'évêque P'ilippos Ketcharetsi.

La première œuvre d'Arak'el est un Evangile copié en 1576. A partir de 1586 et jusqu'en 1632, il a travaillé dans les environs de la ville d'Erzeroum, aux villages de Saladzor et de T'vandj.

Huit manuscrits d'Arak'el nous sont parvenus.

Le style d'Arak'el, d'un aspect plutôt archaïque mais qui n'est pas dépourvu d'une certaine vigueur, est caractéristique de l'art pratiqué dans les provinces septentrionales de l'Arménie à la fin du xvi^e et au début du xvii^e siècle. Les miniatures, qui se distinguent par l'éclat du coloris, où prédominent le rouge et l'orange, sont peintes sur fond d'or, remplacé parfois par une couche bleue ou rouge orangé. Le goût du peintre pour l'ornement apparaît dans le cadre architectural des compositions et surtout dans la stylisation des draperies, dont les plis dessinent souvent des motifs géométriques sans rapport avec les formes des membres qu'elles recouvrent. Conformément à la pratique qui apparaît dans la seconde moitié du xvi^e siècle, les scènes évangéliques, groupées au début du manuscrit, sont précédées des scènes de la création dont la dernière image est une composition abstraite de la *Beauté de l'Univers*. Les représentations des principaux événements de la vie du Christ suivent, en général, les formules iconographiques en vigueur à partir du xv^e siècle ; toutefois certaines s'écartent des types habituels, par exemple la Multiplication des pains et des poissons en deux scènes distinctes ou l'image de Pierre saisi par deux soldats. En outre, Arak'el a ajouté des compositions nouvelles ou peu connues, en s'inspirant parfois des écrits apocryphes. L'originalité de ce peintre apparaît surtout dans ces miniatures. (L'étude de ce manuscrit est due à l'obligeance de Mlle S. der Nersessian.)

Au xvii^e siècle, bien que des manuscrits soient encore illustrés en Arménie, les principaux centres se déplacent vers Constantinople, la Crimée et la Perse où Hakop de Djoulfa, avec un style très particulier que l'on pourrait qualifier de décadent,

mais qui est si original qu'il donne une nouvelle ampleur à la miniature arménienne, illustre de nombreux manuscrits d'un grand intérêt dans l'évolution de la miniature arménienne. L'art de la miniature s'étiole au XVIII^e siècle avec quelques exemples venant de Constantinople. Les peintres vont remplacer les enlumineurs.

la sculpture, décor par excellence

Il n'existe pas à proprement parler de sculpture en relief dans l'art décoratif arménien, si ce ne sont quelques exemples primitifs, découverts à Dvin, de têtes sculptées dans le tuf, qui devaient appartenir à de grandes statues pouvant être des effigies royales. La destruction des temples et des idoles après la conversion du christianisme a conduit à la disparition de la plupart des vestiges du statuaire païen. La tête en bronze d'Anahit trouvée à Erzindjan est l'unique exemple de statues ramenées des villes hellénistiques par Tigran le Grand.

La sculpture arménienne est essentiellement décorative, bien que l'un des éléments les plus caractéristiques de cet art se singularise par les *Khatchkars* (croix de pierre), stèles funéraires et votives, très répandues en Arménie, dont les origines peuvent être recherchées dans les bornes monumentales et les simples stèles funéraires des VI^e-VII^e siècles que l'on trouve dans la région de Talin et Artik. Comparables seulement aux croix funéraires irlandaises, ces stèles de pierre sculptée ont été érigées pour la commémoration d'un événement, la consécration d'une église,

une donation, des intercessions, etc. Montées la plupart du temps sur un socle, on les trouve isolées, en groupe ou insérées dans le mur de l'église.

Petites ou monumentales, les *Khatchkars* sont des stèles rectangulaires sculptées sur leur face Ouest d'une croix, entourée de motifs décoratifs de rinceaux et feuillages finement ciselés, où la lumière vient jouer dans le creux de la pierre, y créant un effet de dentelle. La face Est est en général lisse ou bien ornée d'une inscription. Le *Khatchkar* le plus ancien qui soit daté est celui de la reine Katramidé qui le fit ériger en 897 à Garni. D'autres stèles de ce genre se développent au XI^e siècle et atteignent leur apogée aux XIII^e-XIV^e siècles. L'art des *Khatchkars* connaît un nouvel essor au XVII^e siècle à la Nouvelle Djoulfa.

C'est toujours en harmonie avec l'architecture que la sculpture s'est développée en Arménie. Complément de l'architecture, on la trouve dans les chapiteaux sculptés, sur des linteaux de portes et autour des arcades des fenêtres où elle vient souligner le mouvement linéaire. On en trouve des exemples en l'église de Ptghni (VI^e siècle) et sur les chapiteaux sculptés (motifs décoratifs et aigles monumentaux) de l'église de Zvartnots (VII^e siècle).

La décoration de l'église d'Aghthamar au X^e siècle est un exemple unique dans l'art arménien. Les quatre façades du monument sont parcourues par des frises historiées et décoratives sur plusieurs niveaux, où les scènes de chasse, les décors de vigne surplombent des scènes de l'Ancien Testament. Pour l'unique fois dans l'histoire, l'architecture semble s'effacer devant la sculpture. Une richesse intérieure se dégage de ses sculptures dont on ne trouvera plus l'équivalent dans l'histoire de l'art arménien.

A partir du X^e siècle la sculpture commence à acquérir une certaine autonomie et devient plus

raffinée : apparition des portraits royaux et princiers, rares dans la sculpture arménienne, sur la façade orientale de l'église de la Sainte-Croix de Haghpat (976-991), où sont représentés les deux frères bagratides Kiuriké et Sembat portant le modèle réduit de l'église. Ces portraits se retrouvent sur la façade orientale de l'église du Saint-Sauveur de Sanahin (966-977). L'unique ronde-bosse connue à ce jour (disparue depuis) est la statue du roi Gaguik I^{er} tenant en ses mains la maquette de l'église Saint-Grégoire d'Ani.

Aux XIII^e et XIV^e siècles, les artistes reviennent à la représentation figurée dans les tympans des portails, qu'ils décorent également de motifs étoilés, d'entrelacs et de stalactites. Sculpteur et enlumineur, Momik décore dans la région du Siounik, épargnée par les invasions seldjoukides, les trompes de l'église d'Areni des quatre symboles des évangélistes, et le *gavit* (porche) de l'église Saint-Karapet du monastère de Noravank, de la *Vierge à l'enfant*. Il y a allié simplicité et majesté.

Les exemples conservés de sculpture sur bois sont rares mais de qualité : porte en bois de l'église de la Nativité de Bethléem, chapiteaux de l'île de Van, porte en bois du monastère des Apôtres de Mouch (1134) et porte en bois représentant la *Pentecôte*, du monastère de Sevan (1486).

le pays aux mille et une églises

L'architecture en Arménie est considérée comme l'élément le plus parfait de son expression artistique. Les savants établissent des relations entre l'architec-

ture arménienne et l'architecture romane occidentale : pour certains, l'art roman a été en grande partie influencé par l'architecture arménienne. Des voûtes d'ogive ont été édifiées en Arménie avant d'être connues en Europe. Le seul vestige connu à ce jour de l'architecture païenne en Arménie est le temple de Garni (67). D'autres ont été détruits au cours de la conversion au christianisme, et c'est sur les ruines mêmes de ces temples que le plus souvent ont été construites les premières églises arméniennes. Après le vide archéologique qui sépare cette période hellénistique du ^{ve} siècle, fleurit une architecture religieuse encouragée par les catholicos et les nakharars.

Du ^{ve} au ^{vii}e siècle, les architectes arméniens font preuve d'une grande énergie. Dans ce pays dévasté, divisé entre la Perse et Byzance, les Arméniens se consacrent avec talent à l'architecture. Les églises sont construites dans la pierre volcanique locale, le tuf, dont la polychromie permet de passer du brun au rose et au jaune. La variété de tons et de couleurs vient rehausser des ensembles assez austères. La technique est comparable à celle du béton armé, où entre deux assises de pierre est coulé un mortier, amalgame de bris et de ciment. Cette méthode est employée aussi bien pour les parois que pour les voûtes ; seuls les blocs d'angle sont monolithiques.

Les églises sont en général de dimensions réduites, mais une grandeur spirituelle se dégage de l'harmonie de leurs proportions. L'espace intérieur ne correspond pas toujours à l'architecture extérieure, et il est souvent difficile de deviner de l'extérieur le plan d'une église. Les ouvertures sont peu nombreuses et étroites. Les plus anciens exemples d'églises arméniennes sont de type basilical, plan dérivé comme dans le reste du monde chrétien des

bâtiments publics païens. Les basiliques arméniennes, qu'elles soient à nef unique ou à trois nefs, sont toujours voûtées et rien ne vient interrompre l'unité de l'espace intérieur. Parmi les églises basilicales les plus typiques : Kasagh, Ererouk, Dvin, Tekor. Dès la fin du ^{vi}e siècle, l'église basilicale perd de son importance alors que fait son apparition l'église à plan circulaire, à l'exemple des *martyria*, avec dôme et coupole. L'utilisation de la coupole modifie le plan basilical. La réalisation d'une coupole sur un plan carré pose des problèmes que les Occidentaux ont résolus par les pendentifs, alors que les Arméniens introduisent aux quatre coins du carré des *trompes*, qui permettent un passage facile du carré à la coupole circulaire à l'intérieur et à plusieurs pans à l'extérieur. Le modèle le plus connu et le plus parfait des édifices à coupole centrale est l'église Sainte-Hripsimé à Vagharchabad, commencée en 618 et qui reste l'un des exemples les plus frappants et majestueux de l'architecture arménienne. Dans le même esprit est construite l'église de Gayaneh, alors que la technique de l'église de Zvartnots, construite en 641 sous le catholicos Nerses III le Bâtitseur, diffère, puisqu'il s'agit d'un édifice cruciforme à coupole centrale où la croix grecque s'inscrit dans une circonférence et non un carré avec une élévation à trois étages.

Sous la dynastie des Bagratides, l'architecture arménienne connaît un nouvel essor, les architectes de l'époque ayant à leur disposition un répertoire étendu des recherches architecturales des siècles précédents. Ani, la capitale « aux mille et une églises », protégée par une double ligne de fortifications, est le centre culturel et architectural du pays. L'architecte Tirdat, qui restaurera la coupole de Sainte-Sophie de Constantinople après un tremblement de terre en 989, construit la cathédrale d'Ani

entre 989 et 1001, sur un plan rectangulaire surmonté d'une coupole aujourd'hui détruite. Fine, élégante avec ses proportions harmonieuses, se rapprochant par son élancement de l'art gothique, elle est l'un des exemples les plus significatifs de l'architecture médiévale. Un peu plus tard sont construites à Ani d'autres églises à plan circulaire telles que Saint-Grégoire d'Ani, la Chapelle des Bergers et Saint-Grégoire d'Aboughamrentz.

Au XIII^e siècle, avec le développement des grands centres monastiques, les architectes introduisent un porche à l'avant de la nef : le *gavit*. Les centres monastiques sont également des centres universitaires de renommée nationale, tels les complexes de Tatev, dans le Siounik, Sanahin et Haghpat dans le Nord, près de la frontière géorgienne. Ces complexes comprennent, outre l'église principale, les cellules des moines, une librairie, un réfectoire et un clocher souvent séparé de l'église principale. A cette époque est introduite la voûte d'ogive (premier exemple à Horomos près d'Ani), quoique son utilisation ne soit pas absolument similaire à la voûte d'ogive occidentale.

Le développement du commerce sous les rois bagratides conduit à la construction de caravansérails et hôtelleries, bâtiments à plan basilical où les voyageurs peuvent trouver refuge et passer la nuit avant de poursuivre leur route. Aux XIII^e-XIV^e siècles se développe un type d'édifice connu depuis longtemps en Arménie : les églises funéraires à deux étages que l'on trouve surtout dans la province du Siounik et dont la plus remarquable est celle de la Sainte-Vierge de Noravank construite en 1339. L'importance du féodalisme en Arménie permet aussi la multiplication des châteaux et places fortes, dont un grand nombre ont été détruits, mais que l'on trouve encore en Cilicie.

Les églises arméniennes ont été souvent érigées en des endroits isolés sur des hauteurs difficilement accessibles ou en des vallées encaissées. Elles occupent une place de premier ordre dans l'histoire de l'architecture mondiale. Si les architectes arméniens ont su assimiler certains éléments venus de l'étranger, ils ont également apporté de nombreuses nouveautés et donné, à leur tour, à leurs voisins des exemples d'une technique, d'une maîtrise et d'une beauté souvent sans pareilles. Tout au long des siècles, les architectes ont ainsi essayé de résoudre sous différentes formes les problèmes de structure des édifices à coupole et construits en pierre. En contact permanent avec l'Occident et l'Orient, l'Arménie, tirant profit des expériences de ses voisins, a donné à ses églises un caractère original, marqué par la personnalité du peuple arménien : dimensions réduites, sobriété des lignes, harmonie des proportions, avec soumission de l'architecture aux fonctions de l'édifice : la prière et le rassemblement autour de la foi.

LE ROYAUME DE CILICIE

une nouvelle Arménie

Alors que s'épanouit son identité culturelle, l'Arménie s'étend : encouragés par Byzance, les Arméniens partent au début du XI^e siècle vers le Taurus et y créent des principautés. Mais avec la détérioration de la situation en Grande Arménie et l'arrivée des Seldjoukides, cette émigration hors des territoires nationaux va s'accroître et donner naissance à une situation particulièrement originale : la formation d'un Etat artificiel proche des frontières nationales et pourtant hors de ses limites, qui, après s'être érigé en royaume, devient véritablement une nouvelle Arménie. Les Croisés et les Mongols établissent des relations politiques et économiques avec cet Etat qui perpétue les traditions et la civilisation d'un pays occupé.

Le prince Rouben, parent du dernier roi bagratide, Gaguik II, après s'être installé dans le Taurus, se dirige vers la Cilicie, faisant de Bartzrper, près de Sis, sa résidence. Bien qu'assailli par Byzance, il se déclare indépendant. Son exemple courageux fait de lui le nouveau chef des Arméniens. De 1080 à 1095 il dirige le sort de la nouvelle principauté alors même que l'Empire arabe est à son déclin et

que les Seldjoukides s'infiltrèrent progressivement sur les territoires arméniens et occupent en 1071 Jérusalem, à quoi l'Occident répond en organisant les Croisades. A la mort du prince Rouben (1095), son fils le prince Constantin lui succède. Son règne (1095-1100) est marqué par l'arrivée des premiers Croisés et l'aide que leur apportent les Arméniens, tant militaire que matérielle et économique, et qui leur sera précieuse pour la reconquête des terres saintes. Beaudouin de Flandres, frère de Godefroy de Bouillon, épouse la nièce de Constantin et ce dernier recevra le titre de marquis en récompense de sa contribution à la prise d'Antioche par les Croisés. A la mort de Constantin, ses deux fils Thoros I^{er} et Léon I^{er} se succèdent à la tête du nouvel Etat devenu baronnie. Thoros I^{er} combat contre Byzance en 1102 et 1103 et repousse une attaque seldjoukide. Parallèlement il construit le monastère de Drazark. Léon I^{er} gouverne la baronnie de 1129 à 1137 et chasse les Byzantins de Mamistra, Adana et Tarse. La paix est conclue en 1159 grâce à la médiation du roi de Jérusalem. Byzance abandonne la majeure partie de la plaine de Cilicie.

Rouben II construit de nombreux monastères et cède le gouvernement du pays à son frère Léon II. Lorsque celui-ci lui succède (1187-1219), les fondations du nouvel Etat sont déjà posées. A Léon II incombe la tâche de faire reconnaître l'Arménie comme Etat souverainement indépendant. Il transfère sa capitale de Tarse à Sis, réalise des fortifications aux frontières du pays et engage des officiers allemands, anglais, français et italiens pour le seconder. C'est l'époque d'une politique d'étroite collaboration avec l'Occident. Il épouse Isabeau d'Antioche, puis Sybille de Lusignan. Après avoir assisté le 12 mai 1191 à Chypre au mariage de

Richard Cœur de Lion avec une princesse de Navarre et porté secours à Frédéric Barberousse (qui se noiera en Cilicie), il recevra du fils de ce dernier, Henri VI, la couronne royale. Ces événements peuvent constituer le déroulement logique par lequel des princes convaincus de leur droit et attachés à leur nouvelle patrie ont su fonder un nouveau royaume. Mais l'originalité du royaume arménien de Cilicie semble plus profonde. Les Seldjoukides ayant envahi la Grande Arménie, son peuple a dû une fois encore s'expatrier et chercher asile dans un « ailleurs » indéfinissable aux frontières mêmes de la patrie. Il est rare que les nations, de pérégrinations en pérégrinations, emmènent avec elles leur couronne et fondent, partout où elles passent, un nouveau royaume, à moins d'être par essence conquérantes et de se fonder sur la lutte armée. C'est pour avoir été boutés hors de leurs terres par des éléments étrangers et conquérants que les Arméniens, chevillés à leur originalité, à leur foi et à leur droit de posséder un territoire où vivre indépendants et autonomes, ont fondé un nouveau royaume. Le 6 janvier 1199, le cardinal de Wittelsbach, légat du pape Célestin II, présente à Léon, en l'église de la Sagesse du Christ de Tarse, la couronne royale. Le catholicos Grégoire VI sacre le nouveau souverain. Devant ce fait accompli, l'empereur de Byzance, Alexis Comnène, ne peut qu'envoyer lui aussi une couronne royale à Léon II. Une nouvelle culture s'installe en Arménie, plus occidentale, plus raffinée. Les Assises d'Antioche (charte élaborée par les Croisés dans l'esprit du droit féodal et régissant la vie des royaumes francs du Moyen-Orient), traduites en arménien, deviennent les nouvelles lois du pays. D'importants rapports économiques s'établissent avec l'Italie et l'Europe occidentale.

Au milieu du XIII^e siècle une nouvelle puissance apparaît à l'Orient, conduite par Gengis Khan, chef des Mongols. La principauté d'Antioche tombe en 1268 et le *krak* des Chevaliers en 1271. En 1291 il ne reste plus sur la côte du Levant qu'un seul Etat chrétien : l'Arménie. Léon II le Magnifique meurt en 1220, laissant la couronne à sa fille Zabel. En fait, de 1220 à 1226 le pays est gouverné par le grand baron Constantin, ancien général de Léon II, issu de la famille des princes de Lambron. Il marie Zabel à son fils Hetoum I^{er} (1226-1270), fondant par cette alliance une nouvelle dynastie. Hetoum I^{er} sait se montrer fin diplomate avec les Mongols. Il se rend à Karakoroum et conclut une alliance avec Okotai Khan. Les Mongols ne sont pas encore convertis à l'Islam.

De 1270 à 1289 Léon III doit se battre alternativement contre les Mamelouks d'Egypte et les Seldjoukides. Une fois de plus, l'Arménie est cernée de toutes parts de forces hostiles dont la seule ambition est de l'annexer.

A la fin du règne d'Hetoum II l'équilibre des forces en présence est modifié au détriment de l'Arménie par la conversion des Mongols à l'Islam. C'est ainsi que, cherchant une aide en Occident, Hetoum II veut conquérir le soutien actif du Vatican en préparant l'union de l'Eglise catholique et de l'Eglise arménienne. Mais les Arméniens dans leur grande majorité ne peuvent accepter une telle conversion et préfèrent appeler les Mongols à la rescousse. Le roi Ochine (1308-1320) chasse d'abord les Mongols puis s'efforce de rétablir la puissance de l'Arménie. Il construit l'église de Tarse, épouse d'abord Isabelle de Lusignan, fille du roi Hugues III, puis Jeanne d'Anjou, nièce du roi Robert de Naples et fille de Philippe d'Anjou, empereur latin de Byzance.

Son fils Léon V (1320-1342) doit affronter les éléments arméniens mécontents de la latinisation croissante du royaume. Il épouse Constance d'Aragon, veuve d'Henri II de Lusignan, mais meurt sans héritier. La couronne passe alors à la famille de Lusignan qui régnait déjà sur Chypre. Guy de Lusignan et Constantin V meurent tous deux assassinés. Léon VI de Lusignan monte sur le trône d'Arménie-Cilicie en 1374. Il n'est certes par Arménien, mais reste le petit-fils de Zabel, la sœur du roi Hetoum II. Dans la lutte contre les Mamelouks, Sis capitule en 1375. Léon VI est fait prisonnier et conduit au Caire. Libéré en 1382 il meurt à Paris en 1393 après avoir été pensionné par le roi Charles VI. Enterré dans la basilique royale de Saint-Denis, il y est mentionné comme le dernier roi d'Arménie. La Cilicie reste sous domination des sultans d'Egypte jusqu'au xvi^e siècle, puis passe aux mains des Ottomans.

Certaines régions de Grande Arménie resteront cependant inexpugnables et des montagnards se réfugieront dans le Zaytoun où ils apparaîtront encore au xx^e siècle comme les défenseurs les plus hardis de l'indépendance arménienne.

C'est la fin de l'Arménie indépendante. Revient à nouveau les partages, les combats, les déportations et les massacres.

Cependant, quatre siècles durant, les Arméniens avaient érigé un Etat et fait fleurir une culture originale. Ils avaient construit des monastères, des églises, ouvert des *scriptoria*, fait travailler des scribes et des enlumineurs, créé enfin l'œuvre littéraire et artistique la plus riche de toute l'histoire arménienne. Deux grandes dynasties s'étaient succédé sur le trône du royaume arménien de Cilicie. Au moment où s'annonçaient les grands bouleversements qui deux siècles plus tard affecteraient

l'Europe, tandis que l'Orient s'affaiblissait peu à peu, le sort de la Cilicie étant lié à tous les facteurs déterminants de l'histoire de cette époque, tant à l'est qu'à l'ouest, une telle expérience peut être considérée comme une réussite.

la Grande Arménie et la domination seldjoukide

Au début du XII^e siècle l'Arménie est divisée en plusieurs émirats seldjoukides dont les capitales sont Ani, Akhlat, Kars et Erzeroum. Il existe toutefois de petites principautés indépendantes dans le Zanguezour, Sassoun et Moks. A la fin du siècle, à la faveur d'une période de répit, les rois bagratides de Géorgie repoussent les Turcs et reprennent Ani et Kars. Sous le règne de la reine Thamar (1184-1213) la Géorgie devient un Etat puissant et indépendant, surtout grâce au rôle joué par la famille arménienne des Zacharian dans la lutte contre les Seldjoukides. Zacharé et Ivané Zacharian, chargés de hautes responsabilités à la cour de Géorgie, réussissent à libérer la région du lac de Sevan et le Siounouk. En 1204 toute la plaine de l'Ararat et la ville de Dvin sont à nouveau libérées. Le gouvernement de toutes les terres libérées du joug seldjoukide est confié par la reine Thamar aux frères Zacharian qui constituent un royaume quasi indépendant sur ces domaines. Ils lèvent les impôts et rendent la justice. Les historiens iront jusqu'à les appeler rois d'Arménie.

Durant le XII^e siècle, dans la région occidentale du Siounik, une autre famille, celle des Brochian,

prend aussi de l'importance et partage avec les Zacharian la responsabilité du sort des territoires qui ont pu échapper aux invasions. Un nouveau système féodal s'établit. A la fin du XII^e siècle, l'économie arménienne, l'agriculture et la viticulture refleurissent, et très bientôt vont s'ouvrir dans le Siounik des universités qui attireront même des étudiants venus de Cilicie. Les ruines laissées par les Seldjoukides sont relevées dans le Lori, le Siounik, le Chirak et l'Ararat, mais les Zacharian ne réussiront pas à regrouper autour d'eux toutes les terres d'Arménie et à créer un Etat unifié. Le pays est partagé entre le sultanat ayoubbide et le sultanat d'Iconium. Au début du XIII^e siècle les Mongols commencent à déferler sur l'Arménie. Sous la direction d'Ivané Zacharian les Arméniens combattent pendant sept ans Djalaeddin, mais les Mongols réussissent à occuper Ani et Kars, puis Karin (Théodosiopolis). De 1236 à 1245 toute l'Arménie est pratiquement occupée par les Mongols. Les révoltes abondent. Les impôts sont très lourds. Le pays s'appauvrit et les voyages deviennent très dangereux.

Au début du XV^e siècle le chef mongol Tamerlan se convertit à l'Islam, pénètre en Arménie en 1400, pousse jusqu'à Brousse, passe très près de Byzance et meurt en 1405 sur le chemin du retour. A sa mort, l'Arménie passe sous domination des Turcomans divisés en deux tribus : les Ak Koyounlou et les Kara Koyounlou (les Moutons Noirs et les Moutons Blancs).

Avec les invasions seldjoukides commencent les grandes migrations arméniennes des XII^e et XIII^e siècles. 200 000 Arméniens partent vers la Crimée et la Moldavie. Aux XIII^e et XIV^e siècles, quand les Tatars occupent la Crimée, 50 000 Arméniens vont à Lvov, en Pologne, où le roi Casimir III les autorise

à constituer un conseil national de douze juges.

Les Arméniens de Moldavie arrivés aux XII^e-XIII^e siècles y restent jusqu'à la fin du XVII^e siècle. En 1675, lorsque les Turcs envahissent la Moldavie, 25 000 Arméniens passent en Transylvanie et en Hongrie. Ils y fondent Elisabethopol et Armenienstadt. L'empereur Charles VI leur accorde des privilèges au XVIII^e siècle.

En Asie d'Europe, sous Mourad I^{er} et Bayazid I^{er} (fin du XIV^e), les Turcs Ottomans s'emparent d'Andrinople. L'Empire byzantin est agonisant. Mehmet III s'empare de Constantinople le 29 mai 1453. A la chute de Byzance, s'ils sont maîtres de l'Europe, les Turcs Ottomans ne le sont pas de l'Asie Mineure, et la conquête définitive de l'Arménie n'a lieu qu'au XVI^e siècle dans le mouvement de retour des troupes turques. Dans la seconde moitié du XV^e et au XVI^e siècle les Ottomans s'emparent graduellement de la Syrie, de la Palestine, de la Mésopotamie, de l'Egypte et de la Hongrie. En 1514-1516 la sultan Selim I^{er} attaque l'Iran, bat le chah Ismaël et s'empare d'une grande partie de l'Arménie. Il franchit la frontière orientale qui s'arrêtait à Erzindjan et Adana et pousse jusqu'à l'Ararat et Assouan. En 1585 les Turcs sont maîtres de l'Arménie, de la Géorgie et de l'Azerbaïdjan.

L'Arménie vivra dès lors une période très confuse et même les sources historiques font défaut.

Au début du XVII^e siècle le chah Abbas I^{er} tente de reconquérir l'Arménie qu'il dispute aux Turcs de 1602 à 1620. Par la paix de 1620 l'Empire ottoman garde la majeure partie de l'Arménie et laisse à l'Iran Erevan le Nakhitchévan et le Kharabagh. Durant près d'un siècle l'Arménie redevient un champ de bataille et de dévastation.

UNE NATION SANS ÉTAT

Insomnie

*Piétinent, piétinent, piétinent les chevaux
 Piétinent dans la nuit, frappent de leurs sabots.
 Ils frappent de leurs fers et martèlent la terre
 Cette nuit est sans fin, la route est un mystère...
 Galopent, galopent, galopent les chevaux
 S'approchent, s'éloignent. Piétinent leurs sabots
 Piétinent maintenant mes tempes de leurs fers,
 Le monde est un mystère, il passe et c'est la mort.*

Yeghiché TCHARENTZ (1897-1937).
 paru dans *Poésie arménienne -*
Anthologie (op. cit.).

Les Turcs considèrent les peuples conquis comme des peuples captifs. Dans un pays divisé en pachalats, ces peuples soumis sont astreints à des impôts excessifs. Les Turcs prennent aussi dans les familles chrétiennes, et notamment arméniennes, des enfants en bas âge qu'ils intègrent dans le corps des janissaires après une rude éducation militaire et morale. Quant aux femmes, nombre d'entre elles sont des-

tinées aux harems royaux. Avec l'affaiblissement de l'Empire ottoman, à la fin du XVI^e siècle, la situation des Arméniens empire, le pouvoir passant aux mains de tyrans locaux. De son côté, en Iran, le chah Abbas I^{er} déporte des centaines de milliers d'Arméniens, dont 50 000 dans la région d'Ispahan. Les chroniques rapportent que la colonne des déportés s'étendait sur environ une centaine de kilomètres. Une nouvelle ville est fondée en 1605, la Nouvelle Djoulfa. Une importante communauté arménienne s'y développera et s'y maintient encore aujourd'hui.

*mouvements d'indépendance
(XVII^e-XIX^e siècle)*

Jusqu'au XVIII^e siècle, cinq principautés arméniennes, chacune ayant à sa tête un *Melik* (chef de famille), retirées dans leurs montagnes, mènent une vie autonome à l'écart des luttes des deux grandes puissances de la région. Elles sont les derniers refuges de l'indépendance arménienne. Au début du XVIII^e siècle, dans le cadre d'une longue lutte entre la Turquie et l'Iran, sous la conduite de David Beg, le Kharabagh devient complètement indépendant de 1722 à 1730. Le mouvement de David Beg se répercute également dans le Siounik, mais à peine le Siounik et l'Ardzakh ont-ils conquis leur indépendance qu'un nouveau danger se profile au nord : la marche des Turcs sur la Géorgie et le Caucase. A la fin du XVIII^e siècle le Kharabagh est dévasté tant par les Turcs que par les Perses. Las, mais non découragés, les Arméniens se tournent

cette fois vers l'Empire russe avec lequel ils avaient des relations depuis le début du siècle, et qui voulait agrandir ses frontières vers le Caucase.

En Arménie occidentale, dès les années 40 du xvii^e siècle, l'idée de libération nationale prend naissance et se propage chez les peuples chrétiens soumis à l'Empire ottoman. A Paris et au Vatican, vers 1660, on parle de croisade. En 1666, le noble Arménien Mahdesi Mourad de Baghèche se rend auprès du roi Louis XIV pour demander l'aide de la France et de l'Italie en cas de révolte arménienne. Ces contacts n'aboutissent pas.

En Arménie orientale, presque simultanément, se crée un mouvement identique dirigé contre les Perses. Une délégation arménienne part pour l'Europe, rencontre des souverains et s'en retourne sans succès. L'un des membres de la délégation, Israël Ori, décide de poursuivre les négociations en Italie, en France, en Allemagne et en Autriche. A son retour en 1700, il ne trouve pas dans son pays la compréhension espérée : il était resté trop longtemps coupé de la réalité arménienne et avait fait aux monarques occidentaux des promesses difficiles à tenir. Il rencontre en 1701 le tsar Pierre I^{er} qui lui promet l'aide russe pour libérer les Arméniens du joug conjugué des Turcs et des Perses. Mais expliquer, exposer ne suffisent pas. Il meurt à Astrakhan en 1711. Toutefois son rôle n'est pas négligeable, ne serait-ce que pour la compréhension de la situation des Arméniens et la puissance des mouvements de libération. C'est une dizaine d'années après la mort d'Israël Ori qu'a lieu le soulèvement du Kharabagh et du Siounik sous la conduite de David Beg.

Durant la seconde moitié du xix^e siècle, au contact de l'Europe, un mouvement de réforme et d'indépendance enflamme les Arméniens. Propagé

d'abord par ceux qui ont pu étudier à Moscou, en Allemagne, en France et en Suisse, il prend forme peu à peu au sein de l'élite des grandes villes. Les Arméniens n'ont pas, face au gouvernement turc, de véritable représentation politique. En l'absence d'Etat, l'Eglise est devenue le catalyseur non seulement de la foi, des traditions et de la langue, mais aussi de la vie politique et administrative du peuple. Le statut conféré par Mahomet II la fait responsable de la vie civile des sujets chrétiens et arméniens de l'Empire. Enfin, elle est l'intermédiaire officiel de la population devant le gouvernement. Les centres intellectuels deviennent les foyers où prend corps l'idée du relèvement de la nation. Alors qu'il n'y a plus d'Etat autour duquel se rassembler, un sentiment de solidarité et de cohésion naît chez les Arméniens, tous unis dans le même refus du joug qui leur est imposé.

la question arménienne

Les mouvements d'indépendance arménienne, aussi bien en Turquie que dans l'Arménie orientale, ne peuvent se concevoir au XVIII^e siècle que dans un cadre historique beaucoup plus vaste, dans lequel les Arméniens puisent une nouvelle force politique et nationale, tout en venant se greffer à lui : de grands changements se produisent en Europe et en Russie. Ils préparent la Révolution française, puis la Révolution d'Octobre, et simultanément la décadence de l'Empire ottoman.

A la fin du XVII^e siècle l'Empire ottoman doit

céder à la Russie la ville d'Azov sur la mer Noire, abandonner la Hongrie et l'Autriche et renoncer à la Transylvanie. La paix de Carlovitz en 1699 marque le premier recul permanent de l'Empire ottoman sur le continent européen, suivi au XVIII^e siècle par la perte de la Bukovine, de la Crimée et d'Odessa. Catherine II impose à l'Empire ottoman le traité de Kainardja. Puis c'est 1789 dont les conséquences bien évidemment ne se limitent pas uniquement à la France et perturbent l'équilibre établi en Europe.

Dans l'Empire ottoman, en 1839, le sultan Abdul Majjid, secondé par Rachid Pacha, promulgue un firman, le « Hatti Charif », assurant « la garantie et la sécurité de tous les sujets de l'Empire ottoman sans distinction de race ou de religion ». En fait, le Hatti Charif se traduira dans la réalité par une situation exactement à l'opposée des textes de la loi. Le 18 février 1856, conséquence directe du premier et tout aussi inefficace, un second firman, le « Hatti Houmayon », garantit la liberté et l'égalité de tous les sujets de l'Empire. Avec la libération des peuples du Balkan, aidés notamment par les Russes, les Arméniens cherchent également à se libérer de l'emprise turque. Ils ne demandent néanmoins qu'un peu plus de liberté et de sécurité. Ils ne songent guère à la création d'un Etat indépendant.

Au nord-est, la Russie conquiert sur l'Iran, à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, la Géorgie, l'Azerbaïdjan et l'Arménie orientale. Après plusieurs guerres, le 24 octobre 1813, la Perse signe le traité de Gülistan, par lequel elle renonce à ses droits sur la Géorgie et abandonne à la Russie le nord de l'Azerbaïdjan et le Kharabagh. C'est au cours de la quatrième guerre russo-iranienne de 1826-1827 que les provinces d'Erevan et du Nakhitchévan sont conquises sur la Perse. Le 2 septembre 1826, le général Matadian avec 2 000 hom-

mes repousse 100 000 Perses et reprend Guandja (Elisabethopol). En 1827, le général Paskievitch occupe Etchmiadzin et, le 2 octobre, la garnison d'Erevan capitule. De nombreux Arméniens ont combattu aux côtés des Russes. Par la paix de Turkmentchaï (février 1828), la Perse cède à la Russie les provinces arméniennes d'Erevan et du Nakhitchévan et s'engage à payer une contribution de guerre de 20 millions de roubles. La Persarménie devient Arménie russe. L'une des clauses du traité prévoit que des Arméniens vivant en territoire perse pourront revenir en Arménie russe : 35 000 Arméniens immigrent de nouveau vers leur pays natal. Désormais, la Russie a des frontières avec la Turquie.

Bien que ce soit principalement dans les Balkans que les Russes se battent contre les Turcs, un second théâtre d'opérations est ouvert en Arménie. Le général Paskievitch, aidé par les Arméniens, part de Gumri (Aleandropol) avec 25 000 hommes et occupe Kars et Ardahan. En 1829, il se dirige vers Erzeroum qu'il occupe fin juillet. A l'ouest, la Paix d'Andrinople reconnaissant l'indépendance de la Grèce est signée en septembre 1829. A l'est, les Arméniens d'Erzeroum, Alachkert, Bayazit, Kars et Van, soit 100 000 personnes, vont s'installer en Arménie russe. Il semble que désormais le sort de l'Arménie soit intimement lié à celui de la Russie. Lors de la guerre de Crimée (1853-1856), les Russes occupent Kars le 27 novembre 1855, mais le traité de Paris signé en 1856 les oblige à quitter cette ville. Le 18 novembre 1878, l'armée russe dirigée par Loris Melikian enlève Kars et la campagne s'achève avec l'occupation d'Erzeroum. De nouveau, 25 000 Arméniens de la région d'Erzeroum partent s'installer en Arménie russe. Dès cette date l'importance stratégique de la région

de Kars est évidente. C'est autour de cette ville qu'ont lieu, jusqu'à la Révolution d'Octobre et la proclamation de la République socialiste soviétique d'Arménie, les principaux combats entre Russes, Arméniens et Turcs.

Durant toute la guerre russo-turque, le brigandage, les viols, les pillages sont devenus monnaie courante en Arménie turque. La situation semble désespérée. En 1876, les Turcs de Van mettent à feu le quartier arménien et les atrocités commises sur les Arméniens de Bayazit, Alachkert, Kars, Bassean et Van en 1877-1878 sont les prémices d'événements encore plus horribles : des massacres parfaitement organisés et prémédités par le gouvernement turc sur le peuple arménien.

Lorsque l'Empire ottoman est contraint de négocier avec la Russie, les Arméniens de Turquie demandent au commandant en chef de l'armée russe de prévoir dans le traité de paix des garanties pour leur peuple. L'Empire ottoman saura se montrer diplomate. Craignant de voir s'installer définitivement les Russes en Turquie, il estime les revendications arméniennes, qui ne demandaient que des réformes, et la sécurité de vie et des biens, comme subversives. Pour l'Empire, c'est un prétexte valable pour garder ces provinces sous sa suzeraineté. Le 3 mars 1878, l'Empire ottoman signe avec la Russie le traité de San Stefano par lequel il s'engage à réaliser, « sans plus de retard, l'autonomie administrative exigée par les besoins locaux dans les provinces habitées par les Arméniens et à garantir leur sécurité contre les Circassiens et les Kurdes ». Très vite le concept d'autonomie administrative est remplacé par celui d'« améliorations et réformes ». D'ailleurs le traité de San Stefano ne sera jamais effectif : le Premier Ministre britannique Disraeli veut à tout prix s'opposer à l'affaiblissement de

l'Empire ottoman et à la sécurité qu'il procure à l'empire britannique des Indes. Il réussit à obliger la Russie à renoncer à ce traité et convoque le Congrès de Berlin, chargé d'élaborer un nouveau traité. En outre Disraeli conclut secrètement avec l'Empire ottoman la Convention de Chypre par laquelle l'Angleterre s'engage, le 4 juin 1878, à garantir le retrait des Russes des régions qu'ils occupent en Arménie, avant l'exécution des réformes stipulées plus haut. Il recevra en récompense l'île de Chypre.

L'Arménie n'est plus qu'une pièce sur l'échiquier de la rivalité russo-anglaise. Le Congrès de Berlin s'ouvre le 13 juin 1878. Les Arméniens y envoient le futur catholicos, Khrimian Haïrik, l'évêque Narbey et Minas Tcheraz, qui ne trouvent en face d'eux que l'hostilité de Disraeli et de Bismarck. Le traité de Berlin est signé le 13 juillet 1878. La Russie se contente de Batoum, Ardahan et Kars et renonce à Bayazit et Alachkert. D'autre part, l'article 16 du traité de San Stefano concernant l'autonomie administrative des Arméniens change intégralement. Les Turcs ne s'engagent qu'à des réformes et des améliorations en Arménie, et — contrairement au texte stipulé par le traité de San Stefano — après le retrait des Russes et non avant... Les termes très vagues du traité de Berlin conviennent parfaitement aux Turcs, car ils ne résolvent aucun problème et ne font qu'engendrer la confusion.

Bien que Lord Salisbury, ministres de Affaires étrangères de Disraeli, essaie en partie de faire appliquer les réformes, le sultan Abdul Hamid ne se sent pas menacé : Disraeli est toujours au pouvoir et maintient sa politique. En 1880, Gladstone devient Premier Ministre. Il est favorable aux peuples opprimés et essaie d'obtenir du sultan l'exécution

des clauses du traité de Berlin, sans succès. A partir de 1883, tout effort de la part des puissances occidentales en ce sens est abandonné. Le problème arménien subsiste dans sa totalité, encore plus flagrant, encore plus profond dans son injustice.

La provocation, même dans sa forme la plus atténuée, a des limites qui, selon les Turcs, ne doivent pas être dépassées. C'est probablement alors que se dessine dans l'esprit des dirigeants de ce pays le dessein, sans doute latent depuis des siècles, de détruire toutes les racines pouvant conduire à la naissance de l'autonomie arménienne. Il est urgent pour l'Empire ottoman de falsifier l'importance numérique des Arméniens dans le pays. Sur environ 50 000 km² autour du lac de Van, la population arménienne est majoritaire. Le gouvernement ottoman décide de procéder à une restructuration de la population, incitant les nomades kurdes vivant au sud du Taurus à venir s'établir dans les régions de Mouch, Van et Erzeroum. Les Arméniens sont souvent chassés de leurs foyers. L'invasion s'accroît à partir de 1877 et les Arméniens sont appelés à se disperser. Très vite, les Kurdes et autres Musulmans du Caucase sont armés et enrégimentés dans les Hamidiyé. L'effort de sape est surtout concentré sur les Arméniens vivant en semi-autonomie à Zeytoun, Hadjin, Sassoun et Chadagh. Un ouvrage officiel paru en 1867 estimait la population arménienne de l'Empire à 2 400 000 personnes. Dès 1878, ces chiffres sont falsifiés. D'après E. Pears, la population des vilayets arméniens d'Erzeroum, Van, Bitlis, Diarbékir, Kharpout et Sivas s'élève à 2 600 000 personnes dont 1 200 000 Arméniens.

Les pillages, expropriations, meurtres, assassinats, viols et enlèvements deviennent de plus en plus fréquents et horribles. Des impôts très lourds ne

font qu'aggraver cette situation. De 1878 à 1894, plusieurs dizaines de milliers d'Arméniens émigrent vers la Transcaucasie, Constantinople et l'Amérique.

En 1893, les Arméniens du Sassoun refusent de payer les impôts illégaux que leur réclament les Kurdes, qui alors font appel aux Turcs. C'est le commencement des premières exterminations. Sur les 120 000 Arméniens du Sassoun, 3 500 sont massacrés en 1894. L'idée de massacre organisé prend corps chez les Turcs et, en 1895, une manifestation du parti *Hentchak* à Constantinople est noyée dans le sang. Des massacres successifs ont lieu de septembre à décembre 1895 à Trébizonde, Baïbourt, Erzindjan, Bitlis, Diarbekir, Kharpout, Arabkir, Malatia, Sivas, Mardin, Aïntab, Marach, Césarée et Ourfa, toutes régions de forte densité arménienne. A Ourfa, 3 000 Arméniens sont brûlés à la Noël dans la cathédrale. Le nombre total des victimes du « Sultan rouge » de 1894 à 1896 est estimé à 150 000 tués auxquels viennent s'ajouter des dizaines de milliers de victimes de la faim et 40 000 conversions forcées à l'Islam. De nouveau, 100 000 Arméniens quittent leurs terres pour la Transcaucasie, les Balkans et l'Amérique. On peut parler au total d'environ 400 000 victimes.

Le 26 août 1896, 26 Arméniens du parti *Dachnak*, commandés par Babken Siouni, occupent à Constantinople la Banque ottomane, dont ils seront les maîtres durant 14 heures, mais abandonneront sans qu'aucune compensation ne leur soit donnée en retour. Par ce coup d'éclat, ils voulaient faire connaître le sort des Arméniens dans l'Empire ottoman ; ils pourront quitter le pays grâce à leurs passeports étrangers. Résultat immédiat : 7 000 Arméniens sont massacrés à Constantinople.

l'organisation politique

Le parti *Arménakan* est le premier parti politique arménien né en 1885 en Arménie turque ; hors d'Arménie, le premier comité révolutionnaire arménien est fondé à Genève en 1887 et donne naissance au parti *Hentchakian*, de philosophie marxiste socialiste, qui ne touchera au départ qu'une partie des intellectuels. En 1890, se crée à Tiflis un nouveau parti révolutionnaire : la Fédération révolutionnaire arménienne ou *Dachnaksoutioun* (parti *Dachnak*), dont l'activité est assez réduite jusqu'en 1895, Christapor Mikaelian en est le principal fondateur. En 1908 naît le Parti libéral démocrate ou parti *Ramgavar*, directement issu des milieux bourgeois arméniens, et fondé sur le mouvement Arménakan. Ces partis nés pour la plupart en Arménie orientale et agissant en Arménie occidentale veulent protéger l'Arménie de l'extermination et de l'humiliation, mais ils ne sont pas bien organisés, ni très au fait de la situation internationale, ni du contexte dans lequel peuvent se placer les Arméniens dans cette conjoncture. Certes, l'esprit de résistance est né chez les Arméniens, mais l'élite a été fauchée et les quelques actions de guérilla ont été mal menées.

En Arménie russe naît un autre mouvement révolutionnaire, plus axé sur la lutte des classes et l'internationalisme ouvrier. C'est de Russie que le marxisme pénètre en Transcaucasie, grâce aux efforts déployés par les Révolutionnaires du Caucase et les Arméniens Isaac Lalayants, Kenouniants et

surtout Stepan Chahoumian, commissaire de Transcaucasie et de la commune de Bakou et ami personnel de Lénine. Le premier groupe marxiste est fondé en Arménie à Djalaoghli en 1889. C'est dans un esprit internationaliste qu'est fondé en 1901, à Tbilissi, l'« Union des Sociaux-Démocrates arméniens » avec comme principal responsable Stepan Chahoumian. Le mouvement révolutionnaire d'Arménie russe permettra en 1922 la création de la République socialiste soviétique d'Arménie, alors que les autres mouvements révolutionnaires n'auront pas une portée déterminante sur la vie des Arméniens de Turquie.

la Russie tsariste

Durant les massacres de 1894-1896, l'attitude passive et même hostile aux Arméniens du gouvernement tsariste a pu être l'un des obstacles essentiels à l'exécution des réformes stipulées par le traité de Berlin. La tendance à la centralisation et à l'assimilation des peuples non russes à l'Empire a été l'une des constantes de la politique tsariste et s'accroît particulièrement sous le règne d'Alexandre II. En 1897, 300 écoles arméniennes en Arménie russe, 100 écoles en Transcaucasie, des bibliothèques, des journaux sont fermés. Cette politique provoque la prise de conscience des Arméniens et donne naissance à l'esprit national et à une conscience politique internationale. Des tueries et déportations d'Arméniens sont organisées par le tsar à Bakou en 1905. Les Arméniens s'organisent et résistent. De 1905

à 1915 la situation s'améliore en Transcaucasie.

La prise de conscience du sentiment national est pratiquement simultanée en Arménie occidentale et en Arménie orientale, aussi bien à Constantinople, imbuë des idées européennes et de la culture française, qu'à Tiflis et Erevan conquises par les idées des nihilistes, des décembristes et des révolutionnaires russes. Mais, aussi bien sous l'administration tsariste que sous l'administration ottomane, ils n'ont pas de liberté. Divisés et partagés entre les grandes puissances, ils n'ont que peu de poids sur leurs destinées.

Turquie : le génocide

Abdul Hamid avait clairement affirmé en 1899 : « Dans l'Anatolie, il nous faut rester seuls. Allah soit loué que nous ayons encore gardé ce dernier refuge pour nos frères en religion, repoussés de tous côtés. » Au début du xx^e siècle, des changements sont intervenus dans l'Empire ottoman. Les Jeunes Turcs ont créé à Salonique le comité « Union et Progrès » auquel acceptent de collaborer en 1908 les Arméniens du parti Dachnak, convaincus de la possibilité de renverser le régime d'Abdul Hamid et d'obtenir avec « les révolutionnaires turcs » un régime plus libéral. Si ceux-ci obtiennent du sultan avec la Constitution de 1908 le rétablissement des textes de la Constitution de 1876, ils ne se rendent pas compte combien l'image qu'ils se faisaient des « Jeunes Turcs » était fausse. Dès 1890 avaient commencé des exterminations régulières, bien que

dispersées, d'Arméniens. Exécutées au départ par des fanatiques kurdes, ces exterminations prennent un caractère quasiment officiel avec la participation de la gendarmerie et de l'armée dont les plus « vail-lants » représentants sont « décorés et promus à des grades supérieurs ». Les nouvelles de ces massacres arrivent en Occident grâce aux rapports des ambas-sadeurs étrangers. La réaction d'intellectuels et hommes politiques tels que Brandès, Jean Jaurès, Anatole France, Clemenceau ne changera rien au déroulement de l'histoire.

En 1907 des tueries sont organisées en Cilicie : 15 000 morts. Les dirigeants arméniens, qui dans un souci de réformes et de démocratisation s'étaient alliés aux Jeunes Turcs, mettront longtemps à se rendre à l'évidence. Il ne leur est plus possible de se ranger du côté du gouvernement turc. Avec l'arrivée d'Enver au pouvoir, les Turcs commencent à échauffer le plan d'extermination définitive des Arméniens. L'article 4 de la loi sur les asso-ciations votée en 1909 stipule que : « La constitution d'associations politiques sur la base ou sous la dénomination de nationalité est interdite. » Le texte est très clair. A l'extérieur, Enver prévoit un plan d'étroite collaboration avec l'Allemagne. A l'inté-rieur, le but recherché est de turquifier par tous les moyens les éléments non turcs de l'Empire.

Sous la pression des Anglais, des Français et des Russes, un projet de réforme, un de plus, est signé le 8 février 1914. Mais l'éclatement de la première guerre mondiale sera la meilleure occasion pour les Turcs de mettre à réalisation leurs projets.

Les nouvelles préoccupations de l'Europe, et l'appui apporté par l'Allemagne à la Turquie, ren-forcent le panturquisme. C'est le moment propice pour Enver et Talaat, avec l'alliance de l'Allemagne, d'éliminer définitivement les Arméniens de Tur-

quie. Pour les dirigeants turcs la « question arménienne » ne doit plus figurer à l'ordre du jour de leurs préoccupations.

D'après les estimations de l'époque, en 1914, le nombre total des Arméniens dans le monde s'élève à 4 100 000 personnes, dont 2 100 000 dans l'Empire ottoman, 1 700 000 dans l'Empire tsariste, 100 000 en Perse et environ 200 000 dans les autres pays. En Arménie turque, les Arméniens constituent la majorité absolue dans les vilayets d'Erzeroum, Bitlis et Cilicie, soit 2 700 000 Arméniens vivant dans les limites historiques de leur pays. Plus d'un million vont mourir, portant le total des Arméniens massacrés entre 1894 et 1918 à un million et demi : un sur quatre.

Le génocide, parfaitement organisé, est présenté par le gouvernement comme un simple déplacement de population motivé par la situation politique internationale. Il commence par l'arrestation et l'assassinat des intellectuels arméniens de Constantinople. De nombreux députés arméniens comptaient dans leurs relations des amis turcs et croyaient être épargnés : mais tous les Arméniens se retrouveront dans la même situation. Ils sont les représentants d'un peuple devenu gênant pour les Turcs et qui doit être effacé de l'histoire. Le 24 avril 1915 peut être considéré comme la date symbolique du déclenchement des déportations vers l'Est, puis du massacre des Arméniens de Turquie. En juillet 1915, il n'y a plus d'Arméniens dans l'administration de l'Etat.

A l'extérieur c'est la guerre. Durant la guerre des Balkans, de très nombreux Arméniens avaient combattu dans les rangs de l'armée turque et la préoccupation essentielle de l'Empire ottoman est à ce moment d'empêcher que la situation créée dans les Balkans ne se renouvelle à l'est de l'Empire.

Au début de la guerre, 60 000 Arméniens ont été appelés sous les drapeaux en Turquie. Ils ne portent toutefois pas les armes et sont affectés à des tâches secondaires au sein de l'armée. En Russie, ce sont 120 000 Arméniens auxquels viendront ensuite se joindre 60 000 autres qui combattent dans les rangs de l'armée russe. Dans la région de Van, tout était prêt pour exterminer la population arménienne. Prétextant la guerre et la collaboration arménienne avec les russes, pour des raisons de sécurité le gouvernement turc peut justifier son action exterminatrice. Toutefois, il est certain que ce n'est qu'à la suite de ces événements que les Arméniens se rallieront aux Russes, arrivés à temps pour empêcher une extermination à Van. Sur le front du Caucase, les Arméniens font échec à l'offensive turque en 1915 et conduisent à la victoire l'armée du Caucase, atteignant Erzeroum, puis Erzindjan et Trébizonde en 1916. Des bataillons de volontaires commandés par le général Antranig participent à de nombreuses batailles, alors qu'une certaine résistance s'organise contre les Turcs à Van, Chatakh, Sassoun, Chabin Karahisar, Ourfa et Mousa Dagh.

Mais le génocide définitif est en marche. En avril 1915 commence la déportation des Arméniens de Zaytoun, de Cilicie, d'Anatolie orientale et d'Anatolie occidentale. « Déportation » : sur les chemins isolés, sous un soleil torride, dans les montagnes, la moindre occasion est bonne pour que les Turcs exterminent les longues files de déportés, tuant les enfants devant leurs mères qu'ils violent ensuite, fracassant le crâne des hommes, les fusillant ou les tuant à la hache.

Les Arméniens sont les victimes du « premier génocide du xx^e siècle », bien que beaucoup de Turcs — le gouvernement y compris — nient au

jourd'hui encore qu'il y a eu génocide. Le processus est parfaitement organisé : liquidation des responsables, conscription des hommes de 16 à 70 ans, déportation des femmes, des enfants et des vieillards, enfin confiscation et pillages de leurs biens.

Malheureusement le génocide « exemplaire » des Arméniens de Turquie, réfuté par les gouvernements turcs successifs, évoqué sans succès et repoussé par les Nations Unies, n'aura pas servi d'exemple à la conscience internationale pour que de tels faits au moins ne se renouvellent plus dans l'histoire.

la résistance

A Saint-Petersbourg couve la Révolution de 1917.

A la chute du gouvernement provisoire de Saint-Petersbourg, le parti Dachnak, le Parti social-démocrate géorgien et le parti Mossavat d'Azerbaïdjan refusent de s'allier au régime communiste, nouvellement établi et constituent un gouvernement provisoire transcaucasien : le « Commissariat transcaucasien » avec son parlement, le *Seym*. En fait, les Arméniens se retrouvent seuls et doivent s'organiser. Ils réussissent à réunir une armée de 35 000 hommes environ pour défendre sur 400 km les frontières de l'Arménie turque libérée et la Transcaucasie. Le 13 janvier 1918, Lénine avait proclamé, au nom des Soviets, l'indépendance de l'Arménie turque et le Congrès panrusse du 27 janvier 1918 reconnaît solennellement l'indépendance de l'Arménie et de la Finlande. A peine un mois

après, à Brest Litovsk en mars 1918, le gouvernement soviétique, désireux d'en finir avec une guerre dans laquelle le pays a perdu trop d'hommes, signe une paix forcée. L'Allemagne lui impose de céder à la Turquie l'Arménie turque et même une partie de l'Arménie russe, avec les régions de Kars et Ardahan. Les Turcs rentrent à Kars le 25 avril 1918, alors que le gouvernement de Transcaucasie est dans l'obligation de reconnaître la cession de Kars, Ardahan et Batoum à la Turquie. Les Turcs sont pratiquement aux portes d'Erevan. Dans un dernier sursaut toute la population, y compris femmes et enfants, tous courants politiques réunis, défend Erevan. La capitale est sauvée par des combats décisifs du 22 au 26 mai 1918 à Sardarabad, située à quelques kilomètres de la capitale actuelle de l'Arménie.

Avec la dissolution du gouvernement transcaucasien, l'indépendance de la République arménienne est proclamée le 28 mai 1918 et le 4 juin de la même année, par le traité de Batoum, la Turquie reconnaît le nouvel Etat arménien. L'histoire de cette nouvelle république arménienne ne sera pas longue. Inadaptée aux conditions historiques du moment, malgré un désir d'indépendance justifiable, elle allait à contre-courant de l'histoire internationale, partagée entre la guerre en Europe et la montée des nouvelles forces révolutionnaires en Russie. L'Arménie avait été jusque-là trop opprimée, trop divisée, trop partagée. Elle ne représentait qu'un pion infime dans la politique internationale, et ne pouvait s'imposer en tant qu'Etat indépendant du jour au lendemain. Elle dut faire face à des difficultés insurmontables, provoquées par des années de guerre, de désastre et d'inorganisation, aggravées par l'arrivée de milliers de réfugiés fuyant l'Arménie occidentale. Du côté turc, le mouvement créé par

Kemal réussit par la diplomatie à s'entendre avec le gouvernement soviétique installé à Moscou, alors que les Arméniens, influencés par la politique des Alliés et espérant une aide de leur part, n'arrivent pas à trouver un terrain d'entente avec le gouvernement soviétique.

Début juin 1918, le premier gouvernement arménien se réunit à Erevan. Le pays compte 72 000 km² et sa population s'élève à environ un million d'habitants, alors que l'Arménie russe comptait en 1914 800 000 habitants. A la suite de la victoire des Alliés, l'Arménie occupe au début de 1919 la région d'Alexandropol et de Kars, mais un conflit éclate avec les Azerbaïdjanais sur la possession du Kharabagh. Le 28 mai 1919, le gouvernement arménien, conformément à une résolution du Parlement et du Congrès des Arméniens de Turquie, proclame la réunion de l'Arménie turque à la République arménienne. L'Arménie est un petit pays, exsangue, décimé, ses gouvernants ne sont pas des politiciens avertis et durant toute l'année 1919 c'est en vain que les Arméniens réclament des puissances occidentales la reconnaissance de leur Etat et l'envoi de matériel. Ce n'est que fin janvier que les Alliés reconnaîtront *de facto* la République arménienne.

Le 10 août 1920 a lieu la signature du traité de Sèvres entre les Turcs et les Alliés. L'article 88 déclare que la Turquie, comme l'ont déjà fait les puissances alliées, reconnaît l'Arménie comme un Etat libre et indépendant. Dans cet article, la Turquie ainsi que les autres parties contractantes « conviennent de se soumettre à l'arbitrage du président des Etats-Unis pour la détermination des frontières entre la Turquie et l'Arménie dans les vilayets d'Erzeroum, Trébizonde, Van et Bitlis et d'accepter la sentence arbitrale, ainsi que toutes les

dispositions qu'il pourra prescrire sur l'accès de l'Arménie à la mer et la démilitarisation de tout le territoire ottoman adjacent ».

Le 22 novembre 1920, le président Wilson attribue à l'Arménie la plus grande partie des vilayets de Van, Erzeroum et Bitlis et une partie du vilayet de Trébizonde, mais une deuxième conférence, réunie à Lausanne en juillet 1923, fera lettre morte de la sentence arbitrale du président Wilson. Les intérêts ont changé entre-temps : d'abord en Europe et ensuite en Turquie, puisque Kemal Ataturk refuse les concessions faites à Sèvres par le gouvernement ottoman et négocie sur de nouvelles bases à Lausanne après avoir éliminé les Grecs d'Anatolie en 1922. Kemal Ataturk veut créer une Turquie nouvelle, sortie de l'emprise des forces religieuses et du sultan. Il veut supprimer les séquelles de l'Empire ottoman. Œuvrant pour la modernisation de son pays, il ne veut pas faire de concessions à l'Arménie. Il a instauré en 1919 le premier gouvernement civil turc et s'oppose fermement à la cession à l'Arménie des régions de Bassen et de Van, revendique même Kars. Les Turcs luttent contre les Français en Cilicie, les Grecs en Asie Mineure et les Arméniens en Transcaucasie. Ils veulent sauver ce qu'il est encore possible de sauver.

En 1919, les forces communistes sont mieux organisées en Arménie. Le 31 mai 1920, débutent les pourparlers entre le gouvernement arménien et le gouvernement soviétique, qui souhaite normaliser ses relations avec sa voisine méridionale. En juin, les diverses organisations communistes d'Arménie constituent le parti bolchevique d'Arménie. Kazim-Karabekir, général en chef de l'armée de Turquie orientale, attaque l'Arménie le 30 octobre. Les armées turques occupent Kars, puis Alexandropol.

Le pays est de nouveau menacé. 100 000 personnes périssent au cours des combats.

Le 29 novembre 1920, le pouvoir soviétique est instauré en Arménie. A la demande du Comité révolutionnaire arménien, les détachements de la XI^e armée soviétique et les bataillons arméniens de l'Armée Rouge pénètrent en Arménie par la frontière azerbaïdjanaise déjà soviétisée. En décembre 1920, donc après la proclamation du gouvernement soviétique, le gouvernement Dachnak signe, bien que déchu, à Alexandropol, un traité avec la Turquie par lequel l'Arménie se retrouve dans des frontières encore plus réduites que par le traité de Batoum, soit 10 000 km². Ce traité permettra à la Turquie de reprendre également Kars et Ardahan. Le gouvernement soviétique ne reconnaît pas la validité de ce traité. Le 30 décembre 1922 siège le Congrès des Soviets, qui crée l'Union des Républiques socialistes soviétiques, dont l'Arménie fait partie, dans le cadre de la Fédération transcaucasienne de la République socialiste soviétique, aux côtés de l'Azerbaïdjan et de la Géorgie. Le 5 décembre 1936, la Fédération est dissoute et la nouvelle Constitution de l'URSS fait de l'Arménie l'une des 15 républiques socialistes soviétiques. L'enclave du Nakhitchévan et le Kharrabagh font actuellement partie de l'Azerbaïdjan. Le passé cède la place à une nouvelle Arménie, divisée entre l'URSS et la Turquie et une diaspora très dispersée.

Institut kurde de Paris

La dispersion

Institut kurde de Paris

L'ARMÉNIE SOVIÉTIQUE

On dénombre aujourd'hui six millions d'Arméniens, répartis pour moitié entre l'Arménie soviétique, d'une part, et une cinquantaine de pays, d'autre part.

trois millions d'Arméniens

L'Arménie, l'une des quinze républiques de l'URSS, a sa propre constitution, ses armoiries et son drapeau. La langue d'Etat y est l'arménien. Avec ses 30 000 km², elle a comme voisins la Géorgie, l'Azerbaïdjan, la Perse et la Turquie.

L'Arménie soviétique comptait en 1920 700 000 habitants, en 1940 1 320 000, en 1959 1 763 000, en 1975 2 790 000.

La population de l'Arménie soviétique était fin 1978 de trois millions d'habitants, dont 93 % arméniens et le reste russes, géorgiens, kurdes, etc. On compte une vingtaine de grandes villes, parmi lesquelles Leninakan, Kirovakan, Abovian, Ala-

verdi, etc. La capitale, Erevan, devenue un grand centre industriel et culturel, regroupe un tiers de la population totale du pays ; elle comptait au 1^{er} janvier 1976 938 054 habitants, le million étant atteint fin 1978, contre 34 000 en 1917 et 204 000 en 1939. Ces chiffres montrent la rapidité de la croissance de la population arménienne, où le nombre d'habitants au kilomètre carré, 95, est l'un des plus élevés d'URSS. Outre ces 3 millions d'habitants, il faut mentionner l'existence d'une émigration arménienne en diverses républiques d'URSS, et notamment en Géorgie et Azerbaïdjan (près de 500 000 chacun), et un nombre moins important en Russie, où les Arméniens se déplacent pour leur travail. D'après des statistiques officielles, la population croît au rythme de 60 000 habitants par an.

En deux grandes vagues, il y a eu rapatriement de populations de la diaspora. De 1924 à 1926 et de 1932 à 1936 près de 75 000 Arméniens ont regagné l'Arménie soviétique, notamment de France, de Grèce et d'Iran. Après la seconde guerre mondiale, une seconde vague de rapatriés a regagné l'Arménie, soit, de 1946 à 1949, 100 000 personnes environ venant surtout de Syrie, d'Irak, du Liban, de France et d'Iran. Actuellement, une moyenne d'environ 3 000 personnes (surtout d'Iran) demandent leur rapatriement chaque année.

La progression de l'Arménie soviétique vers ce qu'elle est aujourd'hui ne s'est pas faite sans difficultés. L'Arménie était un pays dévasté économiquement et physiquement. Il lui a fallu pratiquement tout recommencer dès le départ. Electrification, industrialisation, développement de l'agriculture, vie intellectuelle, artistique et universitaire : le sacrifice et la foi de deux générations d'Arméniens, après la première guerre mondiale, ont permis cette évolution. La seconde guerre mondiale a été difficile

à supporter pour l'Arménie. Les soldats arméniens ont combattu sur les rives de la Baltique, dans les plaines de Russie, dans les presqu'îles de Kertch et Taman, aux approches de la Volga et du Caucase. L'Arménie a participé à la guerre avec une armée de cinq divisions commandée par Hovhannes Bagramian, devenu par la suite maréchal de l'Union soviétique. Le maréchal d'aviation Armenak Khamperian, l'amiral Hovhannes Isahakian sont quelques-uns des héros qui ont combattu dans l'Armée Rouge. Le 29 avril 1945, la division « Tamanyan » a fait son entrée à Berlin aux côtés des autres divisions de l'Armée Rouge.

La reconstruction de l'Arménie est en marche. Malgré une période confuse provoquée par les purges de 1936, touchant notamment des hommes politiques et des intellectuels arméniens, la seconde guerre mondiale et les difficultés économiques, c'est dans la seconde moitié du ^{xx}e siècle que l'Arménie peut enfin se consacrer entièrement à elle-même, à son développement industriel et culturel.

Actuellement, l'Arménie possède une industrie moderne. 260 000 ouvriers et 36 000 ingénieurs fabriquent des moteurs électriques, des transformateurs, des machines-outils, des compresseurs, des produits chimiques, des matériaux de construction, des appareils électroniques, des ordinateurs et de nombreux produits pour l'industrie légère. Elle exporte vers 70 pays. Par son niveau de développement dans la métallurgie non ferreuse, elle occupe la première place en Transcaucasie, et sa production de cuivre arrive au troisième rang des républiques soviétiques.

En 1975, la surface totale des terres cultivées en Arménie soviétique s'élevait à 419 000 ha, soit 73 000 ha de plus qu'en Arménie pré-révolutionnaire. Ses principales productions sont le raisin,

les fruits, les légumes, le tabac (premier producteur soviétique), les fromages, les vins, le « cognac » et diverses conserves.

Dans le domaine des sciences, 40 instituts rattachés à l'Académie des Sciences y fonctionnent actuellement avec environ 16 000 chercheurs. L'Arménie occupe une place de choix dans le domaine de l'astrophysique et de l'astronomie, où la renommée du Pr Victor Hambartzoumian, président de l'Académie des Sciences de la RSS d'Arménie, est internationale. L'Université d'Etat d'Erevan dispense des cours dans tous les domaines. Elle forme non seulement des étudiants arméniens, mais également des étudiants venus de l'étranger (RDA, Pologne, Vietnam, etc.). 185 journaux, revues et périodiques sont édités annuellement dans le pays, avec un tirage de 218 millions d'exemplaires. L'institut des Anciens Manuscrits « Matenadaran » est l'un des hauts lieux de la culture et de la civilisation arménienne avec ses 10 000 manuscrits. L'analphabétisme a été supprimé et plus de 69 000 élèves sont inscrits dans les 1 600 écoles. Les 13 écoles supérieures et 63 *technicums* (écoles professionnelles secondaires) comptent 30 000 étudiants, alors que 35 000 étudiants fréquentent des écoles professionnelles plus spécialisées.

Les arts, la littérature et la musique fleurissent avec dynamisme. Avec la sécurité et le développement économique du pays, les Arméniens peuvent enfin apporter au patrimoine national une nouvelle richesse.

Celui qui fut, pendant un an, président du Présidium du Soviet suprême (Président de la République) de l'URSS, Anastase Mikoyan, est mort le 23 octobre 1978 à Moscou. Acteur de toute l'histoire de l'Union soviétique, ce fin diplomate était considéré comme l'homme des « situations difficiles ».

S'il existe des coupures et interruptions dans la vie physique, la vie intellectuelle ne s'arrête jamais définitivement. La vie intellectuelle et culturelle de l'Arménie d'aujourd'hui est la résultante de la vie culturelle des 200 dernières années, sur lesquelles un retour en arrière est ici nécessaire.

les véhicules de l'identité

Avec la découverte de l'imprimerie, très vite les Arméniens avaient senti l'importance de cet outil. Ce peuple, constamment affronté à des difficultés historiques et politiques, a accordé une place primordiale au livre, faisant copier des manuscrits aux moines scribes, les faisant illustrer de très belles enluminures, les gardant précieusement dans les monastères, les palais ou même dans les humbles maisons des villageois. Pour les Arméniens le livre a été non seulement un objet de luxe, ou sacré, dans lequel étaient copiés les textes des Evangiles, mais un objet quotidien, faisant partie de la vie de chaque Arménien, car il était le symbole de la langue, de la tradition, de l'histoire, et tout simplement de la vie de ce peuple.

En 1512 était paru le premier livre imprimé en arménien à Venise et publié par Hakop Meghapart sous le titre de *Parzatoumar...* 16 titres paraissent au cours du xvi^e siècle. Au siècle suivant de nouvelles imprimeries sont ouvertes à Lvov, Milan, Paris, Nor Djougha, Livourne, Amsterdam, Marseille, Izmir, Leipzig et Padoue. Le xvii^e siècle est dominé par la figure de Voskan Yerevantsi qui,

en 1664, s'installe à Amsterdam, prend en main l'imprimerie fondée par Matheos Dzaretsi, et publie la première Bible imprimée arménienne en 1668. Au XVIII^e, l'imprimerie connaît un nouvel essor, notamment à Londres (1736), Etchmiadzin (1771), Madras (1772), Trieste (1776), Saint-Petersbourg (1781), Nor Nakhitchévan (1786), Astrakhan (1796) et Calcutta (1796). Cette liste permet notamment de voir combien la dispersion de la culture arménienne est déjà importante à cette époque. Curieusement, ce n'est pas seulement sur le territoire national que s'ouvrent des imprimeries, mais pratiquement dans le monde entier. Où qu'ils soient, les Arméniens ont soif de rester Arméniens et de propager par le moyen du verbe leur culture, leurs traditions. Dès la fin du XVII^e et durant tout le XVIII^e, l'imprimerie arménienne de Constantinople joue un rôle culturel remarquable, avec la publication de nombreux livres d'histoire. Au XIX^e, 32 imprimeries sont créées dont 8 seulement en Arménie. De 1512 au début du XIX^e siècle, au prix de gros sacrifices, les imprimeurs arméniens ont publié près de mille titres.

La vie scolaire s'organise également de façon plus suivie au XIX^e siècle avec l'ouverture d'écoles paroissiales pour les garçons et pour les filles. Les frais scolaires sont à la charge de la communauté. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, de nouveaux centres culturels se développent hors d'Arménie, notamment à Venise, où en 1701 Mekhitar Sebastatsi fonde un monastère, qui s'adonnera non seulement à une œuvre éducative d'importance, mais assurera une tâche culturelle avec sa propre imprimerie, la publication de revues, d'œuvres littéraires classiques et de dictionnaires, entre autres. De Venise et du monastère des Pères Mekhitaristes sortent Ghevont Alichan (1820-1901) et Mekerditck Bechiktachlian (1826-1868) dont l'in-

fluence sur la poésie arménienne du XIX^e siècle est considérable. A cette époque le caractère de la littérature arménienne, et notamment de la poésie, change. Le poète arménien n'est plus simplement un homme enfermé dans sa tour d'ivoire. Il est d'une certaine façon le porte-parole des conditions de vie du peuple, l'interprète de ses malheurs et de ses joies. La poésie devient engagée, destinée à éveiller la conscience nationale des Arméniens. Parmi les poètes de l'Arménie occidentale qui puisent leur inspiration dans la culture européenne et vivent à Constantinople, le grand centre intellectuel de l'Arménie du XIX^e siècle, citons Bedros Tourian, Siamanto, Vahan Tekeyan, Taniel Varoujan, Missak Medzarents, alors qu'en Arménie orientale Hovannes Toumanian, Avetik Isahakian, Vahan Terian et Yeghiché Tcharentz jettent les bases de la littérature arménienne moderne.

Le roman est un genre qui se développe assez tard chez les Arméniens. Educateur et romancier, Khatchadour Abovian est le premier à introduire au début du XIX^e siècle la langue parlée et populaire dans la littérature avec son roman *Verk Hayastani* (*Les plaies de l'Arménie*). Hagop Baronian et Yervant Odian introduisent la prose satyrique et humoristique dans la littérature arménienne, alors que Soundoukian et Chirvanzadé fondent la dramaturgie. Zohrab, en Arménie occidentale, est l'un des premiers romanciers de genre et Raffi, en Arménie orientale, est connu pour ses romans historico-patriotiques. A l'époque moderne, Z. Esayan, A. Bakounts, H. Ochagan, Chahan Chahnour (Armen Lubin) et G. Mahari sont les auteurs les plus remarquables du roman arménien.

L'arménien moderne est divisé en deux groupes : l'arménien oriental (*arevelahayeren*) forgé en Arménie dans les années 1860 et basé sur les dialectes

d'Erevan (l'arménien compte environ 70 dialectes), et depuis 1920 langue officielle de l'Arménie soviétique ; l'arménien occidental (*arevmedahayeren*) forgé en Arménie occidentale, et notamment à Constantinople, vers les années 1840. Depuis 1915, c'est la langue utilisée par les Arméniens de la diaspora (hormis en Perse).

La différence entre l'arménien occidental et l'arménien oriental réside notamment dans la prononciation et la grammaire. L'orthographe de ces deux groupes a été la même jusqu'en 1940, où une nouvelle orthographe, simplifiée, a été adoptée en Arménie soviétique.

La musique, tout comme la poésie, fait partie de la vie quotidienne des Arméniens, que ce soit dans les champs, lors des fêtes, des enterrements ou à l'église. La musique folklorique et traditionnelle a été transmise oralement de génération en génération, à l'occasion des événements qui ont marqué la vie quotidienne du peuple, alors que la musique religieuse est notée par neumes. Les hymnes et cantiques occupent une très grande place dans les cérémonies religieuses. La messe arménienne est expressive, profonde et émouvante, même pour un non-initié. Elle présente quelques similitudes avec la musique liturgique byzantine. A chaque fête correspond un hymne différent et les hymnes composés par Nerses Chnorhali (1102-1173) sont encore aujourd'hui chantés à l'église.

La musique traditionnelle et folklorique a été répertoriée et remise en honneur au début du xx^e siècle par Komitas (Soghomon Soghomonian) (1869-1935), lui-même musicien et compositeur. La renommée d'Aram Khatchadourian (1903-1978), compositeur d'Arménie soviétique, est internationale. Aux Etats-Unis, Alan Hovhannes fait remonter son inspiration jusqu'aux sources de la musique

traditionnelle. De nombreuses chorales existent dans le monde, dont la plus importante est le Chœur d'Etat de l'Arménie soviétique dirigé par Tchekidjian, et dont la qualité et le répertoire sont d'ordre international.

Jusqu'à la fin du xvi^e siècle les peintres arméniens se limitent au domaine religieux. La famille Hovnatanian domine la peinture arménienne des xvii^e-xviii^e siècles. Naghache Hovnatan travaille à la décoration de la cathédrale d'Etchmiadzin qu'il achève en 1720. Haroutioun et Hovnatan Hovnatanian poursuivent cette tradition. Hakop Hovnatanian (1809-1882) peut être considéré comme le précurseur de la peinture arménienne moderne. Il introduit l'art du portrait en Arménie et le conduit à une perfection originale qui, malgré une recherche très poussée, ne tombe jamais dans le superflu.

En Perse, Varbed Minas est connu pour ses décorations de palais et Hovannes Tiezeralouys (1642-1716) décore l'église Amenaprkich de la Nouvelle Djoulfa. Bogdan Saltanov (Asdvadzadour Saltanian) vit à Moscou jusqu'à l'avènement de Pierre I^{er}. Peintre de cour, il réalise de nombreux portraits. En Egypte, Yohanna el Armeni décore les églises du Vieux Caire. En Turquie, la famille Manas crée une nouvelle tradition de la peinture arménienne. Avec Aïvazovsky (1817-1900) naît la véritable peinture de chevalet arménienne. Voyageant beaucoup, de Crimée à Constantinople et en Amérique, Aïvazovsky est possédé par la mer, dont il est le peintre par excellence.

Une nouvelle génération de peintres naît au début du xx^e siècle aussi bien en Arménie que dans la diaspora, parmi lesquels les plus représentatifs sont :

— *en Russie* : G. Yakoulov (Yakoulian) (1884-1928) ;

- *en Arménie* : V. Soureniantz (1860-1921), Martiros Sarian (1880-1972), Y. Kotchar (né en 1899), Hakop Hakopian (né en 1923) et Minas Avetissian (1928-1975) ;
- *aux Etats-Unis* : H. Pushman (1877-1966), Sarkis Khatchadourian (1886-1947) et Arshile Gorky (Vostanig Adoyan) (1904-1928), rescapé de Van et l'un des fondateurs de la peinture abstraite, dont la portée dépasse le cadre strictement arménien pour entrer dans l'histoire de la peinture mondiale ;
- *en Italie* : G. Schiltian (né en 1900) ;
- *et en France* : Zakarie Zakarian (1849-1923), Arsène Chabanian (1864-1949), Wartan Mahokian (1869-1937), T. Polat (1874-1950), Henri Heraut (Hrant Tekeyan) (né en 1894), Edgar Chahine (1874-1947), L. Tutundjian (1905-1968), Carzou (Karnig Zouloumian, né en 1907) et Jansem (Jean Semerdjian, né en 1920).

A l'époque contemporaine, quelques noms se dégagent des nombreux sculpteurs de talent : Y. Kotchar (France et Arménie), H. Gurdjian (Arménie), Daria Gamsaragan (France) et R. Nakian (Etats-Unis).

les étudiants de la diaspora

Depuis les années 1960, dans le cadre des efforts réalisés par l'Arménie soviétique pour accroître les liens avec la diaspora et notamment dans le domaine éducatif, plusieurs centaines de bacheliers venant surtout des pays du Moyen-Orient (Syrie, Liban,

Jordanie, Chypre, Ethiopie, Turquie, Iran, Irak) poursuivent leurs études supérieures dans les différentes facultés de l'Université d'Etat d'Erevan.

Un quota moins élevé est accordé aux étudiants de France, Grande-Bretagne et Etats-Unis. La plupart de ceux-ci vont en Arménie au terme de leurs études universitaires dans le cadre de stages de perfectionnement en arménologie, histoire, art et musique.

Le rôle des étudiants de la diaspora ayant reçu une éducation supérieure en Arménie est important. A leur retour dans leurs pays d'origine, ils ramènent avec eux non seulement un métier ou une spécialisation, mais aussi une nouvelle sensibilité de leur arménité.

Institut kurde de Paris

LES ARMÉNIENS DANS LE MONDE

En 1844, on recense en Turquie 2,4 millions d'Arméniens. D'après les recensements réalisés par l'Eglise arménienne et le patriarcat de Constantinople, il y avait avant la première guerre mondiale 3 472 000 Arméniens d'obédience apostolique dans le monde. Mais ce chiffre peut prêter à discussion : pour des raisons économiques, notamment fiscales, les familles arméniennes ne déclaraient pas toujours les enfants auprès des autorités. Il faut y ajouter 128 400 catholiques arméniens et 49 000 protestants. Tous les Arméniens n'ayant pas été portés sur les registres des églises, on peut en fait estimer la population arménienne dans le monde en 1914 à 4,5 millions de personnes, sur lesquelles 1,5 million ont été massacrées de 1894 à 1918, soit une population d'environ 3 millions de personnes en 1920.

Cette population aura pratiquement doublé en l'espace de 60 ans et se répartit actuellement comme suit :

Asie :
Chine : 100
Chypre : 2 700
Inde : 1 800

Iran : 200 000
Irak : 16 000
Israël : 1 000
Jérusalem : 2 500

Jordanie : 1 800
 Koweït : 7 000
 Liban : 200 000
 Syrie : 135 000
 Turquie : 100 000
 Singapour, Philippines,
 Japon : 500

Amériques :

Argentine : 45 000
 Brésil : 15 000
 Canada : 40 000
 Chili : 500
 Cuba : 100
 Etats-Unis : 500 000
 Mexique : 250
 Uruguay : 13 000
 Venezuela : 1 200

Australie : 13 000

Afrique :

Afrique du Sud : 750
 Egypte : 15 000
 Ethiopie : 1 000

Soudan : 850
 Autres : 500

URSS :

Arménie : 3 000 000
 Azerbaïdjan : 500 000
 Géorgie : 500 000
 Russie : 300 000

Europe :

Allemagne : 500
 Autriche : 300
 Belgique : 1 000
 Bulgarie : 25 000
 Espagne : 300
 France : 220 000
 Grande-Bretagne : 5 000
 Grèce : 15 000
 Hollande : 100
 Hongrie : 675
 Italie : 3 000
 Roumanie : 8 000
 Suisse : 1 500
 Yougoslavie : 100

identification de la diaspora

La diaspora arménienne ne peut être comparée à aucune autre. Ainsi, en dépit de certaines similitudes, les points de convergence avec le peuple juif sont minimes. En effet, le peuple juif a perdu ses caractéristiques politiques — fondées sur un Etat organisé et indépendant — beaucoup plus tôt dans l'histoire que le peuple arménien et s'est par conséquent développé dans d'autres conjonctures historiques. Par ailleurs, l'intégration des Juifs et des Arméniens dans des pays d'élection ou de hasard

n'est pas non plus comparable, hormis pour les cas d'assimilation totale. Il semble que les Juifs se soient souvent mieux intégrés et donc mieux adaptés aux conditions de leur nouvelle patrie, assumant au cours des siècles leur dualité, ou du moins ayant mieux su tirer parti de cette situation, au point d'assumer de hautes fonctions politiques et économiques. Certes, des cas semblables se présentent pour les Arméniens : ils ont donné plusieurs empereurs à Byzance et exercé des fonctions politiques et même ministérielles dans divers pays (Turquie, Egypte, Pologne). Mais ces réussites individuelles sont exceptionnelles, et ne peuvent s'intégrer dans l'évolution du peuple arménien.

Quel que soit le pays où ils ont trouvé refuge, en Orient ou en Occident, les Arméniens ont connu au départ des conditions difficiles (1). Le plus souvent exploités, sous-estimés, traités d'étrangers, servant de main-d'œuvre bon marché, il leur a été difficile de sortir de leur condition d'opprimés constamment obsédés par les horribles souvenirs des massacres et habités par un sentiment permanent d'insécurité.

Plusieurs générations ont passé avant que les enfants des Arméniens expatriés se sentent partie intégrante d'une terre où ils n'avaient pas leurs racines, et commencent enfin à se considérer comme des citoyens à part entière de ce nouveau pays, avec les droits et les obligations qu'implique cette citoyenneté.

Les Arméniens venaient de la terre, mais peu d'entre eux l'ont retrouvée dans leur pays d'adoption. Dans leur grande majorité ils sont devenus

(1) On peut lire le récit de Georges MEDZADOURIAN, *Les exilés de la paix* (Editions Entente, coll. « Chroniques »), sur les premiers réfugiés du *xx^e* siècle et leurs difficultés d'adaptation dans la France de 1922.

des ouvriers, des artisans, travaillant d'abord pour d'autres, puis s'installant assez rapidement à leur compte propre. Les exemples d'Arméniens aisés ayant émigré avec une fortune personnelle et s'adonnant au commerce et à l'industrie sont rares ; ils ne s'expliquent que dans le cas où cette émigration fut volontaire et antérieure aux événements qui ont provoqué la dispersion des Arméniens dans le premier quart du xx^e siècle.

Les Arméniens se sont groupés autour des grandes villes et des centres industriels, souvent en communautés restreintes. Ceci leur a permis au départ de retrouver un peu de chaleur humaine sur un sol étranger, en voie d'industrialisation, et donc de bouleversement total, tant économique que psychologique, auquel il leur était particulièrement difficile de s'accoutumer. Toutefois ce regroupement les a probablement empêchés d'accéder rapidement aux avantages procurés par cette culture autre, ces traditions différentes auxquelles ils devaient s'adapter par la force des choses.

L'éducation, le mieux-être économique, l'évolution même de la mentalité des pays dans lesquels ils vivaient (atténuation du racisme et de la xénophobie due surtout aux nécessités de l'après-guerre) ont fait sortir les Arméniens de leur milieu traditionnel pour se tourner davantage vers cette autre société. D'où une dualité chez ces hommes qui n'arrivent pas à se détacher de leurs racines profondes dont ils sentent inconsciemment toute la richesse, tout en étant attirés par une autre forme de culture également riche et diverse, quoique opposée à la leur. Cette dualité a longtemps constitué un facteur de déséquilibre.

Par ailleurs, sur ces divers facteurs vient se greffer une nouvelle réalité, celle de l'Arménie soviétique, où, sur des terres qui sont historiquement les leurs,

vivent 3 millions d'hommes qui parlent sans même y penser l'arménien, vivent, sans y songer, leur arménité, et se posent des problèmes sans aucun rapport avec ceux de la diaspora arménienne. Si en Arménie la population est arménienne à part entière, en diaspora les Arméniens sont, qu'ils le veuillent ou non, des Arméniens greffés sur des Français, des Libanais, des Américains et des Australiens, et de ce fait représentent une réalité pas toujours exactement définie ou définissable.

Cette dualité des Arméniens nés d'un même peuple et d'une même race est très sensible dans la diaspora. Les Arméniens d'Arménie sont tout simplement des Arméniens, pour qui « le complexe de minorité » prend une autre signification. Ils luttent à un tout autre niveau pour leur progrès, leur bien-être et leur développement. Les Arméniens de la diaspora sont constamment en opposition, en situation de flux et de reflux par rapport aux normes des pays dans lesquels ils vivent, aux cultures et aux économies qu'ils côtoient.

fin des derniers vestiges

Un troisième élément, dont dépend en partie le sort de la diaspora, s'ajoute à ceux-ci : celui des territoires. L'Arménie soviétique ne recouvre actuellement qu'un sixième des terres historiques. S'il est vrai que le niveau de vie y progresse et que s'y développent la langue, la culture et la vie économique d'un peuple, il est également vrai qu'une grande partie des terres qui ont vu fleurir une culture riche et séculaire reste actuellement en terri-

toire étranger, notamment celui occupé par les Turcs. Là où fut l'Arménie occidentale meurent les derniers vestiges, les derniers témoignages d'une civilisation millénaire. Cette situation divise mathématiquement le dynamisme arménien et subsistera jusqu'à l'apparition d'une solution — mais la trouvera-t-on ? — politique ou diplomatique. Le problème des terres est au cœur des préoccupations des Arméniens, qu'ils vivent en Arménie ou ailleurs. Il entretient, notamment dans la diaspora, un état de tension positif auquel semble lié le sort de la communauté.

Pourquoi ce problème a-t-il, aujourd'hui encore, une telle importance ? Tout d'abord parce que, historiquement, cette situation est illégale et injuste ; ensuite, parce qu'il est évident que, réduite à ses 30 000 km², l'Arménie soviétique ne peut suffire à héberger les 6 millions d'Arméniens du globe. C'est dans les années 1970 — après le développement croissant du tourisme vers l'Arménie soviétique — que l'on remarque une nouvelle transformation dans la mentalité des Arméniens. Parmi les jeunes, de plus en plus d'étudiants, et dans les générations adultes, de plus en plus d'Arméniens aisés et intégrés économiquement, n'ayant plus à se battre pour le seul problème de la survie, prennent une conscience plus profonde de l'originalité de leurs racines et disposent en outre de moyens matériels et intellectuels à consacrer à leur arménité. Le complexe de l'Arménien étranger n'existe plus, il s'est même transformé en un sentiment de fierté ; c'est sur des bases beaucoup plus saines que les Arméniens veulent garder et faire prospérer leur arménité, même hors des territoires ancestraux. Ils acceptent alors leur dualité et se consacrent à conserver leur particularité. Aujourd'hui, la nouvelle génération commence à apprendre sa langue maternelle parce

qu'elle en sent la nécessité et pour son propre plaisir et non par obligation familiale. Elle s'intéresse à l'histoire, à l'art, à la musique traditionnelle parce qu'elle est consciente de l'originalité qu'ils ont représentée dans l'histoire humaine et qu'ils peuvent encore représenter aujourd'hui. Le mythe de l'Arménie perdue s'étirole. L'Arménie soviétique existe. Il semble que, si les Arméniens de la diaspora savent accepter leur dualité, ils pourront la vivre normalement.

Les communautés arméniennes dispersées dans le monde se sont souvent dépensées à tort, gaspillant leur énergie en des manifestations qui n'ont pas porté leurs fruits. On sent dans ce dernier quart du *xx^e* siècle un vif intérêt pour tout ce qui touche les Arméniens. Ceci laisse espérer qu'ils ne s'éteindront pas, où qu'ils se trouvent, et bien que minoritaires. Les liens avec l'Arménie ayant été rétablis, on peut croire à l'apparition d'une nouvelle génération d'Arméniens dont le développement ne sera plus déséquilibré, et qui saura trouver une harmonie propre à sa condition, même dans la diaspora.

Turquie (100 000)

Jusque dans les années 50 du *xx^e* siècle, et ceci malgré les massacres de 1915, la communauté arménienne de Constantinople (Istanbul) a été importante et bien organisée, alors que les Arméniens d'Anatolie, davantage touchés par les événements de 1915, étaient soit convertis de force à l'Islam, soit dispersés dans les pays du Moyen-Orient (Syrie, Liban, Palestine). Ceux qui n'étaient pas partis se sont réfugiés à Constantinople et, mal-

gré les difficultés qui leur étaient faites (impôts excessifs, service militaire très long), les Arméniens occupaient une situation relativement aisée dans le commerce et l'artisanat, sans parler d'une vingtaine de députés arméniens qui, travaillant pour l'Empire ottoman, croyaient travailler pour leur pays... Ils avaient de nombreuses églises, des écoles, des journaux et une vie artistique et littéraire de premier plan. Deux quotidiens, *Jamanag* (1908) et *Marmara* (1924), paraissent encore à Istanbul. Au cours des 20 dernières années, de plus en plus de difficultés leur sont faites directement ou de manière insidieuse. Des écoles sont fermées définitivement et des conditions telles imposées administrativement que les jeunes sont obligés de fréquenter l'école municipale turque. Dans les écoles arméniennes qui sont encore ouvertes, des matières telles que l'histoire, la géographie, les mathématiques, etc., sont enseignées par des professeurs turcs.

La situation économique des Arméniens est encore relativement bonne et c'est peut-être ce qui les retient encore dans ce pays, malgré un sentiment constant d'insécurité ; néanmoins, les départs d'Istanbul sont de plus en plus fréquents. En Anatolie, depuis longtemps déjà, ce n'est que par hasard que l'on rencontre, disséminés çà et là, quelques Arméniens là où ce fut dans un passé encore récent l'Arménie.

Dans une dernière tentative de remodeler l'histoire à leur manière, les gouvernements turcs successifs ont entrepris, après le massacre physique des Arméniens, une autre forme de destruction du passé arménien. Les églises et villes arméniennes qui n'avaient pas été rasées systématiquement dans le

N.B. — Les statistiques du présent chapitre sont, sauf mention contraire, des évaluations de la situation en 1979.

premier quart du ^{xx}e siècle ont été laissées à l'abandon et servent de bergeries. Des monuments sont démolis, leurs pierres servant à la construction des maisons des villageois. D'autres monuments sont présentés comme étant d'origine turque. Les tentatives faites par des archéologues étrangers pour préserver les monuments arméniens, puisqu'il semble que l'Unesco ne puisse rien, n'ont la plupart du temps pas abouti, si ce n'est pour les vestiges très connus et présentant un intérêt touristique tels que l'église d'Aghthamar sur le lac de Van. Le seul résultat auquel peuvent prétendre ces archéologues est de réaliser le plus rapidement possible des photos et des relevés de plans des églises (les villages n'existent plus)... quand ils ne sont pas accusés de pillage de trésors et d'espionnage.

Grèce (15 000)

Sans remonter jusqu'à l'époque byzantine, on peut considérer que l'installation des Arméniens en Grèce (Thrace, Macédoine et quelques îles) date des années 1870-1922. Les communautés de Salonique et de Crète remontent au ^{xvii}e siècle. Les principales villes à population arménienne restent Athènes et Salonique. Après la défaite de la Cilicie (1920) et les événements de Smyrne (1922) on comptait 52 000 Arméniens en Grèce ; aujourd'hui ils sont 15 000. La situation économique des Arméniens de Grèce est celle d'une classe moyenne. Il n'y a pas encore longtemps, il existait 23 églises et 20 écoles arméniennes dans ce pays. Trois journaux sont publiés, dont un quotidien *Azad or* (1945). Les Arméniens ont joué un rôle important dans l'industrie de la soie et du tabac.

PROCHE-ORIENT

Liban (250 000)

Développée après les massacres de 1915 et dans les années 1950, la communauté arménienne du Proche-Orient s'est progressivement déplacée de Syrie (Alep) au Liban (Beyrouth). Il y a encore quelques années, les Arméniens constituaient 7 % de la population libanaise et la majorité d'entre eux vivait dans la capitale, Beyrouth. Les couches sociales y sont diverses, allant de l'ouvrier à l'industriel et au commerçant, en passant par les professions libérales. C'est également au Liban, à Antilias, que siège le catholicos de Cilicie. Le Liban est l'un des pays de la diaspora où les partis politiques arméniens ont encore un rôle actif dans la vie de la communauté. La plupart ont leur siège dans cette capitale.

Dans le domaine de la culture arménienne, le Liban avec ses 55 journaux, dont quatre quotidiens : *Azdag* (1927), *Ayk* (1953), *Ararat* (1937), *Zartonk* (1937), ses églises, ses écoles, ses clubs, avait pris jusque dans les années 1960 la relève du rôle joué par Istanbul à la fin du XIX^e siècle et par la France dans les années 1930. Lors du conflit qui a opposé ces dernières années les forces libanaises dites progressistes et conservatrices, les Arméniens ont tâché de garder une position de neutralité. Néanmoins, ils ont été affectés par cette lutte et le nombre des victimes arméniennes touchées souvent par des

balles perdues ou des bombardements est estimé à 1 300 personnes. Quelques Arméniens du parti Dachnak ont pris les armes aux côtés des forces phalangistes et défendu les quartiers de Beyrouth pris entre phalangistes et progressistes. A titre individuel des communistes arméniens se sont engagés aux côtés des forces progressistes.

Les personnes les plus touchées par cette guerre ont été les classes moyennes et modestes, alors que les gros commerçants et industriels ont pu se réfugier à l'extérieur, notamment en France et aux Etats-Unis. Il est peu probable que même une amélioration de la situation au Liban fasse revenir les Arméniens dans ce pays. Actuellement, malgré une situation politique complexe et difficile, les écoles arméniennes fonctionnent, les journaux continuent à paraître et les Arméniens qui sont restés essaient de vivre « normalement ».

Syrie (135 000)

La communauté, rescapée pour l'essentiel des massacres de 1915, s'est organisée avec ses écoles et ses églises, notamment à Alep et Damas. La situation économique des Arméniens y est diverse. Aux côtés des petits artisans on compte également de nombreux médecins et ingénieurs appréciés de la population locale. Actuellement, tout comme de Jérusalem ou du Liban, certains jeunes Arméniens de Syrie partent pour quelques années dans les émirats arabes ou au Koweït, où ils espèrent faire fortune avant de s'installer aux Etats-Unis. Rares sont ceux qui, après quelques années d'absence, reviennent dans leur pays d'origine.

Chypre (2 700)

Des contacts ont existé entre Chypre et les Arméniens dès l'époque des Croisades. Peu importante, la communauté a laissé malgré tout ses empreintes dans le pays. Actuellement, et notamment après la guerre de 1974, elle a tendance à se disperser. Des églises et le collège Melkonian de Nicosie ont été affectés par la guerre civile chypriote.

Jordanie (1 800)

Après l'occupation en juin 1967 de Jérusalem par les Israéliens, la communauté arménienne de Jordanie s'est énormément affaiblie. Regroupée surtout à Amman, c'est une communauté de petits artisans et commerçants, d'où émergent quelques très grosses fortunes.

Israël (1 000)

Les Arméniens installés à Jérusalem depuis les temps les plus reculés ont toujours joué un grand rôle dans la vieille ville, dont un quart des territoires leur appartient. Le patriarcat arménien de Jérusalem arrive en second lieu dans la hiérarchie ecclésiastique après le catholicossat d'Etchmiadzin. Il a joué non seulement un rôle religieux important,

mais s'est également imposé dans le domaine diplomatique et culturel. Une quatrième partie du Saint-Sépulcre et la moitié de l'église de la Nativité de Bethléem appartiennent aux Arméniens, qui défendent leurs privilèges avec jalousie. Le couvent Saint-Jacques de Jérusalem avec ses 3 800 manuscrits et son trésor est l'un des principaux foyers de la culture arménienne de la diaspora ; il a également fourni des intellectuels de grande valeur, grâce à son séminaire et à son école secondaire Tarkmantschatz. Le séminaire continue à former des prêtres qui par la suite partent accomplir leur mission dans les différentes villes à concentration arménienne d'Europe et des Etats-Unis.

Malgré les départs provoqués par la guerre de 1967 vers l'Europe, les Etats-Unis et l'Australie, il reste environ 2 500 Arméniens à Jérusalem. Il existait avant la guerre de 1967 une petite communauté d'environ 300 personnes à Jaffa.

La présence arménienne est sensible dans tous les vieux quartiers de Jérusalem. Un grand passé y est encore vivant, mais la communauté qui avait gardé jusqu'à présent le plus fidèlement ses traditions, car regroupée autour de l'église et du couvent, est en train de mourir. Le spectacle des maisons qui se vident et sont vendues à des étrangers n'en est que plus désolant.

Iran (200 000)

Il semble que pour le moment la communauté arménienne d'Iran, qui remonte au XVII^e siècle, soit prospère et bien organisée. Des écoles, des clubs fonctionnent et les commerçants et artisans

aisés sont nombreux, notamment à Ispahan (Nouvelle Djoulfa), Téhéran et Tabriz. Contrairement aux autres pays de la diaspora, il existe également des paysans parmi les Arméniens de ce pays, mais de plus en plus les difficultés les poussent à se réfugier dans les villes.

Tous les ans, des milliers d'Arméniens partent en pèlerinage au couvent Saint-Thadée, érigé à la mémoire des premiers évangélistes de l'Arménie. Sur cette terre faisant partie de l'histoire des Arméniens, des milliers de tentes se dressent et, durant plusieurs jours, les Arméniens de Perse communient dans ce rassemblement religieux avec leur passé et leur foi.

Egypte (15 000)

L'Egypte est devenue au début du ^{xx}e siècle l'un des centres les plus vivants des Arméniens de la diaspora, qui se consacraient au commerce et à la politique. Jusqu'à la seconde guerre mondiale, l'Egypte et la Syrie ont été les centres de rayonnement des Arméniens du Proche-Orient où, parallèlement à une culture arménienne, étaient sensibles de fortes influences française et anglaise. Parmi les personnalités les plus marquantes de la communauté arménienne d'Egypte, Noubar Pacha a été successivement trois fois Premier Ministre et régent d'Egypte durant quelque temps. Son fils, Boghos Noubar Pacha, est le fondateur de l'Union générale arménienne de Bienfaisance dont les ramifications se retrouvent partout dans le monde. Les Arméniens y ont encore des écoles et des journaux.

Afrique (8 000)

Dans les autres pays d'Afrique, quelques milliers d'Arméniens se distinguent notamment dans le commerce et la diplomatie. Bien que peu nombreux, ils occupent dans les pays où ils se sont installés des postes importants. Une colonie s'est récemment développée en Afrique du Sud, notamment dans les centres industriels tels que Johannesburg et Le Cap. Au hasard des voyages on rencontre des Arméniens à Sierra Leone ou à Dakar.

La présence arménienne en Ethiopie remonte à plusieurs centaines d'années. L'Eglise apostolique arménienne entretient d'étroites relations avec l'Eglise éthiopienne. Communauté relativement aisée, elle a tendance à se disperser au cours des dernières années. Les pays d'élection sont dans ce cas l'Australie et les Etats-Unis. L'école arménienne qui comptait 120 élèves il y a quelques années n'en compte plus qu'une trentaine.

Australie (13 000)

Fondée à partir des années 1950, c'est l'une des plus jeunes communautés du monde ; déjà le nombre des Arméniens installés à Sydney, Melbourne, Brisbane, Adelaïde et Canberra s'élève à 13 000, chiffre relativement important pour une communauté jeune et aussi éloignée du centre vital des Arméniens. Les possibilités offertes par ce pays jeune ont attiré les Arméniens dont la situation

sociale est relativement bonne. Outre le commerce et l'industrie, ceux-ci réussissent également dans les professions libérales (médecine, enseignement, etc.).

Etats-Unis (500 000)

La communauté arménienne des Etats-Unis est actuellement de loin la plus importante de la diaspora. Elle s'est développée au début du ^{xx}e siècle à New York et ses environs, à Boston, Detroit et en Californie. Après une seconde et récente vague d'immigration depuis 1960, elle est estimée à 500 000 personnes. La plupart des Arméniens des Etats-Unis ont une situation relativement aisée dans le commerce et l'industrie, dans les professions libérales aussi : médecine, droit, université, spectacle... Un certain nombre d'entre eux ont réussi à asseoir de très grandes fortunes, dont Alex Manoogian, dont l'activité au sein de l'Union générale arménienne de Bienfaisance (AGBU) est remarquable. Dans le domaine des arts, Arshile Gorky en peinture et William Saroyan en littérature ont été les deux personnalités les plus marquantes de la communauté arménienne des Etats-Unis. Leur portée culturelle dépasse de loin le domaine arménien pour entrer dans l'art et la littérature internationaux.

De nombreuses organisations patriotiques et culturelles se développent. Il semble d'ailleurs que ce soit la communauté nord-américaine, qui (peut-être grâce à ses moyens financiers) se montre la plus dynamique dans la tâche essentielle de faire connaître les Arméniens, d'enseigner la langue et la culture et d'organiser des activités permettant à la communauté de retrouver ses racines. Contraire-

ment à d'autres pays où les écoles arméniennes sont fermées définitivement, aux Etats-Unis il s'en crée de nouvelles (11 aux Etats-Unis et 2 au Canada). Il existe au total 85 églises arméniennes aux Etats-Unis et 5 au Canada. Les organisations sociales, culturelles et de bienfaisance sont nombreuses dont la plus importante est l'*Armenian General Benevolent Union* (AGBU). 54 journaux, 8 hebdomadaires, 2 mensuels et 2 quotidiens, *Hayrenik* (1899) et *Baykar* (1923), y sont publiés régulièrement, ainsi que plusieurs hebdomadaires en anglais dont *The Armenian Mirror-Spectator*, *The Armenian Weekly*, *The Armenian Reporter*, *The California Courier* et *The Armenian Observer*. *Ararat*, une importante revue trimestrielle littéraire et artistique, est publiée en anglais par l'AGBU.

D'après les données établies par le Dr Avakian dans son livre *The Armenians in America*, la population arménienne des Etats-Unis se répartit comme suit : Massachusetts, Connecticut, New Hampshire, 90 000 ; New York, New Jersey, Pennsylvanie, Washington, 175 000 ; Detroit, Grand Rapids, Chicago, 65 000 ; Californie, 200 000 ; autres régions, 40 000 ; Canada (Montréal et Toronto), 40 000.

L'EUROPE

Grande-Bretagne (5 000)

Les Arméniens sont établis à Londres et Manchester. Cette dernière communauté remontant à 1840 a activement participé au développement de

l'industrie textile au XIX^e siècle. La communauté s'agrandit actuellement avec l'arrivée des Arméniens du Liban, de Chypre et d'Iran. Il existe deux églises arméniennes à Londres.

Italie (3 000)

La présence arménienne en Italie remonte loin dans le Moyen Age, où des contacts existaient entre marchands génois et les Arméniens de Cilicie et de Crimée. Le centre culturel des Arméniens d'Italie et même d'Europe est le couvent des Pères Mekhitaristes de Venise établi sur la petite île de Saint-Lazare. Une très importante librairie, riche notamment en manuscrits arméniens enluminés, y a été constituée (4 000 manuscrits au total), qui a été depuis sa fondation un foyer de rayonnement de la culture arménienne. Il existe à Venise même une école arménienne. 3 000 Arméniens environ sont établis à Milan, Turin et Rome. Les universités de Milan et Bergame consacrent des études à l'histoire de l'art arménien et ont organisé avec succès plusieurs expositions sur l'architecture et, il y a quelques années, un premier symposium international sur l'art arménien. Un second symposium, conséquence directe du premier, s'est tenu au même niveau en septembre 1978 à Erevan, capitale de l'Arménie. La congrégation mekhitariste de Saint-Lazare publie la revue d'études arméniennes *Pazmaveb*.

Allemagne, Autriche, Suisse (2 000)

De petites communautés arméniennes se sont formées isolément au début du xx^e siècle, puis développées dans les années 1950 en Allemagne fédérale (500) et en Autriche (300), où les Pères Mekhitaristes publient dans leur imprimerie des livres arméniens dont la revue d'études littéraires et artistiques *Handes Amsorya*. Une église apostolique dépendant d'Etchmiadzin a été élevée dans la capitale autrichienne.

Le nombre des Arméniens installés en Suisse (1 500) a crû ces dernières années. Ils sont installés à Genève et Berne, où ils ont des activités commerciales. Leur vie arménienne s'y développe de plus en plus et une nouvelle église a été récemment consacrée à Genève.

Europe de l'Est (35 000)

Les communautés arméniennes de Pologne (quelques centaines), Roumanie (8 000) et Bulgarie (25 000) remontent au Moyen Age. En Pologne, la plupart des Arméniens ont fini par se convertir au catholicisme. Bien qu'assimilés en grande partie, certains d'entre eux conservent encore, souvent inconsciemment, les traditions de leurs ancêtres. Avant la seconde guerre mondiale il y avait 50 000 Arméniens en Roumanie. Ils y ont joué un rôle important dans la vie commerciale et artisanale. Aujourd'hui nombre d'entre eux sont partis vers les Etats-Unis et l'Arménie soviétique. C'est de Bucarest qu'est originaire l'actuel catholicos de tous les

Arméniens, Sa Sainteté Vazken I^{er}. En Bulgarie, les Arméniens sont notamment concentrés à Plovdiv Sofia et Varna. Au nombre de 25 000, ils y ont plusieurs écoles et publient un hebdomadaire. Les Arméniens qui vivent encore dans les pays d'Europe orientale ont souvent plus de facilités à garder leurs traditions et leur langue.

Inde et Asie du Sud-Est (2 300)

La prospérité des Arméniens en Inde a coïncidé avec la présence britannique. Les Arméniens de Bombay et Calcutta ont joué un rôle d'importance dans le commerce de l'Inde avec l'Europe, l'Empire ottoman et la Perse. Avec le départ des Anglais, la colonie arménienne a elle aussi décliné et émigré. Cette situation est identique pour les colonies arméniennes de Rangoon et Singapour.

Amérique du Sud (75 000)

L'arrivée des Arméniens en Amérique du Sud s'est faite en plusieurs étapes. Regroupés essentiellement en Argentine, Uruguay et Brésil, ils y ont connu d'énormes difficultés dans les années 1920. Une seconde vague est arrivée en Amérique du Sud dans les années 1950-1960, notamment de Turquie. L'esprit aventurier de l'Amérique latine se greffant à l'esprit créateur des Arméniens, leur situation actuelle dans ces pays est celle d'une bourgeoisie aisée, notamment à Buenos Aires et Montevideo. Les Arméniens ont ouvert des écoles et publient des journaux. En Colombie, une ville porte le nom d'Armenia.

Exil ou désertion

*Emportez-moi dans mon pays,
traînez mon corps
à travers les places des grandes villes.
Jetez-moi dans la gueule des vagues
qui roulent et se relaient.
Mais non — l'asphalte me dépèce
et les poissons carnivores m'achèvent.
Emmenez-moi dans mon pays
Par un chemin plus sûr :
Suivez la première cigogne venue :
elle rentre chez nous.
Emmenez-moi dans mon pays
Pendant la nuit,
quand chaque brin d'herbe est un rayon vert,
Quand les hiboux au visage
innocent cèdent leur place au Saint-Esprit
et quittent les couvents en ruine,
Quand les pleines étoiles
Font de tout peuplier
L'arbre de vie où les cigognes
Prennent du repos.
Emmenez-moi dans mon pays
Sans bruit — comme on ramène un exilé ;
Ou bien de force, comme un déserteur
Sous les lazzi et les sifflets.
Emmenez-moi dans mon pays,
Que je devienne l'ermite
D'une église abandonnée,
Que je ne sorte que la nuit — coupable,
Que quelques fleurs de mon pays
Respirent de mon souffle,
Et la terre sous mes lèvres s'allège
Sur tous les ossements...*

Garig BASMADJIAN.

FRANCE : LA SOIF D'ARMÉNITÉ

220 000 Arméniens en France : développée au début du ^{xx}e siècle, c'est la plus importante colonie d'Europe occidentale et la mieux organisée avec ses associations, ses journaux, ses écoles et une vie communautaire et culturelle relativement développée.

La moitié environ de cette population arménienne est regroupée dans la région parisienne. A Paris même, ils sont nombreux dans les quartiers de Belleville et les IX^e et X^e arrondissements. Mais ils se sont surtout établis dans les environs de la capitale : Alfortville, Le Kremlin-Bicêtre, Gentilly, Bagneux, Cachan, Issy-les-Moulineaux, Clamart, Sèvres, Chaville, Viroflay, Versailles, Asnières, Bois-Colombes et Arnouville-les-Gonesse. En nombre plus restreint on les retrouve également au Pré-Saint-Gervais, aux Lilas, à Noisy-le-Grand, Enghien, Montmorency. Dans le centre de la France ils sont regroupés à Lyon et sa périphérie : Saint-Etienne, Saint-Chamond, Décines, Vienne, Valence, Romans. Plus à l'est, la région grenobloise compte également une petite colonie arménienne. Dans le sud, Marseille est le centre et à l'origine le berceau de la colonie arménienne de France qui a rayonné ensuite

vers les environs : Saint-Antoine, Freize, Beaumont, Saint-Jérôme, Saint-Loup, Sainte-Marguerite, Aix-en-Provence, Gardane, La Ciotat, Toulon, Draguignan, Nice. Il est évident qu'après avoir été regroupés à leur arrivée en France, certains d'entre eux se sont dispersés dans d'autres villes pour des raisons économiques et sociales, et il n'est pas rare que lors d'un voyage on retrouve de façon inespérée une famille d'Arméniens.

Les liens des Arméniens avec la France remontent au Moyen Age, et notamment à l'époque des Croisades où la Cilicie avait établi des échanges commerciaux avec Nîmes, Montpellier et Marseille. En 1321 le roi de Cilicie, Léon IV, avait accordé des privilèges aux marchands de Montpellier où, selon les historiens, était affichée à l'université une liste des monnaies arméniennes avec leur équivalence en monnaie française. Il est également probable qu'à la chute du royaume de Cilicie un certain nombre d'Arméniens s'établirent en France, surtout dans les villes commerciales du Sud. Sous les règnes de Louis XIII et Louis XIV les cardinaux Mazarin et Richelieu, conscients des relations étroites des Arméniens avec le Proche-Orient, leur accordèrent des facilités commerciales. Ce sont eux qui introduisirent en France la soie, les peaux, les tissus, etc. Mais l'importance que semblaient prendre les Arméniens dans le commerce méridional de la France inquiétèrent le gouvernement local. En 1622, la ville de Marseille interdit aux Arméniens de voyager sur des bateaux français et leur imposa en outre de réinvestir leurs gains dans l'achat de produits français. Pourtant, en 1660, le cardinal Mazarin autorisa les Arméniens établis à Gênes et à Livourne à s'installer à Marseille. En 1673, Yerevantsi Voskan ouvrit à Marseille une imprimerie qui fonctionnera jusqu'en 1710. Au

xvii^e siècle, un Arménien introduit le café en France et ouvrit en 1654 à Marseille l'un des premiers cafés de France, tandis qu'en 1760 Jean Althen (Hovhannes Alten) innova la culture de la garance dans le sud du pays.

En 1810, Napoléon créa une chaire d'arménien à Paris : elle fonctionne toujours.

Ces quelques éléments démontrent la présence des Arméniens en France depuis plusieurs siècles.

Vu l'importance que prenait la communauté arménienne, en 1904 Mantachoff fit ériger, rue Jean-Goujon à Paris, l'église qui célèbre encore aujourd'hui la messe selon le rite apostolique arménien.

Après la première guerre mondiale et les massacres perpétrés en Turquie en 1915, les Arméniens arrivèrent en France en grand nombre et le plus souvent dans une situation déplorable. Ils s'installèrent tout d'abord à Marseille et dans les environs, puis peu après dans les centres industriels de Lyon et de Paris. Quant aux familles riches, celles des Mantachoff, Gulbenkian, Boghos Nubar, si elles n'ont pas de résidence fixe en France, elles y passent une grande partie de l'année pour leurs affaires.

Le nombre des Arméniens vivant en France avant la première guerre mondiale peut être estimé à environ 2 000 personnes. Après les massacres de 1915, la cession de la Cilicie par la France à la Turquie et les événements de Smyrne, de 1920 à 1922, 400 000 Arméniens quittèrent la Turquie : la moitié pour les pays arabes avoisinants, l'autre moitié pour la France et les Etats-Unis. Embarqués sur des bateaux bondés, ceux d'entre eux qui au départ projetaient de s'expatrier aux Etats-Unis, devant les difficultés rencontrées à Marseille et la longue attente imposée par les formalités, renoncèrent par centaines de milliers à poursuivre leur

voyage et s'installèrent en France. La plupart ne connaissant ni le français ni l'anglais, il leur importait peu de s'installer en France ou ailleurs. Quoi qu'ils fassent et quel que soit le lieu, ils auraient les mêmes difficultés — si ce n'est qu'aux Etats-Unis, pays neuf, ils auraient peut-être plus rapidement accès à de meilleures conditions matérielles. Ce sont des rescapés, des hommes et des femmes apeurés, endeuillés, dépouillés et qui recherchent avant tout un havre de paix et de sécurité où les enfants qu'ils ont sauvés des massacres et ceux encore à naître pourront grandir à l'abri.

Il ne fait pas de doute que la situation financière des Arméniens à leur arrivée en France est très difficile. Ils ne connaissent pas la langue du pays qui les accueille, non plus que ses lois, et sont par là facilement exploitables. Ces Arméniens sont peut-être les premiers immigrants méditerranéens à fournir, de longues années durant, une main-d'œuvre docile. Ceux qui sont arrivés en 1921-1922 ont connu relativement moins de difficultés pour s'installer et trouver un travail que la seconde vague de la fin de 1922.

Des mois durant les Arméniens sans travail sont logés dans des camps des environs de Marseille en attendant que soit résolue leur situation. C'est tout d'abord comme manœuvres et pour les gros travaux qu'ils sont engagés. D'après les statistiques publiées en 1924 par une revue russe, sur les 13 330 ouvriers arméniens recensés en France, 1 143 travaillaient dans les mines, 2 000 en usine, 572 aux chemins de fer, 5 693 dans l'industrie lourde et 3 922 comme manœuvres. La marge d'erreur ne semble pas très importante si l'on estime à environ 60 000 le nombre des Arméniens établis en France en 1924. La situation est tout à fait nouvelle pour les femmes qui entrent dans la vie active. Le travail manuel ne fait

pas peur aux Arméniens habitués le plus souvent à de rudes conditions de vie. C'est de l'isolement spirituel que ces réfugiés politiques, souvent apatrides, souffrent le plus.

La France émerge elle aussi de la guerre, la situation n'est pas facile et la xénophobie et le racisme se font sentir en maintes occasions. On fait comprendre très souvent à l'Arménien qu'il est un étranger : on se moque de sa langue, de ses coutumes et même de sa façon de s'habiller. Le complexe qui s'installe en lui mettra deux ou trois générations à disparaître.

Jusqu'en 1930 environ, jusqu'à la crise qui touchera la France quelques années plus tard, 90 % des Arméniens vivent du travail de leurs bras. Très peu d'entre eux, quoique venus de la terre, retrouveront un travail agricole. D'abord parce que le monde du paysan français est clos et aussi parce que la demande de main-d'œuvre est surtout sensible dans l'industrie, et que la vie en ville permettait aux exilés de se regrouper facilement.

Après la crise économique mondiale, la situation des Arméniens, à peine installés mais toujours réfugiés, devient plus difficile. La loi Laval limite à 10 % la proportion d'ouvriers étrangers dans les usines du pays. Pour beaucoup, cela signifie le chômage. C'est peut-être cette même conjoncture qui pousse certains à entreprendre, au prix d'énormes difficultés, un travail artisanal à leur compte ou encore à ouvrir des boutiques. C'est ainsi qu'on les voit de plus en plus se lancer dans la confection, la bonneterie, la cordonnerie, le travail des marchés, etc. Ils se sont établis dans les principales villes de la périphérie parisienne. La situation est identique dans la région marseillaise : si nombre d'entre eux habitent la ville même de Marseille, la plupart ont préféré s'installer dans les environs.

Ceux qui ont réussi ainsi à se faire une petite situation construisent leur maison dont ils deviennent propriétaires. Dans la région lyonnaise ils se répartissent entre Décines, Vienne, Valence, Saint-Chamond, Saint-Etienne, où ils travaillent surtout dans la sidérurgie, les usines textiles et les mines. Ainsi s'organise peu à peu leur vie matérielle. Quant à leur vie spirituelle, elle laisse à désirer. Certes, ils ont des églises où les dimanches et jours de fête ils peuvent se retrouver. Les différentes associations et les partis politiques organisent des fêtes, des soirées, des rencontres, mais cette communauté ne s'est pas encore trouvée. En outre, des luttes intestines et intercommunautaires se font déjà jour entre les partis. La communauté est à la recherche de quelque chose, qui n'est autre que la terre perdue. Pour les uns, le but final et définitif ne peut être que l'Arménie, et donc l'Arménie soviétique, en plein essor, en pleine reconstruction, et d'où n'arrivent les nouvelles que très sporadiquement. C'est une véritable soif d'arménité qui les tient. Leur regard est constamment tourné vers ce pays, encore mal connu à l'époque et idéalisé. Pour les autres, le régime même de l'Arménie fait qu'ils repoussent l'hypothèse d'un pays où tous pourraient se regrouper. D'où une division de la communauté en différents groupes, presque des clans, si bien qu'au lieu de rechercher une solution commune à leurs problèmes, à leur vie en terre étrangère, les Arméniens se divisent d'emblée et s'affaiblissent.

A côté des rescapés venus des fins fonds de l'Anatolie, de Van, de Cilicie et des pays arabes, il existe également une certaine élite intellectuelle dont la situation est encore plus difficile. Ces hommes instruits, pour la plupart enseignants et journalistes, réduits à la langue et à la culture arméniennes, ne savent souvent rien faire de leurs dix doigts ; ils

connaissent une vie précaire et trop souvent dépendante de l'aide communautaire. Il est évident qu'une communauté encore mal installée en pays étranger ne peut fournir indéfiniment l'effort nécessaire au maintien de ses artistes et de ses intellectuels.

Il n'existe pratiquement pas d'écoles pour les jeunes, qui iront donc à la communale de leur ville, et qui en grandissant entreront en conflit avec leurs parents. D'un côté une éducation française, de l'autre une éducation arménienne traditionnelle qui souvent leur deviendra incompréhensible. Certaines âmes dévouées ouvrent des écoles du jeudi ou du dimanche où durant deux heures et après un long voyage les petits Arméniens viennent une fois par semaine apprendre l'alphabet et les chants arméniens traditionnels — vite effacés par l'école du lendemain.

En 1928 est transférée dans la région parisienne l'école de jeunes filles Tbrotzassère, dont la plupart des élèves sont orphelines. Encore aujourd'hui elle compte 70 à 80 élèves, alors que la communauté compte 220 000 personnes. Une école de garçons existait à Paris dès le XIX^e siècle. Transférée en 1925 à Sèvres, elle est devenue le collège Moorat-Raphaël. Une centaine d'élèves, dont certains viennent de l'étranger, peuvent y préparer leur baccalauréat. Fermée durant la seconde guerre mondiale, l'école rouvrit ses portes en 1946. Aujourd'hui, le collège envisage la création d'une section primaire, d'une maternelle, et accepte les jeunes filles en externat.

Boghos Nubar Pacha et l'Union générale arménienne de Bienfaisance ont fait construire en 1928 le pavillon Marie-Nubar des étudiants arméniens à la Cité universitaire de Paris. C'est le neuvième des pavillons de la Cité. De nombreux étudiants arméniens y ont séjourné au cours de leurs études,

une préférence étant accordée à ceux venus de l'étranger (Istanbul, Liban, Syrie, Perse). Ce n'est qu'en 1971 que le pavillon devient mixte. Son administration est aujourd'hui autonome.

Egalement sur initiative de Boghos Nubar Pacha et de l'UGAB (Union générale arménienne de Bien-faisance), la bibliothèque Nubar a été fondée en 1910 au Caire, les livres étant offerts par Boghos Nubar, Calouste Gulbenkian et l'archevêque de Constantinople Malachia Ormanian. Le 15 juin 1929 a lieu l'inauguration de la bibliothèque Nubar à Paris. Elle compte 30 000 volumes en arménien ou autres langues, des journaux et revues. Malgré les conditions difficiles des années 1930 à Paris, la culture et surtout la littérature arméniennes ont pu ainsi connaître un nouvel essor.

Les « écrivains parisiens des années 1930 » auront en effet une influence remarquable sur la littérature de la diaspora, modelant une nouvelle expression de l'art et de la littérature arméniens, plus proche de la littérature occidentale. Les poètes du groupe sont : Nigoghos Sarafian, Puzant Topalian et Chahan Chahnour (Armen Lubin). Les romanciers : Hratch Zartarian, Zareh Vorpouni, Vazken Chouchanian, Nichan Bechiktachlian introduisent une approche plus libre de la littérature.

Manouchian ou la double liberté

Avec la seconde guerre mondiale c'est une nouvelle étape qui commence dans la vie des Arméniens de France. Ceux qui avaient été massacrés, déplacés,

repoussés et avaient défendu une certaine idée de la liberté ne peuvent pas rester indifférents à la tragédie qui se joue en Europe. Leur horizon s'élargit, dépassant le cadre strictement arménien pour s'ouvrir vers des dimensions plus larges, mais aussi plus imminentes : le danger du fascisme, l'occupation de la France. Les Arméniens s'engagent dans la Résistance et luttent aux côtés des Français pour la défense d'un pays qui est devenu en partie le leur. A ce facteur s'ajoute le fait que l'Arménie est aussi impliquée dans la lutte, puisque les Allemands sont en guerre contre l'Union soviétique qu'ils commencent à envahir. Des Arméniens d'Arménie soviétique combattent dans les rangs de l'Armée Rouge et il est certain que dans l'esprit des Arméniens entrés dans la Résistance se dessinait une double conception de la liberté. D'abord la défense de la France, mais aussi celle de l'Arménie soviétique, une fois de plus menacée. Par ailleurs, la Résistance et la guerre ont redonné une vigueur nouvelle à la jeunesse arménienne de France qui commence alors à se libérer de ses complexes, prend conscience de son originalité et de sa force (elle est française, née en France) et se prépare à s'organiser sur des bases nouvelles.

En 1925 était arrivé en France Missak Manouchian, orphelin rescapé des massacres de 1915. Poète, ayant travaillé dans les usines de Marseille et de Paris, il fonde en 1930 le journal *Tchank*. Entré au Parti communiste en 1934 il y devient responsable de la section centrale des immigrés. En 1935, il est nommé rédacteur en chef du journal arménien *Zangou*. En 1942, il entre dans les francs-tireurs et partisans français immigrés. Commissaire politique aux effectifs en 1943, il est nommé responsable et chef militaire des francs-tireurs et partisans immigrés de la région parisienne. Le « groupe

Manouchian », composé d'étrangers et de nombreux Arméniens, est un des plus actifs de la Résistance, et contribue par son action à saboter les activités allemandes dans la région parisienne. Arrêté, Manouchian est fusillé avec une partie de son groupe le 21 février 1944. Comme le montre le film de Frank Cassenti, *L'affiche rouge* (1976), les actions de Manouchian et de son groupe furent importantes non seulement par leur efficacité, mais aussi par leur signification.

Ces hommes n'avaient pu rester indifférents aux malheurs du pays dans lequel ils vivaient. Ils avaient encore en mémoire leurs propres souffrances. Manouchian déclarait : « La politique de l'Allemagne impérialiste dans le passé, de l'Allemagne hitlérienne aujourd'hui est à l'origine des massacres de 1914-1918 du peuple arménien et des malheurs sans fin des peuples d'Europe actuellement asservis. En jetant ma grenade, je soulageais ma conscience... »

C'est après la seconde guerre mondiale que des associations vont fusionner, d'autres se créer et reprendre le flambeau des espoirs de la communauté. Si les responsables des tendances très diverses sont relativement radicaux dans leurs positions et les causes qu'ils défendent, la plupart des représentants de la colonie arménienne de France cherchent au contraire une unité, un rassemblement où tous pourraient se retrouver et se sentir arméniens en dépit d'opinions politiques divergentes.

Ces espoirs ont été confiés un certain temps à l'Eglise. Mais, par suite de l'évolution de la pensée ou de la crise générale de l'Eglise, elle n'a pas su répondre à toutes les aspirations de la communauté. Elle a, bien sûr, participé aux commémorations des grands événements de l'histoire arménienne. Elle a célébré les fêtes religieuses et apporté son soutien

aux manifestations culturelles et spirituelles, mais elle n'a pas toujours su émettre le rayonnement qui eût rassemblé les Arméniens autour d'elle.

le retour

A la fin de la seconde guerre mondiale c'est non seulement l'enthousiasme de la paix, mais aussi le souffle d'un nouvel espoir qui réveillent les Arméniens de France. Cet espoir vient d'Arménie. Pour la première fois dans l'histoire séculaire de leur peuple, les Arméniens sont appelés à regagner la mère patrie. L'idée même de rapatriement a une importance primordiale dans l'évolution morale des Arméniens. Un nouvel horizon se dessine pour eux, celui d'une vie enfin paisible sur les terres ancestrales. L'Arménie prévoit en effet de rapatrier environ 100 000 personnes des divers pays de la diaspora (France, Iran, Irak). Alors qu'un quota de 7 000 personnes a été fixé, 20 000 Arméniens de France demandent à regagner l'Arménie soviétique. Environ 8 000 d'entre eux pourront partir en plusieurs caravanes. Mais le pays sort de la guerre et les conditions économiques y sont difficiles. Toutefois on accordera des facilités d'installation aux rapatriés, même si par la suite ceux-ci ne sont pas toujours contents de la façon dont on les a reçus.

Ils n'arriveront pas toujours à s'adapter à leurs nouvelles conditions de vie. Ils venaient d'un pays capitaliste et se retrouvent dans un pays socialiste à l'éthique diamétralement opposée. Mais, venus

volontairement, ils y retrouvaient au moins le ciel, la terre, la langue, la culture, en un mot leurs origines.

les associations

Dans l'enthousiasme fut créée après la guerre l'Association des Jeunes arméniennes de France, la JAF. C'était à l'époque la seule regroupant des gens venus de tous les milieux et horizons politiques ; elle suscita un nouvel intérêt pour l'Arménie et les Arméniens parmi la jeunesse. Association patriotique, elle se donnait pour tâche d'inculquer à la jeunesse l'essence de l'arménité sous ses diverses formes : la langue, la culture, l'amour de la patrie, les traditions. Simultanément, elle créa un mensuel en langue française, *Notre Voix*, qui paraît encore aujourd'hui, avec parfois quelques interruptions dues à des difficultés d'ordre financier. Dans la lignée de ses objectifs, cette association organisait avec l'Union culturelle française des Arméniens de France (UCFAF) la commémoration de l'anniversaire de l'Arménie soviétique, et plus tard des voyages touristiques.

Après avoir déclenché une dynamique parmi les jeunes, l'association s'affaiblit faute de relève. Aujourd'hui elle repart sur de nouvelles données en basant son action sur la propagation de la langue et de la culture arméniennes.

En 1948 a été également créée l'association « Nor Seround » (Nouvelle Génération) dont la plupart des membres étaient des enfants de Dach-

naks. Ses objectifs étaient également de perpétuer l'esprit arménien parmi la jeunesse, de lui apprendre la langue et les traditions du pays. Un fossé se creusait dès le départ entre la JAF et le Nor Seround, la première étant inconditionnellement du côté de l'Arménie soviétique et la seconde tout aussi systématiquement opposée.

La situation était identique dans les associations regroupant davantage d'adultes : d'une part l'UCFAF et d'autre part le Dachnaktsoutioun. L'UCFAF est une association culturelle et patriotique créée après guerre qui se range aux côtés de l'Arménie soviétique. Par contre, le Dachnaktsoutioun est un parti politique qui existe depuis fort longtemps. Toutefois, les conditions de la France font qu'il perd quelque peu son caractère politique. En France ces deux mouvements sont souvent opposés dans l'esprit de la communauté. Ils ont également pour but de maintenir les Arméniens dans un esprit de profonde arménité et de les inciter à ne pas oublier leur langue et à l'apprendre à leurs enfants. Si les objectifs sont les mêmes, les méthodes diffèrent. L'UCFAF organise des soirées commémoratives, célèbre l'anniversaire de l'Arménie soviétique et y organise des voyages touristiques ; le Dachnaktsoutioun a, lui, longtemps rejeté tout ce qui a trait à l'Arménie soviétique. En effet, l'attitude de certains reste paradoxale : ils veulent d'une part perpétuer à tout prix leur arménité, en général au prix d'efforts réels — écoles de langues et de chant, colonies et camps de vacances pour les jeunes, soirées littéraires et spectacles folkloriques, etc. En même temps, ils résistent à la réalité de l'Arménie soviétique. Pour des raisons politiques, ils veulent ignorer que, plus que partout ailleurs, c'est là que l'Arménien est entièrement arménien et que de remarquables progrès y ont été accomplis — malgré certaines bavures

politiques des années 1930 et 1940. Toutefois cette attitude semble changer aujourd'hui.

L'Union générale arménienne de Bienfaisance est née en Egypte et son œuvre est importante encore aujourd'hui du fait de gros moyens financiers qui lui permettent d'agir efficacement. En 1911, des sections de l'UGAB sont créées à Marseille et à Paris et c'est en 1921 que le siège en est transféré à Paris où vit depuis 10 ans Boghos Nubar Pacha, son fondateur.

Dans les premières années de son activité, l'UGAB a essayé de soulager les Arméniens nouvellement installés en France ou ailleurs ; elle a aussi entrepris une action en Arménie soviétique où parviennent des collectes d'argent. On fonde la petite ville de Nubarachen, devenue depuis Sovietachen. L'UGAB finance également des hôpitaux et des écoles en Arménie.

A la mort, en 1930, de Boghos Nubar Pacha, Calouste Gulbenkian est nommé président de l'Union. Après la guerre le siège en est transféré à New York mais Paris reste l'un des principaux centres de cette Union. A côté des manifestations culturelles et touristiques qu'elle organise, l'Union a recueilli des orphelins, soutenu des intellectuels et accordé des bourses d'études.

La Fondation Calouste Gulbenkian, dont le siège se trouvait à Paris, a été transférée à Lisbonne durant la seconde guerre mondiale. Créée par un homme (« Monsieur 5 % ») qui comptait parmi les plus grosses fortunes du monde, la Fondation Gulbenkian a des activités multiples dans le domaine international des lettres et des arts. Les bourses accordées aux étudiants arméniens, les livres publiés (souvent en langue étrangère) sur les Arméniens n'en sont qu'une partie. Une représentation de la fondation existe toujours à Paris.

Les autres associations arméniennes comme le club des jeunes de l'UGAB, le Yantz Club, l'Union des Etudiants arméniens d'Europe ont mené à leur niveau une action à peu près identique, essayant de regrouper, selon les milieux qu'elles touchaient (bourgeoisie aisée, étudiants, milieux d'affaires, etc.), des Arméniens à la recherche d'une nouvelle approche de leur arménité.

Il serait difficile de citer ici toutes les associations arméniennes de France, qui sont nombreuses, et ne regroupent parfois qu'un nombre très limité de personnes. Citons néanmoins un mouvement restreint et fondé parmi les jeunes en 1976 : Libération arménienne. Contrairement à tous les autres mouvements, Libération arménienne appelle à la lutte armée contre le pouvoir turc, préconise des actions de guérilla et des coups d'éclat. Elle est convaincue que ce n'est pas par la voie diplomatique que les terres reviendront aux Arméniens. Libération arménienne publie un journal, *Hay Baykar*, dans lequel elle défend ses opinions et n'a à notre connaissance eu recours à aucune action d'éclat jusqu'à présent.

Un seul parti politique colore ces associations : le parti Dachnak. Quant aux communistes arméniens, ils n'ont pas de mouvement qui leur soit propre. Ils font partie à titre individuel du Parti communiste français et profitent des occasions qu'offre la conjoncture pour faire connaître les problèmes arméniens.

Les partis Ramgavar et Hentchakian, dont les origines remontent à la fin du XIX^e siècle, existent certes en tant que partis politiques, mais leur action n'a pas une grande portée en France. Leurs membres sont en général disséminés en d'autres associations. Aux Etats-Unis et au Liban le parti Ramgavar reste actif. Le parti Hentchakian a encore une certaine portée au Liban.

Arméniens au commissariat

Avec le tourisme, la dissipation du mystère qui entourait l'Arménie et une meilleure connaissance du pays, les manifestations organisées par les associations traditionnelles perdent actuellement quelque peu de leur attrait auprès de la population.

La même lassitude se manifeste dans tous les milieux arméniens à l'égard de la commémoration du génocide. Dans les premières années, cette date terrible se célébrait dans le recueillement et la douleur générale empreinte d'indignation et de révolte. Les années ont passé. Des requêtes ont été en vain présentées aux Nations Unies. Certains ont entrepris une action auprès du gouvernement français, sans résultat : aux prises avec des problèmes économiques et politiques plus urgents, les grandes puissances occidentales se soucient peu d'exiger que le massacre des Arméniens soit officiellement reconnu et que leurs terres, dans le cadre des limites définies par le président Wilson, leur soient rendues.

Il est probable que, si une solution peut être apportée au problème des terres et de la reconnaissance du génocide par les Turcs, elle ne pourra venir que de l'Arménie soviétique. Aujourd'hui, les jeunes Arméniens ne se sentent plus concernés par la façon dont on commémore ce génocide dans la diaspora. Les Arméniens passent un jour entier à l'église puis ils vont déposer une gerbe au monument aux morts avant de passer la soirée à écouter des discours passéistes qui ne touchent plus les jeunes. Toutefois, les conséquences du 24 avril ont

été trop horribles, ses suites politiques trop injustes pour que cette date ne reste pas une préoccupation constante, sans parler du fait que sa commémoration est le seul événement communautaire qui rassemble les Arméniens.

C'est dans cette atmosphère que se célèbre chaque année, et non sans péripéties, la commémoration du génocide de 1915. L'existence de relations diplomatiques entre la France et la Turquie oblige les associations à prendre quelques précautions lors de l'organisation des cérémonies, qui ont lieu généralement dans le silence et le recueillement. Toutefois, à l'occasion du 60^e anniversaire, en 1975, une partie de la communauté a tenté d'organiser des marches en direction de l'ambassade de Turquie. Les « manifestations » étant interdites par la préfecture, elles se sont achevées par l'intervention des forces de police et l'arrestation de quelques jeunes gens. En 1973, l'inauguration d'une plaque commémorative « à la mémoire du million et demi d'Arméniens victimes du génocide ordonné par les dirigeants turcs en 1915 », en l'église arménienne de Marseille, a provoqué le rappel de l'ambassadeur de Turquie en France. Le 24 avril 1978, l'église arménienne de Paris ne pouvant contenir tous les fidèles, une centaine de personnes attendaient la fin de la messe à l'extérieur. La police a alors bouclé les deux extrémités de la rue Jean-Goujon et demandé aux personnes présentes de se disperser. Elles ont protesté, un affrontement verbal a suivi et 50 personnes ont été emmenées au commissariat. Les CRS étaient intervenus en l'absence de toute manifestation et de tout désordre, et avaient matraqué plusieurs personnes. La communauté arménienne, frappée de stupeur, ne s'explique toujours pas les mobiles de l'intervention de la police française à la porte de son église...

quelques noms

Comme tous les Français les Arméniens ont aujourd'hui une vie économique assez bien organisée et se sont adaptés assez aisément aux conditions de la vie en France. Que ce soit dans les professions libérales ou artisanales, ils ont en général une situation relativement aisée.

Certains ont acquis en France et à l'étranger, par leur talent, une certaine renommée. Ainsi :

Littérature : Arthur Adamov (Adamian), Henri Troyat (Torossian), Vahé Katcha (Khatchadourian), Rouben Melik, Armen Lubin (Chahan Chahnour).

Spectacles et audio-visuel : Charles Aznavour, Alice Sapritch, Rosy Varte, Line Dourian, Henri Verneuil (Malakian), Georges Leroy.

Peinture : Léon Tutundjian, Carzou (Karnig Zouloumian), Jansem (Jean Semerdjian), l'humoriste Kiraz (Edmond Kirazian).

Université : Charles Dedeyan, Sirarpie Der Nersessian.

la presse

Les journaux et revues arméniens qui ont paru ou paraissent encore en France sont très nombreux. Dès la fin du XIX^e siècle des journaux ont paru en langue arménienne. La plupart n'existent plus. Ils

ont été remplacés par des périodiques bilingues ou en langue française, d'un accès plus facile pour la nouvelle génération.

Parmi les publications littéraires importantes aujourd'hui disparues citons : *Anahit* parue sous la direction d'Archak Tchobanian, *Zvartnotz* de Hrant Palouyan, *Andastan* de Puzant Topalian, et les mensuels *Guiank ev arvesd* (*Vie et art*) et *Menk* (*Nous*). Paraissant surtout grâce aux efforts déployés par leur « rédacteur en chef - éditeur - imprimeur », elles ont disparu à la mort de leur fondateur. Ces revues et journaux de valeur n'ont pas été remplacés par la nouvelle génération, notamment pour des raisons financières et linguistiques.

Pour les Arméniens, écrire est une passion. Mais en terre étrangère écrire en arménien ne peut être une profession. Qu'ils soient responsables ou collaborateurs de journaux, les Arméniens qui écrivent et qui ont du talent — à de rares exceptions près — ne peuvent vivre de leur travail comme d'autres journalistes et doivent obligatoirement exercer un autre métier. Ecrire devient alors un passe-temps non rémunéré. En fait, demander des honoraires n'effleure même pas la pensée des Arméniens de France. On se demande comment et au prix de quelle volonté il existe aujourd'hui en France des écrivains de langue arménienne. Cette ténacité tient sans doute au respect et à l'amour de la langue qui caractérisent ce peuple.

En 1925, Charvarch Missakian fonde à Paris le quotidien de langue arménienne *Haratch*, qui reste le seul quotidien de langue arménienne en Europe occidentale. A la mort de Missakian, sa fille Arpik Missakian a repris la tâche de son père et assume encore aujourd'hui la direction du quotidien. Journal sociopolitique, *Haratch* publie depuis peu un supplément littéraire mensuel.

Avedis Alexanian fonde en 1958, et dirige toujours, l'hebdomadaire en langue arménienne *Achkharh* qui, de contenu littéraire et social, se range résolument aux côtés de l'Arménie soviétique dont il diffuse les nouvelles au même titre que celles de la vie arménienne en France. *Haratch* et *Achkharh* sont les seuls à être dirigés par des journalistes professionnels. Ils vivent de leurs abonnements et de la publicité. Parmi les mensuels importants paraissant en langue française et consacrés aux Arméniens (vie sociale, associative, culturelle et artistique) méritent d'être signalés : *Notre Voix*, *Haiastan*, *Armenia*, *Hay Baykar*. La prestigieuse *Revue des Etudes arméniennes*, fondée au début du siècle, qui reparait après une interruption de quelques années, regroupe une fois l'an des articles scientifiques, historiques, littéraires, linguistiques, artistiques signés des meilleurs spécialistes. Elle apporte très souvent du nouveau et rend compte des recherches et des découvertes les plus récentes. C'est un instrument de travail indispensable pour tous ceux qui font des recherches sérieuses sur les études arméniennes.

La vie arménienne en France est diverse. Elle a connu des époques de grande activité pour retomber durant quelque temps en sommeil. Aujourd'hui, la nouvelle génération concentre son attention sur la vie culturelle, tenue par la soif de ses origines, et la plus importante communauté arménienne d'Europe trouve une nouvelle vigueur dans son arménité.

CONCLUSION

Contrairement à d'autres peuples anciens du Moyen-Orient, les Arméniens sont bien vivants. Frappés pour un million et demi d'entre eux par le génocide de 1915, dispersés dans le monde entier ou regroupés sur une partie de leurs terres, les Arméniens sont plus vivants et prospères que jamais.

Il existe une Arménie. Non plus l'Arménie historique, aujourd'hui annexée à la Turquie, mais l'Arménie soviétique. Diminuée des neuf dixièmes, elle résulte d'une révolution menée par des Arméniens et se développe selon une voie socialiste. Elle est devenue le centre vital de l'arménité.

Aux côtés de cette Arménie, il existe également une très importante diaspora arménienne, pratiquement équivalente en nombre à la population de l'Arménie. Pour les 3 millions d'Arméniens de la diaspora les racines sont un problème essentiel. Ils doivent constamment lutter contre l'assimilation, car de leur arménité dépendent leur vitalité, leur survie. Après s'être acharné à leurs racines dans le premier quart du ^{xx}e siècle, la fin de la seconde guerre mondiale et la fièvre de mieux-être des pays occidentaux semblent acheminer les Arméniens de la diaspora vers l'assimilation. Les enfants parlent rarement l'arménien. Lire ou écrire leur langue semble être un exploit pour ceux qui sont nés dans l'exil, hormis dans les pays du Moyen-Orient où les écoles sont nombreuses et la communauté regroupée. Ils connaissent de moins en moins

les chants arméniens, vont moins à l'église, contractent parfois des mariages mixtes. Certains dirigeants sont pessimistes et ne voient aucune possibilité pour limiter ce grave danger.

L'Arménie soviétique est-elle une solution ? La diaspora ne se reconnaît pas unanimement en elle. Certains rêvent d'une Arménie indépendante, sur les terres conquises par l'Empire ottoman. D'autres songent à une Arménie réunifiée par-delà les séparations de l'Est et de l'Ouest. S'il était possible à tous les Arméniens de s'installer en Arménie soviétique, le feraient-ils ? Son territoire — 30 000 km², montagneux — ne pourrait suffire à héberger 6 millions d'Arméniens. Une alternative existe : dans le cadre de négociations d'Etat à Etat (URSS-Turquie), une partie des territoires pourrait être restituée à l'Arménie. Cette alternative semble pour l'instant rejetée.

La diaspora est-elle alors condamnée ?

Les conditions ont changé, le complexe a fait place à la fierté, l'ignorance a fait place à une soif toujours plus profonde de l'arménité. Les contacts avec l'Arménie soviétique s'approfondissent. On peut espérer que les Arméniens de la diaspora ne s'assimileront pas, mais qu'au contraire ils donneront naissance à une nouvelle forme d'arménité, dont l'évolution sera parallèle à celle de l'Arménie soviétique. Les liens avec les racines ne sont plus coupés.

ANNEXES

gastronomie

Aussi bien que par son mode de vie, son art, sa littérature, ses traditions, un peuple se caractérise par son art culinaire. Les femmes arméniennes il y a encore quelques années passaient de longues heures dans la cuisine à préparer des plats très recherchés. La tradition culinaire était différente selon les régions, Anatolie, Arménie orientale ou Arménie occidentale. C'est, semble-t-il, à Istanbul que l'on trouvait les plats les plus fins et demandant le plus de travail. Avec la dispersion, la fusion dans le monde moderne occidental et la mort des grand-mères, la nouvelle génération d'Arméniens n'a plus autant de temps à consacrer à la cuisine traditionnelle. Des recettes se perdent. Il est malheureux qu'en diaspora, dans une quarantaine d'années, peu d'Arméniens sauront cuisiner les plats à base de blé, de pois chiches, de feuilles de vignes, de pâtes et de fromage parmi tant d'autres. L'huile d'olive accompagne très souvent les plats arméniens. La viande est mijotée avec des légumes.

tan abour (sipas)

C'est une soupe à base de blé et de yaourt. Elle peut se consommer chaude en hiver, et froide elle est très rafraîchissante en été.

Ingédients : un verre de blé (*gorgod*), deux verres de yaourt, une cuillerée de farine, 40 g de beurre, un peu de menthe, une pincée de sel.

Après avoir lavé le blé, le faire bouillir dans une eau abondante, jusqu'à obtention d'un mélange crémeux. Laisser refroidir. Diluer la farine dans un peu d'eau et l'ajouter au yaourt dilué également avec de l'eau. Bien

battre le mélange. Une fois le blé refroidi, y incorporer le mélange yaourt et farine. Faire cuire à feu doux. Terminer la cuisson en incorporant le beurre, tout en remuant la soupe et y ajouter les feuilles de menthe.

karni yarik

Aubergines farcies.

Ingrédients : 6 aubergines, 500 g de viande de mouton hachée, sel, poivre, 3 tomates, 2 oignons.

Faire frire les aubergines après en avoir coupé les queues. Les fendre en leur milieu dans le sens de la longueur et les saupoudrer de sel. Les disposer dans un plat à four. Faire dorer séparément les oignons hachés dans de l'huile et faire revenir la viande hachée dans le même plat sans la faire cuire. Y ajouter sel et poivre. Disposer la farce dans les aubergines et les décorer de demi-rondelles de tomate. Faire cuire au four environ une vingtaine de minutes.

anouche abour

Le dessert du Jour de l'An.

Ingrédients : 350 g de blé, 150 g de raisins secs, 150 g d'abricots secs, 150 g de sucre, cerneaux de noix, noisettes, cannelle.

Faire bouillir le blé dans 1 l d'eau tout en l'écumant. A mi-cuisson ajouter raisins secs, abricots et sucre. Les fruits ont été préalablement trempés. Bien malaxer l'ensemble. La cuisson terminée, un mélange crémeux est obtenu. Ajouter de l'eau en cours de cuisson si nécessaire. Verser dans plusieurs plats. Saupoudrer de cannelle et décorer avec noix, noisettes, amandes.

(Ces trois recettes sont prévues pour quatre personnes.)

De nombreux restaurants arméniens se sont ouverts ces dernières années à Paris : « Erevan », 26, rue Bergère, 75009 Paris ; « Armenia » chez Harout, 22, rue Mouffetard, 75005 Paris ; « Le Caucase », 15, rue Saint-Gilles, 75003 Paris ; « La Cappadoce », 3, rue Marivaux, 75002 Paris.

Recettes arméniennes, publiées par la Section féminine de l'UGAB, 118, rue de Courcelles, Paris (17^e).

voyages

Découvrir l'Arménie historique se révèle de plus en plus difficile. Il existe certes des voyages organisés par des clubs français dans la région de Van, où se dresse dans toute sa beauté la merveilleuse petite église de l'île d'Aghthamar sur le lac de Van. Voyager à titre individuel et en voiture est plus risqué. Ani, la capitale médiévale, située à l'extrême est de la Turquie (frontière soviétique) est une ville interdite.

La route de l'Arménie soviétique est ouverte à tous les touristes. Les voyages individuels coûtant très cher et demandant de longues formalités, des visas, il est préférable de s'y rendre en voyages organisés, qui ont lieu à toutes les époques de l'année, et notamment en été. La meilleure époque pour visiter l'Arménie se situe en septembre et octobre. Il y fait encore chaud, mais ce ne sont plus les très grosses chaleurs du mois d'août. C'est l'époque des raisins.

Les associations arméniennes, France-URSS, des agences de voyage telles que Transtours, Mondotours organisent des voyages vers l'Arménie soviétique.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

histoire

- ADONTZ, N., *Histoire d'Arménie. Les origines du X^e siècle au VI^e siècle avant J.-C.*, Paris, 1946.
- *Armenia in the Period of Justinian. The political conditions based on the Naxarar System*, trad. Nina GORSOIAN, Louvain, 1970.
- ALISHAN, L., *Sissouan ou l'Arméno-Cilicie*, Venise, 1899.
- *Assises d'Antioche*, reproduites en français, publiées au VI^e Centenaire de la mort de Sembad le Connétable, Venise, 1876.
- ARPZE, L., *A History of armenien Christianity*, New York, 1946.
- BEDOUKIAN, P. Z., *Coinage of cilian armenia* (Armenian Numismatic Society. Numismatic notes and monographs, n^o 147), New York, 1962.
- CHARANIS, P., *The Armenians in the Byzantine Empire*, Calouste Gulbenkian Foundation Armenia Library, Lisbonne, 1964.
- DER NERSESSIAN, S., *Armenia and the Byzantine empire*, Cambridge (Mass.), 1947.
- *The Armenians*, Londres, Thames & Hudson, 1969.
- GROUSSET, R., *Histoire de l'Arménie des origines à 1071*, Paris, 1947.
- KARST, L. J., *Mythologie arméno-caucasienne et hetito-asiatique*, Strasbourg, 1948.
- KURKDJIAN, V., *History of Armenia*, New York, 1962.
- LAURENT, J., *L'Arménie entre Byzance et l'Islam depuis la conquête arabe jusqu'en 1866*, Paris, 1919.
- MANANDIAN, M., *Tigran II et Rome*, trad. H. THOROSIAN, Lisbonne, 1963.
- MARR, N., et SMIRNOV, *Les Vichaps*, Leningrad, 1931.
- ORMANIAN, M., *L'Eglise arménienne*, Antelias Liban, 1954.

- PASTERMADJIAN, H., *Histoire de l'Arménie*, Paris, 1964.
PIOTROVSKI, B., *Ourartou*, Paris, Nagel, 1970.
TREVER, *Essais sur l'histoire et la culture de l'Arménie ancienne* (en russe), Moscou, 1953.

arts

- Architettura medievale armena*, Roma, Palazzo Venezia, 10-13/6/1968, Rome, 1968.
BALTRUSAITIS, J., *Le problème de l'ogive et l'Arménie*, Paris, 1936.
— *Etudes sur l'art médiéval en Géorgie et en Arménie*, Paris, 1929.
BASMADJIAN, V., *La représentation du Jugement dernier dans la miniature arménienne* (Université Paris II, mémoire dactylographié, 1973).
BAUER, E., *Arménie, son passé et son présent*, Lausanne, Paris, 1977.
DER NERSESSIAN, S., *L'art arménien*, Paris, 1977.
— *Aghthamar. Church of the Holy Cross*, Cambridge (Mass.), 1965.
— *The Chester Beatty Library. Catalogue of the Armenian Manuscripts with an introduction on the History of Armenian art*, Dublin, 1958.
— *Manuscrits arméniens illustrés des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles à la Bibliothèque des Pères Mekhitaristes de Venise*, 2 vol., Paris, 1937.
DJANACHIAN, M., *Miniatures arméniennes du monastère Saint-Lazare de Venise*, Venise, 1964.
DOURNOVO et DRAMPIAN, R., *Miniatures arméniennes*, Erevan, 1967.
KHATCHATRIAN, A., *L'architecture arménienne*, Paris, 1949.
STEPANIAN, N., *L'art décoratif de l'Arménie médiévale*, Leningrad, 1971.
STRZYGOWSKI, J., *Die Baukunst der Armenier und Europa*, 2 vol., Vienne, 1918.
THIERRY, N. et M., *Notes sur les monuments arméniens de Turquie*, in *Revue des Etudes arméniennes*, 1965.

littérature

- Anthologie de la poésie arménienne*, réalisée sous la direction de Rouben MELIK, BFR, Paris, 1973.
- David de Sassoun*, trad. franç. de F. FEYDIT, Paris, 1964.
- Grégoire de Narek. Le livre de prières*, introduction, traduction de I. KECHICHIAN, Paris, 1961.
- MEILLET, *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique*, Vienne, 1936.
- TCHOBANIAN, *La roseraie d'Arménie*, 3 vol., Paris, 1918-1929.
- THOROSSIAN, *Histoire de la littérature arménienne des origines jusqu'à nos jours*, Paris, 1951.

époque contemporaine

- ANDERSON, M. S., *The Eastern question 1774-1923*, London, 1966.
- BRYCE, J., Viscount, *The treatment of Armenians in the Ottoman Empire 1915-1916*, réimpression, Beyrouth, 1972.
- *Transcaucasia and Ararat*, London, 1877.
- CARZOU, J. M., *Arménie 1915. Un génocide exemplaire*, Paris, 1975.
- MANDELSTAM, A., *Le sort de l'Empire ottoman*, Paris, 1970.
- *La société des nations et les puissances devant le problème arménien*, Paris, 1926.
- MECERIAN, J., *Le génocide du peuple arménien. Le sort de la population arménienne de l'Empire ottoman de la Constitution ottomane au traité de Sèvres (1908-1923)*, Beyrouth, 1965.
- MORGENTHAU, *Mémoires de l'ambassadeur Morgenthau*, Paris, 1919.
- NALBANDIAN, L., *The Armenian Revolutionary Movement*, University of California Press, 1963.
- SARKISSIAN, E. K., et SAHAKIAN, R., trad. de l'arménien, *Vital issues in modern armenian history*, Watertown, Mass., Etats-Unis, 1965.
- TERNON, Y., *Les Arméniens, histoire d'un génocide*, Paris, 1977.

FILMOGRAPHIE

Au cours des dernières années l'industrie cinématographique arménienne a produit quelques films, rarement diffusés en France si ce n'est par des associations arméniennes.

Outre quelques documentaires sur les massacres des Arméniens, projetés par le CDCA à Paris, il faut signaler deux films du réalisateur soviétique d'origine arménienne, Serge Paradjanov : *Les chevaux de feu* (ou *Les ombres des ancêtres oubliés*, 1964) et *Couleur de Grenade* (*Sayat Nova*). Le premier a connu un grand succès auprès du public français. Le second n'a pas été distribué, mais a remporté un succès tout aussi grand lors des quelques projections privées organisées à Paris et en province. A la semaine du Cinéma soviétique à Paris, en octobre 1978, a été programmé *Naapet* (*Nahapet*), réalisé en 1977 par Henryck NALIAN. Echappé des massacres, Naapet revient au village. Un très beau film sur le drame des rescapés et leur réadaptation.

Plus ou moins régulièrement, une fois par mois, la télévision consacre le dimanche matin un programme aux Arméniens de France dans le cadre de ses émissions religieuses. On s'y écarte assez souvent du domaine strictement religieux pour présenter divers aspects (sociaux, artistiques, culturels et éducatifs) de la vie des Arméniens en France (TF 1, 9 h 30).

Quelques documentaires sont cités par le Rapport n° 32 de « Minority Rights Group », paru en 1976 à Londres, et consacré aux Arméniens :

722247. — *Ararat, terre des hommes* (24 mn 7 s, couleur) : L'Arménie d'aujourd'hui et son peuple : une commune moderne, la jeunesse des villes Erevan, etc. ; P. Oy Mainos, TV Pasilankatu 44, 00240 Helsinki 24.

723731. — *La vallée d'Ararat* (30 mn, couleur) : L'Arménie et son peuple, son art, son architecture, etc. ; Polish TV, Woroniscza 17, Varsovie.

755040. — *Chant dans la nuit : les Arméniens en Iran* (49 mn 26 s) : Après les déportations de 1915 un groupe d'Arméniens s'est établi dans la région d'Is-pahan où l'on trouve encore des villages arméniens qui ont gardé leur originalité culturelle ; P-1974 NCRV D-NOS, Postbus 10, Hilversum, Hollande.
760131. — *L'espoir ne meurt pas* (30 mn) : Commémore les massacres d'Arméniens, la culture arménienne, suivi d'un débat sur le génocide et la violence de masse ; B (13 avril 1975), CBS News (in *Lamp under my feet*), D-Viacom International, 345 Park Avenue, New York 10022.
760724. — *La messe arménienne*, entièrement chantée en langue du ve siècle à l'église arménienne de Saint-Hagop à Troinex (Suisse) ; B (2 janvier 1976), Télévision suisse française, 20, quai Ecole-de-Médecine, 1200 Genève.
760725. — Ce film commémore le 75^e anniversaire du diocèse de l'Eglise arménienne des Etats-Unis ; B (23 septembre 1973), CBS News (in *Lamp under my feet*), D-Viacom International, 345 Park Avenue, New York 10022.

Cette liste a été établie par Richard S. Clark TELCO, 19 Gurnells Road, Seer Green, Beaconsfield, Bucks. HP92XJ, Grande-Bretagne.

ADRESSES UTILES

Sur une soixantaine d'associations créées par les Arméniens pour regrouper leurs concitoyens, soit pour des buts humanitaires et de bienfaisance, soit pour des buts politiques, soit simplement afin de leur donner la possibilité de se retrouver entre eux et de perpétuer leurs traditions et leur culture, les quelques associations citées ci-dessous peuvent être considérées à divers titres comme celles qui ont actuellement le plus d'impact sur la communauté arménienne de France :

Association d'Action artistique arménienne, QUATRA, 3, square Cl.-Debussy, 75017 Paris.

Comité de Secours pour la Croix-Rouge, 15, rue Jean-Goujon, 75008 Paris.

Comité de Défense de la Cause arménienne (CDCA), 17, rue Bleue, 75009 Paris.

Jeunesses arméniennes de France (JAF), 6, cité du Wauxhall, 75010 Paris.

Maison des Etudiants arméniens. Fondation Marie-Nubar (Cité universitaire), 57, boulevard Jourdan, 75014 Paris.

Maison de la Culture arménienne, 17, rue Bleue, 75009 Paris.

Nor Seround, 17, rue Bleue, 75009 Paris.

Parti Dachnaksoutioun, 17, rue Bleue, 75009 Paris.

Union des Ecrivains arméniens, 32, rue de Trévis, 75009 Paris.

Union générale arménienne de Bienfaisance (UGAB), 118, rue de Courcelles, 75017 Paris.

Union culturelle française des Arméniens de France (UCFAP), 6, cité du Wauxhall, 75010 Paris.

Yan's Club, 5, avenue Reille, 75014 Paris.

autres adresses

- Eglise apostolique arménienne de France, 15, rue Jean-Goujon, 75008 Paris.
- Ecole nationale des Langues et Civilisations orientales, 2, rue de Lille, 75007 Paris (licence et maîtrise d'arménien).
- Centre Beaubourg. Cours d'arméniens enregistrés sur bandes magnétiques, 75004 Paris.
- Collège arménien Samuel-Moorat, 26, rue Troyon, 92310 Sèvres.
- Collège de Jeunes Filles Tbrozassère, 1, boulevard du Nord, 93340 Le Raincy.
- Bibliothèque Nubar, 16, square de l'Alboni, 75016 Paris.
- Fondation C. Gulbenkian, 51, avenue d'Iéna, 75016 Paris.
- Librairie orientale H.-Samuelian, 51, rue Monsieur-le-Prince, 75006 Paris.
- Librairie Palouyan, 9, rue de Trévis, 75009 Paris.
- Collège catholique Saint-Grégoire de Narek, 69450 Saint-Cyr-au-Mont-d'Or.

les églises arméniennes de France

- Eglise-cathédrale Saint-Jean-Baptiste, 15, rue Jean-Goujon, 75008 Paris.
- Eglise Saints-Pierre-et-Paul, 4, rue Komitas, 94140 Alfortville.
- Eglise de la Sainte-Croix-de-Varag, 31-33, rue Saint-Just, 95400 Arnouville-les-Gonesse.
- Eglise Saint-Grigor-Loussavoritch, 4, rue des Trois-Champions, 92370 Chaville.
- Eglise de la Vierge-Mère-de-Dieu, 6, avenue Bourgain, 92130 Issy-les-Moulineaux.
- Eglise Saint-Hagop, 295, rue Boileau, 69003 Lyon.
- Eglise de la Vierge-Mère-de-Dieu, rue du 24-Avril-1915, 69150 Décines.
- Eglise Saint-Sarkis, 7, rue de la Chaîne-Charvieu, 38230 Pont-de-Cheruy.
- Chapelle arménienne, 6, rue Franche-Amitié, 42000 Saint-Etienne.

- Eglise Saint-Grigor-Loussavoritch, 13, rue Ambroise-Paré, 26000 Valence.
- Eglise-cathédrale des Saints-Traducteurs, 339, avenue du Prado, 13008 Marseille.
- Eglise Saint-Thadée, Saint-Antoine-de-la-Campagne-Perrier, 13015 Marseille.
- Eglise Saint-Karapet, Saint-Antoine-de-la-Campagne-Freize, 13015 Marseille.
- Eglise Saharc-Mesrop, 6, boulevard Charles-Zeytounian-Saint-Jérôme, 13013 Marseille.
- Eglise Saint-Guevorg, avenue des Grands Pins, Saint-Loup, 13010 Marseille.
- Eglise Saint-Hagop, boulevard Arthur-Michaud - boulevard Oddo, 13010 Marseille.
- Eglise Saint-Georges-Loussavoritch, 3, travers du Puit-Beaumont, 13012 Marseille.
- Eglise Sainte-Mariam, Sainte-Marguerite, 13 000 Marseille.
- Eglise de la Vierge-Mère-de-Dieu, 31, avenue Ledru-Rollin, 13600 La Ciotat.
- Eglise de la Vierge-Mère-de-Dieu, 183, boulevard de la Madeleine, 06000 Nice.

Institut kurde de Paris

IMPRIMÉ EN FRANCE
PAR L'IMPRIMERIE
DES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
A VENDOME
1^{er} TRIM. 1979
IMP. N° 26 376

Institut kurde de Paris

AUX ÉDITIONS ENTENTE :

VIVRE DEMAIN

JEAN GRAY

Le développement au ras du sol

PAUL-MARC HENRY

La force des faibles

BERNARD CARRÈRE

Partage ou chômage : Le choix de l'industrie mondiale

HAROLD PORTNOY

L'argent et l'imaginaire

JEAN GRAY et DANIEL CARRIÈRE

Les misères de l'abondance - 7 questions sur la croissance

BERNARD DELPLANQUE et FREDRIK WERRING

L'archipel démocratique ou L'antihiérarchisme norvégien

ENTENTE LITTÉRATURE

JEAN-JOEL BARBIER

Irradiante, précédé de Ishtar et Les eaux fourrées

CLAUDE DEJACQUES

Les quatre chemins du soleil

YVES HEURTÉ

La nuque raide

GENEVIÈVE LAPORTE

La mort en file indienne

VALERIE WORTH

La pierre ensevelie

IMPACTS

JEAN-SÉBASTIEN BACH

Les écrits

ANDRÉ MARTIN

Les noires vallées du repentir (Prix Nadar 1977)

ANTIDOTES

PAUL LENGRAUD

L'homme du devenir - Vers une éducation permanente

PHILIPPE OYHAMBURU

La revanche de Bakounine ou De l'anarchisme à l'autogestion

GUSTAVE AFFEULPIN

La soi-disant utopie du Centre Beaubourg

EHSAN NARAGHI

L'Orient et la crise de l'Occident

CHRONIQUES

GEORGES MEDZADOURIAN

Les exilés de la paix

CHENG TCHENG

Ma mère et moi à travers la première Révolution chinoise

PIERRE SAMUEL

Le nucléaire en questions

CALLIOPE BEAUD

Combat pour Vézelay ou Péchiney pollutions

GEORGES PILLEMENT

France, ta beauté fout le camp!

Du Paris des rois au Paris des promoteurs

MALGORZATA BACZKO, IGNACY SACHS, KRYSZYNA VINAVER
et PIOTR ZAKRZEWSKI

Techniques douces, habitat et société

JEAN HUSSONNOIS

Les technocrates, les élus et les autres

ROBERT GIRY

Le nucléaire inutile ? Panorama des énergies de rechange

GÉRARD BERTOLINI

Rebuts ou ressources ? La socio-économie du déchet

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

MINORITÉS

**Malek Ath-Messaoud et
Alain Gillette
L'IMMIGRATION ALGÉRIENNE
EN FRANCE**

**Peter Fraenkel
LES NAMIBIENS**

**Ian Hamel
LES GUYANAIS : FRANÇAIS
EN SURSIS ?**

**Michel Labro
LA QUESTION CORSE**

**Victor Malka
LA MÉMOIRE BRISEE
DES JUIFS DU MAROC**

**Riccardo Petrella
LA RENAISSANCE DES
CULTURES
RÉGIONALES EN EUROPE**

**John Smith-Thibodeaux
LES FRANCOPHONES
DE LOUISIANE**

**Isabelle Tal
LES RÉUNIONNAIS EN
FRANCE**

**Haïm Vidal Sephiha
L'AGONIE DES
JUDEO-ESPAGNOLS**

MINORITÉS

Collection dirigée par Alain Gillette

Aux portes de nos villes, aux confins de nos états, à la une de nos journaux, ou dans les recoins de nos mémoires : les minorités. Des communautés de race, de culture ou de religion, veulent vivre libres. Populations dominées, colonies et migrants, régionalistes ; ce sont les marginaux que l'histoire et la géographie ont écartés des chemins du pouvoir.

La collection Minorités leur est consacrée. Ni polémique, ni encyclopédisme : en un court volume, accessible à tous, un spécialiste décrit les faits, les hommes, les luttes. C'est, pour toute personne qui se veut informée, pour l'étudiant, le diplomate, un ouvrage de référence, de connaissance.

Varvara Basmadjian

LES ARMÉNIENS : REVEIL OU FIN ?

Les Arméniens ont perdu au cours des siècles les neuf-dixième de leur territoire. De 1894 à 1918, leur nombre est tombé de 6 à 4,5 millions, après les massacres turcs. Mais l'Arménie est vivante.

Elle l'est en Arménie soviétique, où, trois millions d'entre eux s'épanouissent au rythme socialiste, dans une ferveur religieuse et culturelle jamais abandonnée.

Elle l'est à travers le monde, où trois autres millions d'Arméniens sont dispersés, dans plus de cinquante pays, en communautés qui s'efforcent de préserver leur arménité : notamment celle des 220 000 Français d'origine.

Le risque que ces communautés perdent leur identité est d'autant plus noués, elles ne se reconnaissent en Arménie Soviétique.

Ainsi divisée, l'Arménie, aussi les voies de son identité reno

ISBN 2-7266-0038-7 ISSN 0338-8611.

Institut Kurde de Paris



IKPLIV107728